

Guérisseuse Jedi

Reaves, Michael
Perry, Steve

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

STAR WARS

MEDSTAR II:

JEDI HEALER

(A CLONE WARS NOVEL)



MICHAEL REAVES and STEVE PERRY

STAR WARS™

(LA GUERRE DES CLONES)

MICHAEL REAVES

et

STEVE PERRY

GUÉRISSEUSE JEDI

MEDSTAR II

Fleuve Noir

Titre original :
Jedi Healer (Medstar 2)

Traduit de l'américain
par Patrick Imbert

A Del Rey® Book
Published by The Random House Publishing Group

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5 (2 et 3 a), d'une part, que « les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple ou d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© 2004 by Lucasfilm Ltd. & ® or ™ where indicated.
All rights reserved.

© 2005 Fleuve Noir, département d'Univers Poche,
pour la traduction en langue française

ISBN : 2-265-06947-7

CHAPITRE UN

Le moment n'était pas à la réflexion.

Pas de place pour agir ou réagir consciemment, pas de temps à perdre en observations sur le fond et la forme. Seul, l'esprit était bien trop lent pour la tirer d'une situation qui mettait sa vie en péril. Elle devait se fier à la mémoire des muscles, se vider de toute considération passée ou future.

Pour survivre à cette bataille, elle se devait d'être totalement et complètement dans l'instant.

Ces pensées elles-mêmes ne durèrent pas plus longtemps qu'un battement de cœur.

Barriss Offee cingla l'air de son sabre laser, le tournant en tous sens.

Ses mouvements tissaient un bouclier d'énergie lumineuse juste devant elle, stoppant rayons laser, flèches, épées, et même quelques cailloux, sans jamais retourner directement les coups vers ses adversaires.

C'était d'une importance capitale, et la partie la plus délicate du combat. N'en tuez aucun. Maître Kenobi était intraitable sur ce point.

Ne trancher ni bras, ni jambes, ni têtes ; ne pas transpercer le corps des adversaires. Ni ceux des Borokii, ni ceux des Januul.

Il est bien plus difficile de désarmer ou de simplement blesser un ennemi que de le mutiler ou le tuer.

Il est toujours plus dur de faire ce qui est juste.

Barriss se battait.

A ses côtés, Anakin Skywalker montrait sa grande habileté au sabre laser, malgré une technique encore un peu brouillonne. Il avait commencé l'entraînement bien plus tard que la plupart des Padawans, mais se débrouillait plutôt bien.

Elle sentit via la Force qu'il en voulait plus, qu'il brûlait de tous les terrasser, mais qu'il se retenait. Elle pouvait sentir les efforts que cela lui demandait.

Et tandis qu'il projetait un réseau d'énergie défensive devant lui, le mince sourire qu'il arborait la dérangeait légèrement.

La situation semblait l'amuser un peu trop.

A sa gauche, la vibrante lame énergétique de Maître Kenobi dessinait un bouclier de lumière floue à l'odeur d'ozone, déviant les lasers, bloquant les flèches, et déchiquetant les lames en Duracier trop

vite pour que l'œil suive. Son expression était fixe, sinistre.

Se mouvant avec cette incroyable grâce qui la caractérisait, Maître Unduli semblait danser, parant facilement les attaques.

Barriss se tenait derrière son tuteur, sa lame bleue parfaitement synchronisée avec le trait vert pâle du sabre laser de son Maître. Séparément, chacune d'entre elles était un adversaire à part entière. Ensemble, fondues et soudées par la Force, elles formaient une équipe bien plus forte et rapide que la somme de leurs deux individus.

Leurs feintes, blocages et pointes se complétaient si totalement que la plupart des sauvages Ansioniens les contemplaient avec stupeur, tout en redoublant d'ardeur au combat.

Malgré sa solide expérience, Barriss avait ressenti une brusque frayeur au moment où la horde s'était avancée. Ils étaient si nombreux, et les contenir sans les tuer s'avérait beaucoup, beaucoup plus difficile que prévu.

Mais maintenant que la Force guidait chacun de ses mouvements, que son arme sifflait et tournoyait, la panique initiale avait disparu.

Elle n'avait jamais ressenti la Force aussi puissamment, avec eux quatre soudés à ce point. Elle formait un tout avec Anakin et Maître Kenobi, presque autant qu'avec Maître Unduli.

C'était une sensation incroyablement forte et exaltante qui la submergeait, un sentiment qui lui donnait pleinement confiance en elle.

Nous pouvons y arriver, nous pouvons vaincre les deux armées.

Elle savait que c'était objectivement impossible, mais cette conviction venait du cœur, non de l'esprit.

Ils étaient invincibles. La mort marchait à leurs côtés : rayons de particules à haute énergie, flèches aux pointes acérées, épées suffisamment tranchantes pour raser de près la longue crinière des Ansioniens.

Il lui semblait que la bataille durait depuis un bon moment, au moins quelques heures, mais, quand enfin tout fut fini, Barriss réalisa que l'accrochage entier n'avait pas duré plus de dix minutes.

Des douzaines d'armes détruites gisaient à même le sol, et les combattants surpris les encerclaient, pleinement conscients des talents de guerriers des Jedi.

Tu parles qu'ils l'étaient !...

Barriss sourit en se remémorant les événements sur Ansion.

Elle avait ressenti la Force de nombreuses fois auparavant – et après – mais jamais de manière aussi... satisfaisante.

Même quand ils avaient fait montre de leur « pouvoir mental » devant les Alwari – elle comme danseuse, Anakin avec ses chansons, Maître Obi-Wan avec ses talents de conteur et Maître Luminara Unduli

via ses incroyables sculptures de sable – elle ne s’était pas sentie aussi vivante que durant cette bataille, alors que Maîtres et apprentis combattaient ensemble.

Se battre seul était une chose, mais se battre en tandem ou en groupe... C’était plus, bien plus que ça.

Mais cela appartenait désormais au passé, et si elle ne devait retenir qu’une chose de ses années au Temple Jedi, c’est que l’on peut se remémorer le passé. Pas le ressusciter.

Elle n’était plus sur Ansion, mais sur Drongar, ce monde chaud et humide. Et, même si sa mission était maintenant remplie – retrouver les voleurs des précieux plants de Bota –, elle devait encore attendre les instructions de son Maître avant de passer à la prochaine étape de son entraînement.

Au moment où la frustration la submergeait de nouveau, son UnitComm portable gazouilla. Elle l’activa et une petite image holographique apparut dans l’air moite.

Son UnitComm était légèrement abîmé. En plus des tressaillements et autres parasites habituels quand on communique à plusieurs parsecs de distance, un élément de l’ampli dégageait une odeur de circuit chaud. Une odeur si subtile qu’elle ignorait encore sa nature, réelle ou imaginaire. Ce n’était d’ailleurs pas désagréable, évoquant à Barriss les noix de Klee Klee grillées.

Maître Unduli se trouvait désormais à plusieurs années-lumière d’elle, de retour sur Coruscant, bien que son image soit à portée de main. Mais la projection tridimensionnelle ne possédait pas la moindre substance, et la toucher revenait à tenter de saisir un fantôme.

Barriss soupira, sentant la tension la quitter.

Seule sur Drongar, elle avait profondément souffert de l’éloignement de son instructeur. Une simple image de Maître Unduli, même cette petite projection crachotante en basse résolution, suffisait à l’apaiser.

Et elle avait terriblement besoin d’apaisement.

Surtout après l’évacuation forcée des RMSU-7s à quelque cinquante kilomètres au sud pour échapper aux droïdes séparatistes de combat, sans parler de la mort de Yant Zan, ou encore du flot ininterrompu de blessés...

Oui, elle avait désespérément besoin du calme et de la sérénité que son professeur incarnait toujours.

— Je suppose que ma mission sur Drongar est terminée, interrogea Barriss après les formules de politesse.

Maître Unduli inclina la tête.

— Pourquoi en serait-il ainsi ?

Barriss contempla l’image, soudainement dubitative.

— Eh bien... On m’a envoyée ici pour découvrir qui volait le Bota.

Filba le Hutt et l'Amiral Bleyd, les deux coupables, ne peuvent désormais plus sévir, dans la mesure où ils sont morts. Les militaires ont nommé un nouvel amiral en charge de Medstar et des installations RMSU-7 à même la planète. Il ne devrait plus tarder à arriver, maintenant, et je suppose qu'on l'a choisi pour son honnêteté, étant donné la valeur des plants de Bota.

— Ce n'était qu'une partie de ta mission, Padawan. Tu es également guérisseuse, et il reste encore des gens qui ont besoin de toi, n'est-ce pas ?

Barriss cilla.

— Oui, Maître, mais...

Il y eut un moment de silence tandis que son professeur l'observait.

— Tu penses que ces raisons ne sont pas suffisantes, c'est cela ?

— Avec tout le respect que je vous dois, je n'ai pas l'impression d'être très utile. Ici, c'est un peu comme si j'essayais de déplacer une plage entière grain par grain. N'importe quel médecin compétent pourrait me remplacer.

— Et tu penses aussi que tes talents pourraient être employés plus intelligemment ailleurs.

Ce n'était pas une question.

— En effet, Maître, c'est ce que je crois.

Maître Unduli sourit.

Même via cette image tremblotante, Barriss pouvait sentir ses yeux l'étudier intensément.

— C'est logique. Tu es jeune, et le désir de faire le bien soustrait à ton regard ce qui devrait retenir ton entière attention. Je sens que tout n'est pas encore terminé, impatiente Padawan. Il te reste encore des choses à apprendre. L'esprit a lui aussi besoin d'être soigné, parfois autant que le corps. Je te contacterai quand le moment sera venu pour toi de quitter Drongar.

L'hologramme de Maître Unduli disparut.

Barriss s'assit sur son lit de camp quelques instants.

Elle finit par atteindre un certain calme spirituel, non sans difficultés.

Les raisons pour lesquelles son Maître la maintenait à son poste la laissaient perplexe.

Certes, elle était guérisseuse, et, oui, elle avait sauvé quelques vies. Mais elle pouvait en faire autant n'importe où.

Il n'y avait rien sur cette planète, rien en tout cas qui puisse l'aider à devenir un Chevalier Jedi en pleine possession de ses moyens.

Il lui semblait évident que son Maître aurait dû l'envoyer ailleurs.

Quelque part où l'étendue de ses talents, et pas seulement ceux de guérisseuse, aurait été mise à l'épreuve.

Maître Unduli préférait au contraire la laisser dans ce trou boueux

et trempé, où les combats se déroulaient suivant le même schéma depuis des milliers d'années : à même le sol, sur des champs de bataille précautionneusement choisis pour éviter d'endommager les précieuses plantations de Bota, plus denses ici que partout ailleurs dans l'Univers connu.

Le Bota, cette plante incroyable dont on tirait toutes sortes de drogues miraculeuses, était très fragile. Une simple onde de choc générée par une petite explosion suffisait à détruire un champ entier. Parfois, même le grondement du tonnerre – et il y avait de nombreux orages sur ce monde encore jeune et volatile – pouvait abîmer les plantations.

Ni la République ni la Confédération ne désiraient détruire les plants, d'où des tactiques guerrières et des armes extrêmement primaires.

Les droïdes de combat affrontaient généralement les Clones Commandos avec de simples armes de poing, par petits groupes, sans artillerie massive ni faisceaux énergétiques.

Si les deux camps se battaient pour le contrôle de champs qui valaient leur pesant de pierres précieuses, absolument personne ne désirait occire les plantes ou y mettre le feu – ce qui arrivait, hélas, souvent dans cette atmosphère suroxygénée, malgré le terrain marécageux.

Même si de l'artillerie lourde avait parfois été déployée des deux côtés, comme en témoignait la récente attaque séparatiste qui avait entraîné l'évacuation de la base entière, l'infanterie se battait – et saignait – pour chaque pouce de terrain.

Barriss se demandait souvent comment une plante endémique aussi fragile avait bien pu se creuser une niche écologique viable et survivre sur cette planète tourmentée.

Mais ces questions n'avaient aucun intérêt. Ce qui importait, c'était que les voleurs de Bota soient bel et bien morts.

Et malgré ça, Maître Unduli désirait la voir rester là.

Pourquoi ? Dans quel but ?

Elle évacua ces réflexions.

Impossible d'avoir les idées claires si l'on se laissait envahir par ses pensées. C'était même exactement le contraire.

Il lui fallait vider son esprit pour que la Force lui apporte calme et sérénité, comme c'était toujours le cas quand elle parvenait à atteindre ce stade.

Certains jours, c'était, hélas, plus difficile.

CHAPITRE DEUX

Allongé sur son lit, Jos Vondar contempla le jeune homme en uniforme de lieutenant qui se tenait sur le pas de sa porte. A peine plus vieux qu'un adolescent. On ne lui aurait vraiment pas donné plus de quatorze ans standard.

— Quoi ?

— Capitaine Vondar ? Je suis le Lieutenant Kornell Divini.

— Fort bien. Et à part laisser la chaleur entrer dans mon humble demeure, vous êtes ici pour quoi ?

Le garçon eut l'air mal à l'aise.

— J'ai été muté ici, monsieur.

— Je n'ai pas besoin d'un boy, dit Jos.

Etonnamment, le jeune homme sourit.

— Je m'en aperçois, monsieur, surtout quand on voit à quel point votre chambre est propre et nette.

Jos ne trouva rien à répondre.

Il était parfaitement exact que les choses étaient légèrement... désorganisées, depuis quelque temps.

Il jeta un œil sur son petit espace personnel. Des vêtements sales traînaient sur une chaise en plastiforme, la glacière vide aurait suffi à faire fuir un alcoolique, et la moisissure qui dévorait son mur était aussi épaisse que de la laine de bois de Kashyyk. Assez candidement, Jos dut bien admettre qu'un porc n'aurait pas voulu vivre dans un endroit aussi sale et puant que sa chambre.

D'eux deux, Zan avait toujours été le plus ordonné.

Il ne se serait jamais laissé aller à ce point.

Jos pouvait presque entendre la voix du Zabrak : Ecoute, Vondar, j'ai déjà vu des bennes à ordures plus propres que cet endroit. Qu'est-ce que tu fabriques ? Tu testes ton système immunitaire ?

Mais Zan n'était pas là. Zan était mort.

Le garçon parla de nouveau, et Jos revint au présent.

— ... m'a muté sur RMSU-7 comme chirurgien, monsieur.

Jos s'assit sur le matelas et regarda son interlocuteur. Avait-il bien entendu ?

Ce... Ce gamin était docteur ?

Impossible.

Son incrédulité fut visible.

Le garçon enchaîna avec une certaine raideur :

— Médecin de Coruscant, monsieur. Diplômé il y a deux ans. Une année d'internat embarqué, puis un an en résidence au Grand Zoo.

Ces derniers mots firent sourire Jos. Le Grand Zoo était le surnom de la Clinique Galactique Polysapiens, l'hôpital pour espèces intelligentes d'Alderaan dans lequel il avait fait son internat. On y comptait pas moins de soixante-treize environnements séparés, ainsi que des unités de soins pour la totalité des espèces intelligentes connues basées sur le cycle du carbone. Sans parler des traitements indiqués pour la plupart des espèces basées sur les halogènes ou même le silicone.

On finissait tôt ou tard par croiser à peu près toutes les formes de vie raisonnablement conscientes au Grand Zoo.

Jos gratifia le jeune homme d'un regard un peu plus circonspect. Il était humain, ou Corellien, comme lui, avec des pommettes qui auraient eu besoin de crème dépilatoire.

— Vous auriez dû servir au moins trois ans avant qu'on vous envoie ici, lança Jos.

— C'est exact, monsieur. On manque manifestement de docteurs sur le terrain.

Les restes du sourire de Jos s'évanouirent.

Zan était mort depuis à peine une semaine, et ce gamin était supposé le remplacer ? La République devait être au plus mal, si elle en était réduite à sortir les nourrissons du berceau. Par ailleurs, personne ne pouvait remplacer Zan.

Personne.

— Ecoutez, Lieutenant... Divini, c'est ça ?

— Uli.

Jos cilla.

— Je vous demande pardon ?

— Tout le monde m'appelle Uli, monsieur. Je viens de Tatooine, près de la Mer des Dunes. C'est un diminutif de Uli-Ah, qui signifie « Enfant » chez le Peuple des Sables. La façon dont j'ai reçu ce surnom est d'ailleurs intéressante...

— Lieutenant Divini, loin de moi l'idée de remettre en cause la sagesse de la République, personne ne peut le faire d'ailleurs, dans la mesure où elle en est tout simplement dénuée. D'accord, donc. Très bien. Bienvenue dans cette guerre. Vous vous êtes déjà présenté à votre commandant d'unité ?

— Le Colonel Vaetes, oui monsieur, c'est lui qui m'envoie.

Jos hocha la tête.

— Parfait, je suppose qu'il va bien falloir vous trouver une place où poser vos affaires.

Il se hissa hors du lit de camp.

Le jeune Divini semblait mal à l'aise.

— Le Colonel m’a dit de m’installer avec vous, monsieur.

— Arrêtez de m’appeler « monsieur », je ne suis pas votre père, même si je me sens suffisamment vieux pour l’être, ces derniers temps. Appelez-moi Jos... Vaetes vous envoie ici ?

— Oui monsieur, euh... Je veux dire, oui Jos.

Jos serra fortement les dents.

— Installez-vous.

— Ok.

Vaetes l’attendait quand Jos débarqua au bureau. Avant qu’il puisse ouvrir la bouche, le colonel s’expliqua :

— C’est exact, j’ai bien envoyé ce garçon dans vos quartiers. Il est muté ici en tant que chirurgien généraliste, et je n’ai pas la moindre intention de tout laisser tomber pour faire construire un nouveau baraquement par les droïdes, sachant que vous avez une place de libre dans le vôtre.

Il leva une main pour faire taire Jos.

— Nous ne sommes pas à l’école parlementaire, Capitaine, mais à l’armée. Vous êtes le chirurgien en chef de cette unité. Montrez-lui les installations, mettez-le au parfum. Je ne vous demande pas d’être d’accord, mais d’exécuter mes ordres. Rompez.

Jos regarda Vaetes.

— Qu’est-ce qui t’arrive, D’Arc ? Quelqu’un t’a ouvert la tête pour y mettre un cerveau de militaire formaté, ou quoi ? On dirait un mauvais acteur d’holofilms. Tu as jeté un œil dehors, récemment ? Nous ne sommes même pas encore totalement réinstallés. Nous n’avons qu’une seule cuve à Bacta et nous avons perdu un plein caisson cryogénique pendant l’évacuation. Comme personne n’a pris la peine de prévenir l’ennemi que nous avons quelques soucis, ils ont continué à tirer joyeusement sur nos gars. Il va bien falloir qu’on les raccommode, maintenant. Je n’ai pas le temps de m’occuper d’un môme !

Vaetes le regarda avec désinvolture, comme s’ils étaient en train de parler du temps.

— Tu te sens mieux, là ? Bien. La sortie est derrière toi. Tu n’as qu’un demi-tour à faire, un ou deux pas et te voilà dehors. Tu vas même sans doute devoir te dépêcher...

— Je les entends, le coupa Jos avec une grimace de dégoût.

Au moins deux drones civières étaient en approche.

— Nous n’en avons pas terminé avec ça, D’Arc.

— Tu sais quoi ? Passe quand tu veux. Ma porte est toujours ouverte. Enfin, sauf quand elle est fermée. Ce que tu vas d’ailleurs faire en sortant.

Jos se rua hors du bureau du colonel. C’était une belle après-midi

moite sur Drongar.

Il ne me manquait plus que ça, pensa-t-il. Un jeunot aussi naïf qu'un clone fraîchement décanté. Le gamin pouvait bien s'imaginer qu'il était fin prêt pour intervenir sur le terrain, mais c'était vraiment peu probable, de l'avis de Jos.

Les choses pouvaient sévèrement se corser dans n'importe quel gros centre médical, et Jos avait déjà vu des vétérans chevronnés manquer de vomir dans leur masque. On pratiquait ici la chirurgie Mimm'Yet, du nom d'un plat douteux très apprécié des reptiles assoiffés de sang de Barab I.

Une métaphore très claire, qui illustrait parfaitement le travail démentiel qu'ils devaient fournir. Stopper l'hémorragie, placer un patch de chair synthétique ou poser une attelle, continuer, recommencer. Encore et encore.

Pas de travail raffiné, comme la reconstruction régénérative par exemple. Si quelqu'un s'en sortait avec une énorme cicatrice blanchâtre au beau milieu du visage, peu importait, du moment qu'il puisse encore tenir une arme.

Il y avait des périodes où Jos restait debout pendant vingt heures d'affilée, les bras intégralement barbouillés de rouge, sans aucune pause ou presque entre les patients.

C'était primitif. Barbare. Brutal.

C'était la guerre.

Un enfer dans lequel Vaetes plongeait un gamin qui n'avait même pas l'air d'être suffisamment âgé pour piloter un Landspeeder.

Jos secoua la tête.

Le lieutenant Kornell « Uli » Divini allait passer un sale moment. Jos ne l'enviait pas. D'un autre côté, il y avait au moins un aspect positif : Tolk allait probablement l'adorer.

Penser à elle fit naître un sourire sincère sur ses lèvres. Sa relation avec l'infirmière Lorrdivienne était plus qu'agréable, la seule chose plaisante qu'il devait à cette guerre, d'ailleurs.

Den Dhur était en mission.

Une mission qui n'avait pas grand-chose à voir avec la guerre entre la République et la Confédération, sauf à l'envisager de manière abstraite. Et, bien qu'il soit correspondant de guerre free lance, il avait peu de chance de tirer un article de tout ça.

Non, sa quête consistait à aider un ami – quelqu'un qu'il avait rencontré pendant son séjour à RMSU-7 et qu'il avait fini par considérer comme son âme sœur. Ceux qui connaissent ce vieux dur à cuire de Den depuis longtemps auraient eu bien du mal à croire que le Sullustin puisse éprouver de la sympathie pour une quelconque espèce vivante.

Une opinion parfaitement exacte, dans la mesure où l'être auquel Den rendait service n'était pas vivant, du moins au sens traditionnel du terme.

Ce qui rendait sa tâche encore plus excitante.

Den était assis aux côtés de son ami à la Cantina de la base. Il éclusait un mélange particulièrement épicé de gin Sullustin et de vieille liqueur de Janx, appelé Servodriver Supersonique ; personne ne semblait savoir pourquoi on appelait cette boisson ainsi, mais de toute façon, après un ou deux verres, bien rares étaient ceux qui en avaient encore quelque chose à faire.

Comme d'habitude, son compagnon ne buvait rien. Etant donné qu'il ne possédait ni bouche ni gorge, ça n'avait rien de surprenant, et il s'était débrouillé pour convaincre Den que remplir son synthétiseur vocal d'alcool n'était pas vraiment une bonne idée.

Den posa son regard sur les grands yeux vides de 1-5 YQ.

Le droïde avait la sale manie de se scinder en plusieurs images, vision renforcée par les lentilles polarisantes portées par le Sullustin. A part ça, tout était à peu près normal.

— Il faut que tu te soûles, déclara-t-il à I-Cinq.

— Pourquoi cet impératif ?

— C'est pas juste, lui répondit Den, tout'l'monde peut se retourner le crâne de temps en temps...

— Une habitude tellement fréquente que c'en est inquiétant, je l'ai remarqué.

— Tout'l'monde sauf toi. C'est pas juste. Faut régler ça.

— En supposant que l'ivresse soit un état auquel j'aspire, dit le droïde, bon nombre de problèmes doivent d'abord être résolus. Comme le fait que je ne possède pas le moindre organe capable de métaboliser l'éthanol, par exemple.

— Ok, ok, acquiesça Den, je vais bosser dessus, t'inquiète pas, on trouvera bien quelque chose...

— Il va d'abord falloir que tu te souviennes de ton propre prénom. Ne le prends pas mal, mais je ne te ferais même pas confiance pour rebrancher un circuit mineur de droïde, vu ton état. Peut-être un peu plus tard, quand tu...

— J'ai trouvé ! C'est parfait !

— Quoi ?

La méfiance se devinait dans le ton du droïde.

Den avala d'un trait son verre, puis dû se tenir un bon moment au bord de la table, le temps que la Cantina sorte de son soudain – et scandaleux – passage en hyperspace et se stabilise quelque peu.

— On va décharger un p'tit peu ton unité centrale, triturer les entrées sensibles et donner du mou à tes circuits logiques.

— Désolé. J'ai des backups redondants et multiples. Ils sont

directement branchés au système. Je ne peux pas plus y toucher que tu ne peux cesser de respirer.

Den fit la moue devant sa tasse vide.

— Merde.

Soudain, son visage s'éclaira.

— Ok, et si on réaligne directement tout le réseau, seul'ment temporairement, bien sûr ?

— Ça pourrait marcher, si tu avais à disposition les picodroïdes nécessaires au réalignement. Des unités qu'on ne peut se procurer que via les centres agréés de Cybot Galactica. Je crois que le plus proche est à douze parsecs. A peu près.

Den haussa les épaules.

— Eh ben on trouvera quand même. T'inquiète pas, Den Dhur n'a pas dit son dernier mot. J'y bosse mon pote.

Sa tête heurta la table avec un toc sonore et dix secondes plus tard, il ronflait.

I-Cinq contempla le reporter inconscient, puis hocha la tête.

— Pourquoi ai-je l'impression d'avoir vécu ça cent fois ? murmura le droïde.

CHAPITRE TROIS

S'il avait eu le choix, Jos n'aurait pas fait démarrer le gamin comme ça, mais le champ de bataille débordait de clones troopers blessés. Inlassablement, les drones civières apportaient de nouvelles victimes, et toute personne capable de tenir un vibroscalpel était réquisitionnée. Maintenant.

Plongé jusqu'aux coudes dans la cage thoracique d'un clone criblé de shrapnels, il n'avait guère le temps de surveiller le garçon.

Le groupe de recherche du Comte Dooku testait une nouvelle bombe à fragmentation appelée « la Tondeuse ». Une bombe intelligente capable de contourner n'importe quel système de défense, de pénétrer une phalange de clones et d'exploser au niveau de la poitrine en projetant de minuscules fléchettes en Duracier acéré. La Tondeuse était mortelle pour tout organisme non protégé dans un rayon de deux cents mètres.

Et l'armure des clones n'arrêtait pas grand-chose, pour peu qu'elle arrête quoi que ce soit. De l'avis de Jos, les responsables de la conception et de la production des armures auraient d'ailleurs dû en répondre. Les Kaminoëns avaient beau être des génies en matière de design et de sculpture des tissus organiques, leur armure s'avérait parfaitement inutile, pour autant qu'il puisse en juger. Les troupes de terrain traditionnelles appelaient l'armure intégrale « sac à viande », une description parfaitement appropriée.

Il envisagea une augmentation du champ de protection, mais Tolk fut plus réactive.

— Plus six degrés sur le champ, dit-elle au droïde 2-1B responsable de l'unité.

Tolk Le Trene était une Lorrdivienne ; son espèce possédait la surprenante capacité d'interpréter les moindres expressions du visage, avec une telle acuité que cela relevait presque de la télépathie.

C'était également la meilleure infirmière du RMSU-7.

De plus, elle était belle et passionnée. C'était aussi la petite amie de Jos, malgré son statut d'Ekster Non Permes.

Elle n'était pas native de son clan, ce qui signifiait clairement que leur relation n'avait pas le moindre avenir. Les Vondar étaient des Enster, et cela impliquait un mariage avec quelqu'un du même système, voire de la même planète.

Il n'y avait pas d'exceptions.

Les relations temporaires avec des Ekster étaient autorisées, pour peu qu'on sache séparer le bon grain de l'ivraie, mais il était absolument hors de question de présenter à vos proches une Non Permes. A moins de renoncer à son clan et d'être banni pour toujours. Sans parler de l'infamie qui rejaillirait inévitablement sur l'ensemble de votre famille.

Il a épousé une Ekster, tu te rends compte ? Ses parents sont morts de honte.

Jos regarda Uli, puis Tolk, qui lui annonça :

— Uli a l'air de s'en sortir. Les droïdes brancardiers viennent de faire sortir son premier patient et ils n'ont pas l'air de se diriger vers la morgue. Ce gamin est mignon.

Jos secoua la tête.

— Ouais, c'est ça, mignon.

Il risqua un rapide tour d'horizon. Il leur manquait encore deux docteurs et trois droïdes chirurgiens FX-7 pour être au complet.

Ils allaient le sentir passer.

Alors qu'il en était à ce stade de ses réflexions, un individu masqué et couvert s'approcha d'une des tables vides. Le champ de force stérile s'ouvrit et la silhouette s'adressa aux droïdes, demandant qu'on lui apporte un blessé.

— Je ne sais pas de qui il s'agit, annonça Tolk au moment même où il allait lui demander.

Après des mois de travail dans ce trou puant, les docteurs se reconnaissaient mêmes masqués ou recouverts de leurs protections chirurgicales.

Ce qui voulait dire que celui-ci était nouveau.

D'où la question suivante : pourquoi personne n'avait-il pris la peine de le prévenir, lui, Capitaine Vondar, chirurgien en chef, qu'une nouvelle tête était présente ?

Un goutte à goutte frais s'ouvrit brusquement, projetant du sang sur un des ventilateurs, et Vondar songea qu'il avait bien d'autres problèmes à régler pour le moment.

Neuf patients plus tard, Jos finissait de s'occuper d'un cas bénin, une simple lacération pulmonaire, qu'il rafistola en quelques minutes.

Tolk commençait à ranger ses outils et Jos jeta un œil autour de lui. Les choses avaient fini par se calmer, aucun autre patient n'était en attente.

Il regarda le droïde de triage – c'était I-Cinq aujourd'hui – qui lui montra ses doigts, lui indiquant le temps restant avant qu'un autre blessé ne soit disposé sur le billard.

Jos se débarrassa de ses gants stériles et les remplaça par une paire neuve, heureux de pouvoir souffler un instant.

— Vous pourriez sans doute m'être utile, déclara le nouveau chirurgien, si vous n'avez rien d'autre à faire.

Sa voix était profonde et semblait plus vieille que celles qu'on avait l'habitude d'entendre sur le champ de bataille, là où la moyenne d'âge des docteurs et des chirurgiens tournait autour des vingt-vingt-cinq ans en équivalent humain standard.

Jos se décala de trois tables, poussant Leemoth qui travaillait sur un Aqualish séparatiste déserteur. Il regarda l'opération en cours sur le clone trooper dont s'occupait le nouveau chirurgien.

— Transplantation cardio-pulmonaire ?

— Ouai. Il s'est pris un jet sonique. Ça lui a bousillé les alvéoles et le myocarde d'un seul coup.

Jos aperçu les organes frais, tout droit issus de la banque des clones. Les agrafes dissolvantes qui tenaient les artères en place étaient disposées en X, technique qu'il n'avait pas vue mise en œuvre depuis ses années d'études.

Ce type appartenait vraiment à l'ancienne école.

Ils devaient gratter les fonds de tiroir, en ce moment. D'abord un gamin, pensa-t-il, et maintenant un grand-père. Et puis quoi encore ? Des étudiants en médecine ?

— Occupez-vous des anastomoses nerveuses ici et là.

— Pas de problème.

Jos remit ses gants et se saisit de l'outil presso-adaptable que lui tendait l'infirmière, avant de commencer les microsutures.

— Merci, Ohlez Sumteh Kersos Vingdah, Docteur.

Jos n'aurait pas été plus surpris si l'homme l'avait giflé.

C'était un salut clanique. Non seulement cet homme était Corellien, comme lui, mais il proclamait en plus un lien de parenté avec sa mère.

Incroyable.

— T'as oublié les bonnes manières, mon gars ?

— Désolé, euh... Sumteh Vondar Ohlez, répondit Jos. Je suis, euh... Jos Vondar.

— Je sais qui tu es, petit. Je suis Erel Kersos, Amiral Kersos, ton nouveau commandant.

Ce fut comme une seconde gifle.

Erel Kersos était l'oncle de sa mère. Ils ne s'étaient jamais rencontrés mais, bien sûr, Jos connaissait son existence. Jeune homme, il avait quitté sa planète pour ne jamais y revenir... A cause de...

Jos tenta de masquer sa surprise.

C'était tout simplement incroyable.

Sur tous les RMSU-7s que l'on comptait à travers chaque système de la Galaxie, quelles étaient les chances de tomber ici sur son grand-

oncle ?

— On se parlera peut-être un peu plus tard, si ça te convient, dit Kersos.

— Euh, oui. Bien sûr. J'apprécierais, monsieur.

Aussi étonnant que ça puisse paraître, ses mains ne tremblèrent pas lorsqu'il acheva la suture. Son propre grand-oncle, banni du Clan depuis soixante ans, ici sur Drongar.

Et chef d'orchestre.

Qui l'eût cru ?

Kaird de Nediji contemplait la guérisseuse Jedi qui opérait un fantassin blessé. Le soldat cloné venait tout juste d'arriver en PostOp, et des marques de sutures au laser ressortaient sur sa peau cuivrée. Le médecin semblait le couvrir des mains.

Très certainement un technique issue de la Force.

Kaird n'y connaissait pas grand-chose et n'en avait cure.

Il savait pertinemment que la Force était bien réelle, mais ni les Jedi ni la source de leurs pouvoirs mystérieux ne le concernaient. En tant qu'agent du Black Sun, sa préoccupation principale était bien plus prosaïque.

Cela dit, étudier leur travail ne manquait pas d'intérêt. Il était d'ailleurs très bien placé pour observer attentivement, suffisamment près pour la toucher dans la chambre PostOpératoire.

Caché, mais parfaitement visible.

En temps normal, Kaird était immédiatement repérable au beau milieu de n'importe quelle foule de Sapiens, son espèce étant plutôt rare dans la Galaxie. Nediji était un monde à la fois isolé et très éloigné. Seuls ceux qui délaissaient la communauté du Nid empruntaient parfois ses couloirs spatiaux.

Son visage acéré, son bec crochu, ses yeux violets et sa peau bleu pâle auraient attiré tous les regards s'il avait eu son aspect habituel. Mais ici, il était effectivement invisible, ayant opté pour le déguisement idéal dans un dispensaire médical.

Les Frères Masqués, surnommés Les Silencieux, étaient disséminés sur toute l'étendue galactique. Ils ne parlaient jamais, s'habillaient d'amples robes à capuche et ne faisaient généralement rien, à part être là.

Ils pensaient que leur présence méditative au milieu des affres de la douleur et de la maladie pouvaient aider les patients à guérir. Et le plus incroyable, chose que les scientifiques et médecins les plus brillants étaient bien incapables d'expliquer, c'est que ça marchait. Les statistiques prouvaient formellement que les blessés se remettaient mieux, et plus facilement, quand ces silhouettes encapuchonnées étaient dans les parages.

Ça n'avait apparemment rien à voir avec la Force.

Les adeptes de l'Ordre étaient issus de toutes les espèces et de toutes les classes sociales, mais n'arboraient pas les caractéristiques physiques qui accompagnent souvent la Force. On ne pouvait pas non plus attribuer ces résultats à un quelconque effet placebo, les patients n'ayant jamais entendu parler de cet Ordre guérissant autant que les autres.

C'était véritablement un phénomène inexplicable.

Kaird ignorait comment une telle chose pouvait être possible et s'en souciait peu. Il se demandait toutefois si sa présence avait un quelconque effet, dans la mesure où ses pensées étaient à peu près aussi éloignées de la sérénité d'un Silencieux que Drongar du Centre Galactique.

Il jouait le rôle d'un Frère Masqué car cela lui permettait d'être au plus près de l'action, bien plus que n'importe qui d'autre au sein de cette Unité Chirurgicale Mobile – RMSU-7 – de la République.

Il avait ingéré un peu plus tôt une décoction à base d'herbes endémiques de sa planète natale, dont les effets masquaient son odeur caractéristique. Ajoutez à cela ses larges robes, et son anonymat était garanti. Un point plutôt fondamental pour un agent du Black Sun dont les préoccupations n'ont rien à voir avec la guerre ou les soins dispensés aux victimes.

Kaird était ici pour le Bota, tout simplement. Cette plante rarissime était un morceau de choix dans l'arsenal d'un scientifique. Elle pouvait servir d'antibiotique, de narcotique, de soporifique, et de tout un tas d'autres choses, en fonction des espèces qui l'utilisaient.

C'était un remède bien plus curatif que les feuilles de Cambylictus ou le fluide Bacta pour les Abyssins, un psychotrope plus efficace que les racines de Tenho Santerien si vous étiez un Falleen, ainsi qu'un puissant stéroïde capable de doper littéralement les Whilphids. Le Black Sun pouvait engranger une véritable fortune en dérobant autant de Bota que possible.

C'était un produit vraiment universel.

Ironiquement, l'usage de cette plante merveilleuse était interdit ici, dans les RMSU-7s de Drongar. Officiellement, il s'agissait d'éviter le marché noir, mais la vraie raison était purement économique. Plus on s'éloignait de Drongar, plus le Bota était cher.

Dès lors, pourquoi le gâcher ici, sur les clones ?

Après tout, on était loin de manquer de soldats.

Bon nombre de scientifiques stationnés ici signaient des pétitions pour sa légalisation. Kaird avait entendu dire que certains d'entre eux ignoraient délibérément l'interdiction et utilisaient quand même la plante pour soigner leurs patients.

En tant que guerrier et individualiste, Kaird applaudissait leur

courage et leur implication. En tant que membre du Black Sun, il lui faudrait néanmoins s'occuper de ce problème si la loi venait à changer.

Jusqu'à récemment, le Cartel du Crime arrivait à obtenir d'assez bonnes quantités de Bota en caissons carboniques, facilement refourguables auprès des tenants du marché noir local. Hélas, deux de ses intermédiaires ne faisaient désormais plus partie du monde des vivants. L'un d'eux avait manifestement éliminé l'autre, et Kaird s'était occupé personnellement du vainqueur.

De fait, le Black Sun avait besoin d'un nouveau contact.

Les Vigos avaient décrété qu'il ne bougerait pas d'ici tant qu'il n'aurait pas réglé la question. Le Black Sun avait pourtant bien un contact sur la planète, au sein même de ce RMSU-7, mais il était malheureusement indisponible : c'était un agent double au service des factions dissidentes du Comte Dooku.

L'espion ne prendrait jamais le risque d'être découvert en jouant les dealers, ce que Kaird comprenait parfaitement.

De plus, les informations que Lens fournissait à l'organisation criminelle étaient bien trop précieuses pour opérer à la légère.

Il se tortilla, sentant ses robes coller désagréablement à sa peau. Les climatiseurs fonctionnaient de manière sporadique, et les champs Osmotiques conservaient un peu de la chaleur et de l'humidité ambiante.

L'atmosphère pestilentielle de Drongar n'avait rien à voir avec l'air fin auquel était habitué le Nediji.

Leurs ailes avaient disparu depuis longtemps, leur plumage n'était que l'ombre de ce qu'arboraient leurs lointains ancêtres, mais les Nediji préféraient largement la fraîcheur des hauteurs et les vallées enneigées à la chaleur des basses terres.

Ah, si seulement il y était...

Kaird sourit pour lui-même, son visage caché par le capuchon.

Pourquoi ne pas demander un harem de femelles et un plein panier de RATH-SCURRIERS – le plat traditionnel Nediji – pendant qu'il y était ? Et pourquoi pas un petit vin primeur pour compléter le tableau ?

Son sourire se changea en grimace quand il vit la Padawan Offee déplacer la paume de ses mains le long de la poitrine nue du clone.

Il se demanda si cette Jedi pouvait lui poser quelques problèmes. Sa présence sur ce monde l'étonnait. Bien sûr, c'était une guérisseuse, mais il y avait si peu de Jedi désormais. Pourquoi en envoyer une ici, même si ce n'était qu'une Padawan en cours de formation ?

En tant qu'agent du Black Sun, Kaird se méfiait de quiconque ou de quoi que ce soit d'inexplicable. Certains agents étaient vieux, d'autres négligents.

Mais dans ce métier, personne n'était à la fois vieux et négligent. On restait en vie au prix d'une vigilance constante, en conservant toujours une longueur d'avance sur l'ennemi.

Cette femme ne constituait pas un danger immédiat, bien que la Force lui garantisse une grande clairvoyance spirituelle. Sa technique de bouclier mental était bien supérieure à la moyenne : il avait reçu le meilleur entraînement possible. Une simple Padawan, même guérisseuse, ne pourrait rien sentir d'autre que ce qu'il voudrait bien lui dévoiler.

Malgré tout, c'était problématique.

Celui qu'il finirait par recruter devrait être capable de ne jamais se trahir – ni le trahir, lui – par une pensée malencontreuse. Il ne fallait pas que cette femme Jedi mette son nez dans les affaires du nouvel agent, auquel cas le Black Sun devrait tout recommencer.

Ce qui serait... regrettable.

Peut-être fallait-il la tuer. Il y songea un instant.

Ce serait raisonnablement simple et ça ne ferait sans doute pas trop de vagues.

Peut-être...

Non.

Peu de choses étaient absolument certaines dans la Galaxie, mais l'une d'elles était claire : tuez un Jedi quelque part, n'importe où, et d'autres Jedi viendront toujours enquêter. Il pourrait s'occuper facilement de cette Padawan, mais le prochain serait un Chevalier Jedi, peut-être même un Maître. Un détail qu'il ne fallait pas négliger.

Mieux vaut un d'javl connu qu'un d'javl inconnu, comme dit le proverbe.

La Padawan termina son rituel de guérison. Les paupières du fantassin tressautèrent. A travers son voile, Kaird pouvait voir la poitrine de l'homme se soulever régulièrement et doucement, tandis que son corps se relâchait dans un sommeil réparateur.

Quoi qu'elle ait fait, c'était efficace.

Elle s'inclina en passant devant lui, un signe de respect et de gratitude entre guérisseurs. Kaird s'inclina à son tour, maîtrisant ses pensées jusqu'à ce qu'elle ait quitté le bâtiment.

Puis il sourit.

Pour l'instant, il lui était plus important de concentrer son énergie à trouver et former un nouveau contact pour le Black Sun. Ensuite, une fois que le Bota s'écoulerait de nouveau, il pourrait traiter n'importe quel problème en temps et en heure.

Après tout, le Black Sun savait s'adapter.

CHAPITRE QUATRE

Jouer le rôle d'espion en plein camp ennemi n'avait rien de facile. Cette remarque n'était ni particulièrement surprenante ni originale. Deux points qui caractérisent souvent la vérité. Mais ça n'en rendait pas la mission moins difficile. Pour travailler comme infiltré dans une base militaire ennemie, il faut avoir plus d'yeux qu'un Gran et autant de vigilance qu'un mâle H'nemthe. Et ne jamais oublier le fait qu'un espion est un étranger, un menteur. Impossible de baisser sa garde, même une seule seconde.

Non que quiconque ait des raisons particulières de penser qu'un espion était à l'œuvre – surtout après la découverte du véritable rôle du Hutt et du précédent amiral, sans même mentionner leur mort –, mais on était en guerre, et on y exécutait sommairement les espions. On en découvrait régulièrement, dans des endroits bien plus improbables qu'un RMSU-7 ou une planète solitaire, perdue au fin fond de la Galaxie.

Les choses se compliquaient d'autant plus qu'il y avait des victimes. Des morts dont l'espion (qui agissait sous deux pseudonymes, Column pour les Séparatistes du Comte Dooku et Lens pour le Black Sun) était en partie responsable. Les morts se souciaient-ils de l'identité de leur assassin ? Non. Leur importait-il que le coupable soit retrouvé et exécuté ? Ça ne méritait qu'un ricanement.

Column – ce premier pseudonyme était celui que l'espion avait naturellement tendance à utiliser, ayant été recruté par les Séparatistes avant le Black Sun – aimait bien les gens auxquels il se mêlait. La mort récente d'un des docteurs lui avait causé une peine surprenante, même si ça n'avait rien à voir avec l'une de ses missions secrètes. Column pensait souvent aux périls liés à la vie d'infiltré. Même au beau milieu d'une tribu de barbares meurtriers, on finit toujours par s'attacher à certains d'entre eux. Les docteurs et les infirmières du camp n'étaient pas des assassins. Ils soignaient. Et quand on leur apportait un blessé ennemi, ils s'en occupaient avec la même dévotion que s'il avait été l'un des leurs. Leur travail consistait à sauver des vies, pas à juger.

Cela rendait les choses plus difficiles quand, en tant que Column ou Lens, il était amené à leur faire du mal, ce qui était parfois nécessaire. Bien sûr, la fin justifiait les moyens, mais après plusieurs décennies, le but final semblait encore bien éloigné, masqué par un

brouillard aussi épais que les vapeurs des marécages environnants. Les petites choses de la vie de tous les jours, les amitiés, les alliances, tout cela avait tendance à l'entraver.

Column soupira. Impossible de construire une maison de bois sans couper d'arbres, mais le savoir ne rendait pas les choses plus faciles. Surtout si la branche tombait sur quelqu'un qu'on avait fini par considérer comme un ami ou un collègue. Mais aussi douloureux que ce soit, c'était inévitable. C'était son devoir, et il devait le remplir. On ne pouvait rien y faire. Rien.

Column se tenait près de la fenêtre du Cube, son regard embrassant la base. RMSU-7 était désormais presque entièrement reconstruit ; l'évacuation des Hautes Terres vers les Basses Terres s'était globalement bien passée. Le centre administratif, les bâtiments de ravitaillement et surtout les blocs médicaux et chirurgicaux, tout cela avait été édifié par les droïdes en moins de deux jours locaux, le jour Drongarien équivalant à un tout petit peu plus de vingt-trois heures standard. La Cantina et le Self avaient ouvert le lendemain, avant la tombée de la nuit. En apparence, tout était rentré dans l'ordre.

Mais le tribut avait été lourd.

L'évacuation, effectuée sous le feu séparatiste, avait entraîné la mort de trois patients (suite au traumatisme lié à leur brusque déplacement), quinze blessés et la mort d'un docteur : Zan Yant.

Un grand malheur. Yant n'était pas seulement un docteur excellent, mais aussi un musicien de grand talent, capable d'envoûter la base entière avec sa Quetarra. Il arrivait vraiment à faire chanter son instrument. Une musique si magnifique qu'elle aurait presque fait revenir les agonisants de l'au-delà.

Mais aucune composition, aucune mélodie, aucune fugue ne pourrait ramener Zan Yant.

Column s'éloigna de la fenêtre pour se diriger vers le bureau qui occupait la quasi-totalité d'un mur. Les Séparatistes attendaient son dernier rapport, et il devait envoyer des messages préalablement codés aux forces du Comte Dooku. Le procédé était peu maniable et très complexe. Une fois le message dûment codé, il fallait l'envoyer via des ondes à vitesse subluminaire à travers un trou de ver hyperspatial, et non par les traditionnelles impulsions subspatiales. Un système aussi compliqué qu'ennuyeux, mais nécessaire. Le décodage était une question de vie ou de mort. L'annonce de l'attaque qui avait tué le Dr Yant était de ce type. Si Column l'avait décodé plus tôt, la vie de Yant aurait été prolongée quelque temps. C'était une leçon à retenir. Aussi laborieux et pénible que ce soit, Column avait besoin des informations de Dooku pour vaincre la République. Quitte à souffrir.

Mieux valait s'y mettre maintenant, ça ne serait pas plus simple

après.

Den devait voir ça avec Klo Merit. Le thérapeute Equani avait tiqué quand le reporter était venu à la place de Jos Vondar, mais c'était sans aucun doute lui qui se sentait le plus à l'aise, Den n'ayant jamais mis les pieds dans le bureau d'un psy.

« On l'a décidé à la dernière minute », avait nerveusement dit Den. Il n'avait aucune envie de se débarrasser de ses soucis, ni sur les larges épaules de l'Equani ni sur qui que ce soit, du moins tant qu'un laser Bantha à haute énergie ne lui aurait pas suffisamment troué le crâne pour le faire parler. Den croyait fermement que les barmen font de bien meilleurs thérapeutes, et il ne se priva pas de le signaler à Merit.

Merit acquiesça et répondit :

— C'est parfois vrai. Crois-le ou pas, mais certaines de mes meilleures séances, inopinées mais inoubliables, se sont déroulées dans des circonstances similaires. A propos, je ne traite pas les remplaçants de mes patients, surtout quand ils arrivent sans prévenir. Mais ça ira pour cette fois. Bon, qu'est-ce qui amène Den Dhur dans mon humble repaire ?

Den se mordit la lèvre supérieure. Fichtre, voilà qui s'annonçait plus difficile que ce qu'il craignait ! Il n'aurait jamais pensé se sentir aussi mal à l'aise.

— Jos m'a dit que je pouvais prendre sa place, lâcha-t-il finalement. Il est plongé jusqu'au cou dans ses soins aux blessés, en ce moment.

Merit ne répondit rien, puis il s'avança et lança :

— Et ?

Den devinait déjà que ça ne serait pas drôle du tout.

— Euh... Eh bien... Il a dit que j'en avais plus besoin que lui.

Merit eut l'air étonné.

— Vraiment ? Bon, dans la mesure où je suis tenu au secret professionnel concernant les sessions privées avec mes patients, je dirai que c'est une affirmation surprenante, venant du Docteur Vondar.

— Je sais, admit Den, trop heureux de parler de Jos au lieu d'aborder ses propres ennuis, même si ça ne durerait pas.

— La mort du Docteur Yant l'a vraiment affecté. Je sais qu'il côtoie la mort tous les jours dans son boulot, mais là, c'est différent. Zan était son ami. Et sa mort n'avait aucun sens, aucun. Mais c'est bien ce qu'est la mort à la guerre, n'est-ce pas ?

Merit acquiesça. Den découvrit qu'il se sentait déjà beaucoup mieux, peut-être était-ce dû à l'empathie de l'Equani. Quoi qu'il en soit, cela rendait le psychologue sympathique, même si Den continuait à préférer l'alcool.

— Et toi, comment as-tu pris sa mort ? demanda Merit.

— Mal, reconnut Den. Mais pas autant que Jos. Je ne pense pas que quiconque ait été plus affecté que lui. Bon, c'est vrai que je ne connaissais pas Zan si bien que ça... On le voyait aux jeux de Sabbac, il était super avec sa Quetarra, mais...

Merit s'adossa à sa chaise.

— Mais tu n'es pas ici pour parler de sa mort, n'est-ce pas ?

Den regarda le psy d'un air surpris.

— Oh, tu es doué, dit-il, tu es très doué.

— C'est pour ça que j'ai autant de succès.

Den se tortilla sur sa chaise, bien qu'elle soit plus que confortable.

— Eh bien, c'est que récemment, j'ai eu accès à pas mal d'informations concernant les hommes que Phow Ji a supprimés. Tu te rappelles ? Il a été tué dans cette attaque en solo.

Merit ne bougea pas, mais quelque chose en lui invitait chaleureusement le reporter à continuer.

— Les experts en désinformation se sont débrouillés pour en faire un héros, mais personne ne veut lire ma version des faits, même avec une machette. Ji était un tueur, aussi froid que le vide spatial. Maintenant qu'il est mort, c'est un héros dégoulinant de gentillesse.

— Pourtant, il est bien possible que ce soit vrai.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

Den fit battre ses ailettes.

— Il a vaincu à lui tout seul un contingent entier de mercenaires Salissiens et un superdroïde de guerre. Je n'ai jamais rien vu de pareil. La Padawan Offee a dit qu'il était devenu dingue, tuant tout ce qui bougeait. Mais il savait ce qu'il faisait. C'est lui qui m'a envoyé l'info par holo. D'après mes sources, il n'a pas choisi ces mercenaires par hasard. C'était une unité d'élite en mission d'entraînement, envoyée ici à cause des conditions extrêmes. Soi-disant une unité de combat qui préparait une attaque furtive.

— Donc tu en tires une conclusion inévitable : au lieu de se livrer à une orgie de violence aveugle, Phow Ji a donné sa vie au cours d'une action héroïque qui pourrait avoir des effets bénéfiques pour la République tout entière.

— Je ne mets pas complètement de côté l'orgie de violence aveugle, répondit Den, mais oui, c'est globalement ça.

Il fit une pause.

— Quand j'ai entendu cette histoire, j'étais sidéré. Sidéré. Comme si Ji lui-même m'avait cogné au ventre. Je pensais l'avoir percé à jour : il était aussi fou qu'un Givin dyslexique et ne pouvait supporter l'idée d'être humilié – d'après lui – par un Padawan Jedi. Tu sais, il a déjà vaincu une fois un Chevalier Jedi lors d'un tournoi. Alors il va tout droit sur les premières lignes et disparaît dans un grand éclair de

gloire. Simple.

— En effet. Et tu es scandalisé à juste titre quand on le décrit comme un héros.

Den hocha la tête.

— Ça fait bientôt vingt années standard que je suis reporter, Doc, et si quelqu'un sait que rien n'est tout noir ou tout blanc dans la Galaxie, c'est bien moi. Mais là, je me sens comme un gamin encore-humide-des-aillettes qui vient juste de découvrir que le sénateur de son système est corrompu. Je me sens... trahi.

Il grogna, secoua la tête et regarda Merit.

— Pourquoi ? demanda-t-il.

— J'ai ma petite idée. Toi aussi. Donne-moi d'abord ta version.

Den eut l'air sceptique.

— Pourquoi pas la tienne en premier ?

— C'est mon bureau.

Merit esquissa un sourire et Den ne put s'empêcher de sourire à son tour. Un psy, un Jedi et un Silencieux dans le même camp. Pas étonnant que l'énergie psychique soit aussi épaisse que les gaz des marais, par ici.

Il remua les lèvres, puis haussa les épaules.

— La Padawan Offee m'a dit que j'avais « l'aura » d'un héros, lâcha-t-il.

— Et tu l'as suffisamment prouvé quand tu as récupéré la Quetarra de Zan.

— Quelle belle jambe ça lui fait ! Personne ne jouait à son enterrement. Ecoute Doc, je ne veux pas être un héros. Les héros gagnent peut-être des médailles mais, principalement, ils meurent. Que je sache.

— Personne ne veut faire de toi un héros, Den.

— Ça tombe bien, parce qu'on serait salement déçu. Mais je ne veux pas non plus qu'on idolâtre un Nexu enragé. Je veux juste que les gens apprennent la vérité.

— Ta vérité, déclara Merit. Ta version des faits. Et tu ne veux pas seulement qu'ils sachent. Tu veux qu'ils croient.

Den fronça les sourcils.

— Ça n'a pas l'air de te plaire.

— Je ne formule aucun jugement. C'est la vision que j'en ai. Mais en toute modestie, ma vision découle d'une expérience considérable en matière d'observation.

Den se sentit brusquement mal à l'aise. Il ne voulait pas entendre la théorie de Merit. Le chemin que lui indiquait le psy ne l'intéressait pas. Il se leva et se dirigea vers la porte.

— Ecoute, je dois partir, il fait presque nuit et je n'ai encore rien bu. Je ne veux pas être coincé.

— Tu peux te cacher derrière une tasse pendant quelque temps, Den, lui dit Klo Merit. Mais si tu le fais, deux choses peuvent se produire. Un : la tasse va devoir être de plus en plus grande pour te protéger de ce que tu ne veux pas regarder en face. Tôt ou tard, tu seras dans l'impasse.

— Et la deuxième chose ?

Merit haussa les épaules.

— Tu regardes. Et tu te débrouilles avec ce que tu vois.

— Super, répondit Den.

Il activa le portail et sortit dans la lumière du soleil couchant.

— Tu ferais un barman minable, Doc.

CHAPITRE CINQ

Jos finit par quitter le Hall Opératoire au moment où le crépuscule tropical de Drongar tombait. Il vit Uli assis sur un banc sous un arbre feuillu. Le gamin avait balancé sa blouse au recycleur et portait une combinaison de l'armée de la République qui paraissait trop grande pour lui. Un petit nuage de mouchérons bourdonnait autour de lui, mais il était manifestement trop fatigué pour les chasser.

Jos s'approcha, sortit une barre épicée d'une poche et la lui tendit.

— Tiens, tu as l'air d'en avoir besoin.

Le jeune homme hésita.

— Vas-y, lui dit Jos, c'est sans danger. Un léger remontant. Tu auras toujours l'impression d'avoir été traîné à travers un massif de ronces, mais pas à l'envers.

Uli prit la barre et la fourra dans sa bouche.

— Vous plaisantez ? demanda-t-il entre deux bouchées, j'ai carburé à ça pendant ma Résidence. Comme tout le monde.

Jos s'assit.

— Ouai, je m'en souviens bien, acquiesça-t-il d'un hochement de tête, Barre de Stim'et Barre d'épices, le régime des champions.

Il désigna le Hall de la tête.

— Tu t'es vraiment bien débrouillé. Bien mieux que je ne m'y attendais, très franchement.

Uli se frotta les yeux. Jos remarqua que ses mains tremblaient légèrement.

— C'est toujours comme ça ? Et pitié, ne me répondez pas : Non, d'habitude c'est pire.

— Ok, mais c'est pourtant vrai.

Le jeune lui lança un regard bien trop las pour un visage si jeune.

— Le premier que j'ai soigné a été touché par un Agoniseur.

Jos fit la grimace. L'Agoniseur était récent, une arme de poing expérimentale qui touchait le système lymphatique via un rayon microscopique à haute visée. La production hormonale augmentait alors dramatiquement, causant une douleur intense sans traumatisme physique. On ne pouvait pas la supprimer avec de la Somaprine ou un autre anesthésiant, et c'était parfois si intense que le patient mourait par overdose sensorielle. La seule façon de s'en débarrasser consistait à trancher le récepteur synaptique du cortex thalamique. Une opération qui nécessitait une délicate procédure au neurolaser –

typiquement le genre d'opération inadaptée à la chirurgie Mimn'Yet, sale et rapide.

— Je pense que je m'en suis bien sorti, finalement, dit Uli d'une voix creuse. J'ai stoppé la douleur. Bien sûr, il souffrira d'une sévère dyskinésie et d'ataxie motrice jusqu'à la fin de ses jours...

Jos grimaça en retour. Aucun ne parla pendant quelques instants. Puis, Uli reprit :

— J'ai appris ce qui était arrivé au docteur Yant. Je suis désolé, Jos. Je comprends pourquoi vous ne voulez pas d'un nouveau compagnon de chambre pour l'instant.

— Par moments, j'aimerais trouver le responsable de cette foutue guerre et m'entraîner à la pneumonectomie sur lui, répondit Jos. A mains nues.

— Vraiment ?

— En guise d'appétitif, ouais.

Uli gloussa. Il regarda Jos, qui lui sourit au bout d'un moment. Et puis soudainement, ils rirent tous les deux, d'un rire violent qui avait moins à voir avec l'hilarité qu'avec la rage, la perte, la frustration...

Ils reprirent leur souffle.

— Je sais ce que vous ressentez, confia Uli, en essuyant ses yeux. J'ai perdu une excellente amie il y a deux ans, à Mos Espa, sur Tatooine. C'était au cours d'une bataille avec des chasseurs de primes ; elle était trop près du front.

Il hésita.

— Ça ne disparaît jamais vraiment, n'est-ce pas ?

— Non, répondit Jos. Non, ça ne disparaît jamais. Mais c'est plus facile à porter avec le temps.

— Je ne peux rien y changer, lâcha Uli.

— C'est vrai. Et il faut bien comprendre qu'on ne peut pas. Culpabiliser parce qu'on n'a pas pu sauver son ami ou arrêter cette guerre est une perte de temps et d'énergie. Ce n'est pas ta faute, Uli. Rien de tout ça n'est ta faute.

Jos marqua un temps de pause, prenant conscience qu'il parlait plus pour lui-même que pour le garçon. Il secoua de nouveau la tête. Facile à dire. Plus dur à avaler.

Mais peut-être, seulement peut-être, plus facile avec le temps.

Kaird était encore mal à l'aise. Les robes qui l'habillaient étaient suffisamment inconfortables par ce temps, mais cette nouvelle mascarade était pire. Il portait désormais un Flexomasque en plus. Une précaution nécessaire, de toute façon. Son art du camouflage participait de son efficacité comme agent du Black Sun, malgré sa tendance naturelle à ne pas passer inaperçu au milieu d'une foule. Il avait caché son apparence si particulière sous de nombreuses identités

différentes pendant toutes ces années, à des degrés de succès divers. Il avait même porté une fois un costume de Hutt, un squelette de plastoïde recouvert de chair synthétique, peau et visage compris. Par l'Œuf Sacré, ça avait été une sacrée corvée. Comparé à ça, son Flexomasque de Kubaz n'était pas si désagréable.

Sa gamme d'imitation d'espèces était assez limitée, étant donné sa forme originelle. L'excroissance tronquée d'un nez de Kubaz cachait remarquablement bien sa propre bouche en forme de bec. Et les lunettes que ces mangeurs d'insectes portaient en plein jour couvraient ses yeux violets. Personne ne l'avait remarqué au spatioport. On trouvait des Kubaz dans toute la Galaxie.

Kaird attendait que le dernier transporteur atterrisse. En plus du matériel et du fret, il amenait une équipe qu'on lui avait chaudement recommandée. L'un était Umbarien, l'autre Falleen. D'après Lens, ce n'étaient pas de vulgaires saboteurs, mais des gens subtils et doués. C'étaient des opportunistes, des artistes qui voyageaient de monde en monde pour le plaisir de l'arnaque. Comme tous les escrocs, lui avait dit Lens, ils alternaient périodes de solvabilité – voire de richesse – et périodes de désespoir. Ces dernières étaient plus courantes.

Ce qui signifiait qu'ils pourraient être utiles à Kaird.

Le transporteur descendit via ses faisceaux répulsifs à travers le nuage de poussière et de débris de cuivre, fut admis à traverser le champ de force du Dôme, et finit par se poser. Des droïdes et des porteurs binaires commencèrent à décharger la cargaison. Kaird observa la passerelle de débarquement. Il n'y avait que quelques passagers. Un Kaminoën en tournée d'inspection biologique, ainsi qu'un trio d'officiers humains, venus ici pour discuter des quotas de livraison du Bota avec le Colonel Vaetes. Un droïde et ses deux employés complétaient la liste.

Ses deux invités furent les derniers à débarquer, suivis par un droïde « Redcap » de type RC-101 qui portait leurs bagages. Aucun d'entre eux n'eut l'air d'être incommodé par l'air chaud et sirupeux, malgré la forte présence des spores ces jours-ci. Kaird jaugea les deux silhouettes. Ils étaient aussi différents que possible, pour deux humanoïdes basés sur le carbone. Si dissemblables que c'en était ridicule. L'Umbarien était petit, peut-être un mètre vingt, chauve et blafard. De son côté, la Falleen le dépassait d'une bonne tête et avait rassemblé ses cheveux en chignon. Elle marchait avec fierté, comme une guerrière. Elle ne portait pas d'arme, mais à la vue des muscles fluides qui roulaient sous ses vêtements synthétiques, Kaird l'estima suffisamment dangereuse, même désarmée.

A l'inverse, l'Umbarien aurait pu se faire balayer jusqu'à la cime des arbres par un fort coup de vent, surtout avec ce manteau volumineux qui le couvrait des pieds à la tête. Kaird s'était renseigné

sur les deux espèces et savait que ce vêtement s'appelait un Mantombre. Pour la plupart des humanoïdes, il était aussi blanc que la peau crayeuse de l'Umbarien, mais pas pour les autres Umbariens. Ils voyaient dans un spectre qui dépassait l'ultraviolet de trois cents nanomètres.

Kaird ne le vit pas non plus de cette manière. Les prédateurs ailés qui avaient été ses ancêtres étaient dotés d'une vision efficace dans un spectre bien plus large que la plupart des yeux. Malgré des centaines de milliers de générations d'évolution, l'œil Nediji restait capable de voir profondément des deux côtés du spectre visible. Pour lui, le manteau était un bouillonnant mélange de couleurs pour lesquelles peu de langages – autres que le sien – possédaient un nom : berl, crynor, nusp, onsible...

C'était vraiment magnifique. Alors que l'Umbarien marchait, les motifs du manteau semblaient se fondre et se mêler en formes toujours renouvelées, en vaste kaléidoscope d'ombres et de lumières. Un ornement superbe, pensa Kaird. Des princes se seraient contentés de moins.

Il s'avança et les accueillit, sa puce vocale imitant le fort accent des Kubaz.

— Hunandin du Clan des Apiida, à votre service. Notre ami commun m'a désigné pour vous souhaiter la bienvenue sur Drongar.

« L'ami commun » n'était autre que Lens, l'espion.

— Comment puis-je vous être utile ?

Ses deux interlocuteurs le regardèrent. Kaird sentit une certaine attirance – du charisme ? du désir ? – envers la Falleen. Il en connaissait la raison. Les reptiliens peuvent émettre des phéromones à large base chimique, capables d'influencer subtilement – ou pas subtilement du tout – beaucoup d'espèces intelligentes. Il se demanda si elle libérait ses phéromones par réflexe ou intentionnellement. Peu importait. Tant qu'il en était conscient, son esprit restait suffisamment discipliné pour faire avec.

Il fut ensuite frappé quand l'Umbarien prit la parole :

— Vole libre, vole droit, dit-il, frère de l'Air.

Le salut du Nid, prononcé avec la bonne inflexion ! Comment ? Comment le savait-il ? Son déguisement était suffisant pour confondre n'importe qui dans le camp, même les autres Kubaz. Il n'était pas possible de...

Un moment. Il se rappelait maintenant un autre aspect des Umbariens : on disait qu'ils avaient des capacités paramentales, qu'ils pouvaient voir et même influencer les pensées. Merveilleux. Encore un trafiqueur d'esprit à RMSU-7. Étonnant que nos têtes n'aient pas encore explosé.

Il n'était évidemment pas le seul à avoir fait quelques recherches.

Peu de non-Nediji connaissaient la langue du Nid. Lens oui, et maintenant ces deux-là...

S'assurant que personne n'était à portée de voix, il leur dit à voix basse :

— Je vous félicite pour votre perspicacité, mais je vous certifie qu'il est préférable, pour notre sécurité mutuelle, de ne...

— Bien entendu, répondit la Falleen.

La voix de l'Umbarien n'était qu'un léger chuchotement. Par contraste, la sienne était riche et pleine de vie.

— Avec nous, votre couverture ne craint rien, Hunandin.

Il y avait une légère trace de sarcasme quand elle prononça le nom.

— Et pardonnez-nous notre grossièreté. Nous ne nous sommes même pas présentés.

Elle se redressa et Kaird réalisa qu'elle était probablement plus grande que lui.

— Je m'appelle Thula.

Elle désigna l'Umbarien.

— Et voici mon associé, Squa Tront.

— C'est un plaisir, murmura sèchement l'Umbarien. Existe-t-il un endroit où on peut prendre un verre, dans ce trou perdu ?

Sous son masque, Kaird sourit.

— Certainement. Venez avec moi. Nous avons beaucoup de choses à discuter.

CHAPITRE SIX

A peu près une douzaine de mètres derrière le Cube de Barriss, on trouvait une petite clairière entourée d'épaisse verdure et d'arbustes caoutchouteux croassants, ainsi nommés en raison du son bizarre que les feuilles émettent par vent léger. Les plants touffus lui arrivaient à la taille, et c'était ici que Barris venait s'entraîner au sabre laser à différentes techniques Jedi. Les Jedi ne s'entraînaient généralement pas en public, mais cet endroit était le plus intime qu'elle ait pu trouver. On ne pouvait la voir que d'une seule façon, à condition de passer tout au bout de la petite clairière. Sachant que les marais s'étendaient à une douzaine de mètres plus loin, il était peu probable que quelqu'un fasse une promenade de santé dans les parages.

La chaleur recouvrait ce petit espace comme un drap. Barriss suait sous ses flottantes robes brunes, la transpiration, trempant cheveux et peau, s'évaporant à peine dans l'air humide. Déplaisant, mais inévitable sur Drongar. Elle s'était habituée à toujours transporter un hydropack avec elle. L'oublier revenait à risquer la déshydratation.

Comme elle l'avait déjà fait un nombre incalculable de fois, Barriss travaillait ses exercices classiques bras-épaule, tranchant et cinglant l'air fétide de simples enchaînements deux-trois, tout en passant le sabre laser d'une main à l'autre. Les gestes martiaux qu'elle dansait étaient principalement du Forme ni, l'une des sept méthodes de combat que les Jedi avaient développées au cours des âges. Maître Unduli préférait le Forme III aux autres, même si certains n'y voyaient pas autre chose qu'une simple autodéfense. Il est vrai qu'il avait d'abord été conçu comme une réponse au pistolaser et aux autres armes à projectiles, mais plusieurs siècles d'évolution l'avaient grandement amélioré. « De toutes les sept formes, lui avait dit son maître, et pour pouvoir bloquer des rayons laser rapides comme la lumière, c'est le Forme III qui requiert la plus grande connexion avec la Force. La route est longue, mais le voyage en vaut la peine, car un vrai Maître du Forme III est invincible. »

Le bourdonnement du sabre laser était réconfortant, le rayon d'énergie acéré aussi familier que son propre bras. Elle était incapable de se rappeler le temps où elle ne maniait pas encore le sabre laser. Enfant, il y avait eu les modèles d'entraînement à faible puissance, avec lesquels elle se mesurait aux autres Padawans. Ils étaient suffisamment efficaces pour assener de violentes décharges. Quand on

y goûtait une fois, on s'en souvenait.

La douleur est le meilleur instructeur.

A l'âge de seize ans, elle avait construit son propre modèle à pleine puissance, choisissant un cristal bleu comme signature lumineuse. Depuis cette époque, il était toujours accroché à sa ceinture. Elle en connaissait chaque pièce aussi bien que ses propres doigts. En guise d'entraînement, elle l'avait entièrement démonté et remonté en n'utilisant que la Force. C'était plus qu'une arme, c'était une extension de son corps, une partie presque organique...

Elle sourit en s'avançant, faisant tournoyer le sabre laser devant elle et créant ce qui ressemblait à un bouclier de lumière solide. Tu penses trop, une fois de plus. Concentre-toi sur l'instant.

Soudain, elle ressentit une brusque impression de froid, comme si quelqu'un avait ouvert un congélateur juste derrière elle. La sensation avait disparu avant qu'elle ne puisse l'identifier, mais la corrélation entre ses pensées lointaines et le froid glacial la pétrifia. Elle sut immédiatement que son sabre laser, maintenant relevé, était bien trop bas.

Elle entendit plus qu'elle ne ressentit le bout de la lame découper le haut d'une de ses bottes. Ses chaussures étaient en Spiroplastique, souples mais extrêmement résistantes. Quand elles les avaient achetées, la garantie précisait que le fabricant les remplacerait en cas de déchirure, tant que leur propriétaire resterait en vie. Le Spiroplastique aurait dévié une lame en Duracier aiguisée, voire un vibrocouteau.

Il n'existait que peu de matériaux capables de résister au sabre laser, et, malgré sa résistance, le Spiroplastique n'en faisait pas partie.

Barriss se hâta d'éteindre son sabre laser. Elle baissa le regard et vit le sang perler via une coupure chirurgicale sur le dessus de la chaussure.

Elle fut sidérée. Non par la blessure, mais par l'erreur qui avait entraîné l'accident. Combien de fois avait-elle effectué cette Forme ? Cinq mille fois ? Dix mille fois ? C'était une erreur de débutant, une bétise inexcusable, même pour un enfant Padawan.

L'avait-elle imaginé ? Il était tentant de le penser, mais quand le flux d'air avait fait bruire les arbustes croassants, elle avait distinctement entendu leur son. Indubitable et lugubre. Le vent était bien réel.

Elle accrocha son sabre laser à sa ceinture, leva le pied et dégaa sa botte, en équilibre parfait sur l'autre jambe. La coupure était étroite et peu profonde, d'environ trois centimètres, juste au-dessous de ses doigts de pied. Les bords de l'épiderme étaient brûlés, mais la blessure saignait abondamment. Manifestement, le Spiroplastique avait suffisamment absorbé l'énergie du sabre pour éviter une amputation

totale. Barris conserva sa position, toujours en équilibre sur une jambe, tout en contemplant sa blessure. Elle secoua la tête.

Elle se concentra, sentit la Force affluer en elle et se focalisa sur la coupure. Il n'y avait aucun risque sérieux d'hémorragie, mais elle n'avait pas la moindre envie d'aller se faire soigner au campement, en laissant derrière elle une traînée de sang.

Le flot reflua, puis cessa. Elle commençait maintenant à sentir palpiter la douleur. Elle respira profondément, lui aménagea un espace et l'y enferma. Elle utilisa encore la Force sur sa blessure. Les bords semblèrent se resserrer, mais s'ouvrirent de nouveau.

— Mieux vaut que j'y jette un œil, dit une voix sur le côté.

Elle leva la tête, surprise. C'était le Lieutenant Divini, le nouveau chirurgien.

— Je peux me débrouiller, répondit-elle.

Le garçon – Uli, elle s'en souvint –, dont les vêtements étaient intégralement recouverts de boue jusqu'à mi-cuisse, s'approcha et désigna son pied.

— On dirait que vous vous êtes bousillé un ou deux tendons. Il va falloir les microsuturer, plus trois ou quatre agrafes et un désinfectant. Au moins. Il y a tout plein de vilains micro-organismes par ici.

Il fit un geste englobant la planète entière.

— Plutôt patchée et recousue que désolée et infectée, vous ne croyez pas ?

Il avait raison, bien sûr. Barriss acquiesça.

— Et comment envisagez-vous de le faire ?

Il sourit.

— Pas de problème. J'arrive.

Il tapota une petite poche accrochée à sa ceinture.

— J'ai mon fidèle matériel ici même.

Il lui indiqua un endroit relativement sec sur le sol.

— Asseyez-vous, majesté.

Barriss s'assit en réfrénant un sourire. Uli s'installa à ses côtés, dans cette position relâchée – talons contre fesses – qui est l'apanage des souples. Il ouvrit le Medpack, en sortit la compresse stérile et la déplia, tout en enfilant une paire de gants opératoires en plastique. La terre dégorgea d'eau quant elle y étendit sa jambe.

Il utilisa un stérilisateur flash à même la blessure, le brillant rayon de lumière bleue accompagné d'un Zap ! indiquant que la plaie avait été nettoyée de toutes ses bactéries. Il attrapa ensuite un spray de nullocaïne.

— Je n'ai pas besoin de ça, dit-elle.

— C'est vrai. J'avais oublié.

Il rangea l'analgésique dans le Kit. Il se saisit ensuite d'un

recouseur à synostat, puis utilisa un hémostat pour écarter les lèvres de la plaie. En se penchant, Barriss pouvait voir que les tendons liant ses doigts de pied avaient de petites coupures sur leur enveloppe, révélant une paire de petites ellipses perlées.

Elle se concentra pour éloigner la douleur.

Uli promena le synostat sur la coupure et attendit. En cinq secondes, elle changea de couleur et reprit celle des tendons intacts.

— Vous avez oublié quoi ? s'enquit Barriss.

— J'ai fait mon internat au Grand Zoo, sur Alderaan, dit-il en attrapant un bioagrafeur. J'ai soigné un Jedi blessé, une fois. Formidable contrôle corporel. La capacité à stopper des hémorragies mineures, à faire cesser la douleur est très utile.

Il inséra la pointe d'une agrafe dans la blessure et l'actionna. L'agrafe – faite de mémoplastique biodégradable, comme Barriss le savait – fit une petite boucle. Elle resterait là une ou deux semaines, avant d'être absorbée par son corps. La blessure serait ensuite guérie.

— Comment est-ce arrivé ? demanda-t-elle en revenant à son anecdote. Les Jedi ont leurs propres médecins sur la plupart des mondes centraux, dont Alderaan. Ils ne se font normalement pas soigner par des docteurs extérieurs.

Il brancha une autre agrafe sur la pointe de l'applicateur.

— Un soir, une bande de Hootyboos ivres a décidé d'investir une cantina en plein centre-ville. La bagarre s'est étendue dans la rue. La sénatrice de la République passait par là, et son véhicule s'est retrouvé en pleine mêlée. Elle avait un Jedi comme garde du corps. Il devait y avoir trente à trente-cinq émeutiers, tous décidés à renverser le flotteur sur le dos. Le Jedi, un Cerien, si je me souviens bien, n'était pas euh... d'accord. La foule s'est mis en tête de lui donner une leçon.

— Que s'est-il passé ?

Il rit en plaçant la troisième agrafe. Barriss observa son visage. Un jour viendra, pensa-t-elle, où ses petites rides de rire le rendront terriblement séduisant.

— Ce qui s'est passé, c'est que quatre internes en chirurgie, moi compris, ont passé le reste de la nuit à recoller pieds, mains, bras et jambes sur leurs propriétaires respectifs. Les sabres laser font des coupures propres et chirurgicales. Toutes les citernes à Bacta de la ville ont été utilisées. La sénatrice n'a pas été blessée, mais ils l'ont quand même fait tomber, avec le Jedi. Il avait une blessure de vibrocouteau sur un bras, une belle laceration jusqu'au cubitus. Mais il ne saignait pas et ne paraissait pas s'en soucier. Je l'ai nettoyé et recousu.

Barriss sourit. Elle se demandait qui était ce Jedi. Ki-Adi-Mundi était le seul Jedi Cerien qu'elle connaissait, et, ces temps-ci, les pouvoirs d'un Maître Jedi ne seraient certainement pas utilisés pour

une mission de garde du corps, même pour une sénatrice. Probablement l'un de ceux qui sont morts sur Géonosis, pensa-t-elle. Nous sommes si peu nombreux, désormais...

Uli mit quatre agrafes en place puis regarda les bords de la blessure.

— Le patch dermatologique ne suffira pas. Je vais poser encore quelques agrafes, déclara-t-il.

Elle acquiesça. Ça limiterait la tension sur les bords de la plaie quand elle marcherait de nouveau.

Il soigna ensuite la partie externe de la coupure, avec des mouvements nets et précis.

— Vous faites du bon travail, Docteur Divini.

— Appelez-moi Uli, dit-il, le Docteur Divini, c'est mon père. Et mon grand-père. Et mon arrière-grand-père. Tous encore en activité.

— Vous les avez déçus quand vous avez choisi de ne pas faire carrière dans le théâtre, n'est-ce pas ?

Il rit.

— Une Jedi avec le sens de l'humour. On n'arrête pas le progrès !

Une fois qu'il eut fini, elle le remercia. Il se leva et s'inclina avec emphase.

— Ravi d'avoir pu vous être utile, fit-il, je suis là pour ça.

Il la regarda enfiler sa chaussure en fronçant les sourcils.

— Pour un humain, ou un humanoïde, ça devrait guérir en cinq ou six jours. Mais pour vous... Quoi ? Trois jours ?

— Deux. Deux jours et demi au pire.

— J'aimerais bien qu'on puisse tous faire ça.

La pénible image d'êtres vivants en train de mourir dans la salle d'opération lui vint à l'esprit. A son expression, il vit qu'elle avait la même pensée. Elle changea de sujet.

— Vous passez beaucoup de temps à vous balader dans les marais ?

Il sourit et, de nouveau, eut l'air d'avoir quatorze ans.

— Il y a quelques insectes intéressants sur ce monde. Peut-être de la famille des panspermiques. Je pensais que ma mère pourrait s'y intéresser.

Soudain, son nom parut familier à Barriss.

— J'ai vu une exposition, il y a quelque temps, dit-elle. Au Musée xénologique de Coruscant. La plus grande collection d'insectes ailés de toute la Galaxie. Ça remplissait trois des plus grandes salles du bâtiment. Présentée par une entomologiste de renom. Elana Divini. Quelqu'un de votre famille ?

— Ma mère ne fait jamais les choses à moitié.

Il jeta un œil à sa montre.

— Je dois y aller. De service dans dix minutes.

— Merci pour les travaux de couture.

— Merci de m'avoir donné cette occasion.

Après son départ, Barriss marcha aux bords de la clairière. Son pied allait bien et guérirait sous peu. Mais le brusque vent froid qu'elle avait senti semblait n'avoir jamais existé. Elle était sur cette planète sauna depuis tellement longtemps qu'elle en avait presque oublié la sensation procurée par l'air froid. Comment diable un petit vent frais pouvait exister sur Drongar ? Sans mécanisme particulier, et à l'intérieur même d'un Dôme de Force ? La température extérieure était celle du corps humain, et il ne faisait pas beaucoup moins chaud la nuit.

Plus grave, même si une brise fraîche l'avait caressée, comment avait-elle pu se déconcentrer au point de se couper avec son propre sabre laser ? La dernière fois que c'était arrivé, elle avait neuf ans. Et ça n'était qu'une éraflure sur le poignet. Rien de comparable à ce qu'elle venait de s'infliger.

Pas la peine de chercher midi à quatorze heures, elle avait réagi comme un amateur.

Barriss se dirigea vers ses quartiers. C'était mauvais signe. Plus elle restait sur Drongar, plus elle semblait s'éloigner de son but : devenir un Chevalier Jedi.

Elle frissonna. L'espace d'un instant, elle eut l'impression de sentir la brise de nouveau. Mais pas sur sa peau, dans son cœur.

CHAPITRE SEPT

La Cantina était bondée. C'était l'un des rares moments où le ciel obscurci de spores n'était pas rempli de drones civières, eux-mêmes chargés de clones blessés. Den Dhur, Klo Merit, Tolk le Trene, Jos Vondar, I-Cinq et Barriss Offee étaient assis à leur table habituelle. Ils jouaient au Sabbac, qui se déroulait deux fois par semaine. Il arrivait que d'autres participants se joignent à eux, comme Leemoth, mais ils étaient généralement seuls. Le jeu leur permettait de se relaxer, de se reconstruire en attendant la prochaine vague de massacres, de sang et de douleur. On ne pouvait oublier la guerre mais, pour une heure ou deux, on pouvait toujours la faire passer au second plan.

Les climatiseurs marchaient assez bien, détail plutôt inhabituel. Les filtres des unités réfrigérantes étaient particulièrement sensibles aux spores, et, comme les autres RMSU-7s de Drongar avaient le même problème, les pièces de rechange manquaient constamment. Même si les spores ne pouvaient pénétrer le Dôme de Force quand il était fermé, on l'ouvrait régulièrement pour les vaisseaux en partance ou en approche. Sans parler de la faune et de la flore locales déjà présentes quand on l'avait installé pour la première fois. En conséquence, les pièces dotées d'un air sec, propre et frais étaient rares et éloignées.

En plus de cette fraîcheur bénie, la Cantina s'était récemment offert d'autres petits luxes, soit par les aléas de la consignation, soit grâce aux efforts du nouveau Quartier-Maître, un Twi'lek nommé Nars Dojah. Sur une table, on trouvait un jeu complet de Dejarik et son générateur d'holocréatures, sur lequel s'affrontaient deux infirmières humaines. Il y avait aussi une nouvelle glacière. Mais le plus impressionnant restait une serveuse droïde unipode TDL-501 pleine d'entrain, que Den avait rapidement surnommée Tédèl, et qui se faufilait adroitement de salle en salle sur une seule roue tout en portant ses plateaux de boissons.

Tédèl pila rapidement devant la table du Sabbac et posa les verres devant Jos, Tolk, Klo et Den.

— Une bière de Coruscant, un Bantha Blaster, une brune d'Alderaan et un whisky Johrien, annonça-t-elle brusquement. Dix-sept crédits, les gars.

De la main, Den fit un geste dédaigneux.

— Sur le compte de la table.

— Quel compte ? Votre note est déjà plus élevée qu'un gratte-ciel !

Un pop électrostatique accompagna la phrase, presque identique au bruit d'une bulle de chewing-gum qui éclate.

Den se tourna doucement et regarda Tédèl.

— Je vous demande pardon ?

Tédèl pointa son pouce de Duracier en direction du bar.

— Mohris dit qu'il ne peut plus vous faire crédit. Soit vous payez, soit vous venez avec un Répulseur.

Jos vit que ses compagnons de table, à l'exception de I-Cinq, avaient à peu près autant de mal à ne pas rire que lui.

— Mettez ça sur mon compte, déclara-t-il à Tédèl, il est couvert pour ce soir.

— Ça le fait, chef, acquiesça la serveuse droïde avant de s'éclipser.

Den lui jeta un regard acide.

— Merci, lança-t-il, c'est dur de tout prévoir, ces temps-ci.

Jos allait répondre quand il observa que I-Cinq ne quittait pas Tédèl des yeux. Les autres l'avaient aussi remarqué.

— Quelque chose ne va pas, I-Cinq ? demanda Klo Merit.

— Elle est belle, répondit-il avec emphase.

Tout le monde se figea. Jos reposa si fort sa bière qu'elle éclaboussa sa pile de jetons.

— I-Cinq, es-tu en train de nous dire que Tédèl te plaît ?

Le droïde maintint le regard sur Tédèl, puis retourna abruptement à ses cartes.

— Non, lâcha-t-il avec légèreté.

Il leva les yeux, et Jos aurait juré que son immobilité était sciemment calculée pour lui donner l'air narquois.

— Je vous l'ai fait croire une seconde, n'est-ce pas ?

Les autres éclatèrent de rire. Jos sourit.

— Espèce de chauffe-eau chromé, je devrais te...

— Tu devrais te taire et jouer, l'interrompt gentiment Tolk.

Elle regarda autour d'elle.

— Où est le Recarte ?

L'autre nouveau droïde de la Cantina était un vendeur de Sabbac automatique, un Recarte RH7-D. Pour autant que Jos le sache, le jury se demandait encore en quoi c'était une amélioration. Version mobile plus petite des grands casinos automatiques, le droïde flottait entre le plafond et la table à l'aide de ses répulseurs. Il battit les cartes avec agilité et les claqua sur la table.

— Coupez, dit-il à Jos d'une voix électronique râpeuse.

Agacé par le ton du droïde, Jos s'exécuta. Le Recarte fit rapidement la distribution avec ses appendices manipulateurs.

— Standard Bepin, annonça-t-il. Première main, faites vos jeux messieurs.

— Hé, lança brusquement Tolk en le regardant, lave-toi les

photorécepteurs et recommence !

— Pardonnez-moi, madame, répondit le Recarte d'un air crispé. Vos paris, s'il vous plaît, messieurs femmes.

— Pas beaucoup mieux, grommela Tolk en triant ses cartes.

Ils discutèrent du dernier arrivé dans l'équipe chirurgicale.

— Ce petit nouveau pose un problème évident, observa Den en balançant un jeton d'un crédit dans le pot. Il est trop jeune pour venir à la Cantina, alors je suppose qu'il ne jouera pas non plus au Sabbac.

— Il n'est quand même pas si jeune, répliqua Barriss. Et il est loin de chez lui.

Elle déposa sa mise dans le pot, puis se rendit compte que Jos, Tolk, Den et Klo lui souriaient.

— Quoi ?

— Quelle honte ! dit Den avec une sévérité feinte. Et tu te prétends Jedi.

— Je suis choqué, ajouta Jos, son sourire s'élargissant en voyant le rouge monter aux joues de Barriss. Ça faisait un joli contraste avec ses tatouages faciaux.

— Je ne dis pas que..., commença-t-elle avant de fixer Den. Des ragots minables, Dhur, encore une fois.

Le reporter haussa les épaules.

— Difficile de l'éviter quand c'est toute la planète qui est minable.

— Je voulais juste dire, continua Barriss, que nous devrions faire de notre mieux pour l'intégrer. Pour qu'il se sente bienvenu.

— Elle a raison, bien sûr, acquiesça l'Equani. L'adolescence, et tout particulièrement l'adolescence humaine, est difficile à traverser sans aide.

— Quel âge a-t-il ? demanda I-Cinq. Je dois admettre que l'estimation des différences d'âge ne fait pas exactement partie de mes programmes.

— Tu ferais un super droïde nounou, lui lança Tolk.

— Ce dont je remercie mon concepteur avec dévotion.

— Il a dix-neuf ans standard, répondit Klo Merit. Une sorte de prodige. A suivi tous les cours, diplômé avec tous les honneurs, internat au...

— Au Grand Zoo, termina Jos. Hé, on l'a presque tous vu travailler, ce surhomme. Il est très bon.

— Je m'en porte garante, déclara Barriss. Je vois.

— Abaissez vos cartes, mesdames, s'il vous plaît, dit le Recarte.

Tout le monde regarda le droïde flottant.

— Seigneur Sook, soupira Jos en secouant la tête, celui qui l'a refilé à Nars l'a bien roulé !

Den regarda aux alentours.

— Peut-être que les nouveaux droïdes vont avoir l'occasion de

gagner leur croûte, observa-t-il, ça faisait longtemps que je n'avais pas vu autant de monde. Il y en a même que je ne connais pas.

Il désigna une table dans un coin, où se tenaient trois êtres en grande conversation.

Klo Merit jeta un coup d'œil et fronça les sourcils.

— J'identifie deux espèces, mais pas les individus. Le Kubaz, bien sûr, ainsi que l'Umbarien. L'autre ne me dit rien.

— C'est une Falleen, l'informa Jos, ils ont tendance à se couper du monde extérieur. En dehors de quelques trous crasseux sur Coruscant, on ne les voit guère. Je me demande ce que celle-là fait ici.

— Ne t'approche pas trop d'elle, quand même, l'avertit Tolk avec un sourire.

Den avait l'air sidéré.

— Les Falleen exsudent des phéromones, expliqua Jos, un truc très fort, capable d'agir sur différentes espèces. On le décèle aux changements chromatophoriques de la pigmentation. On dit qu'ils ont une influence sur le niveau endocrinien.

— Merci. C'est aussi clair que de la boue, maintenant.

— Ils peuvent manipuler tes sensations avec leur sueur, lui apprit Tolk.

Den cilla.

— Ils doivent être vraiment charismatiques, avec ce temps.

I-Cinq laissa tomber un jeton dans le pot de Sabbac.

— Je monte.

Jos regarda ses cartes en fronçant les sourcils.

— Je pense que tu bluffes, boîte de conserve.

— Et je pense que vous avez la trouille, méprisable humain.

— Qui ne l'a pas ? Je vous le demande.

Les joueurs abaissèrent leurs cartes. Jos sourit. Il tenait un Commandant de pièces, une Maîtresse de sabre et une Endurance de poignée. Il mit la main dans le champ d'interférence projeté par Recarte, l'immobilisant.

— Quelqu'un a mieux ? Non ? C'est bien ce que je...

— A moins que mon module mathématique ne soit sévèrement atteint, dit I-Cinq, je crois que ma main bat la vôtre.

Jos baissa les yeux. Sa mâchoire s'ouvrit. La main du droïde tenait un Idiot, un Trois de poignée et un Deux de Sabre. L'Assemblée de l'idiot. La seule main qui battait toutes les autres, même le Sabbac complet.

— Ce n'est pas juste, dit tristement Jos alors que I-Cinq rassemblait ses gains. Pourquoi un droïde aurait-il besoin de crédits, de toute façon ?

— Je ne vous l'ai pas dit ? répliqua le droïde. Je vais aller voir la sorcière de Tund pour m'acheter un cœur et un cerveau.

Jos ne répondit pas. La remarque lui avait soudainement rappelé CT-914, le Clone Commando dont il avait sauvé la vie, pour apprendre plus tard qu'il avait été tué, lui et toute son unité, dans une attaque surprise séparatiste. C'était 914 et, dans une moindre mesure, I-Cinq, qui lui avaient fait prendre conscience que les clones, et même les droïdes, devraient être considérés comme des espèces pensantes et avoir les mêmes droits.

C'était quelque chose qu'il avait toujours su, mais qu'il avait inconsciemment enfoui, sans vraiment prendre en compte toutes les implications morales que cela entraînait. Les clones étaient créés pour la guerre. Il n'y avait presque rien d'autre dans leur code génétique. Ils ne craignaient pas la mort. Un sentiment de devoir accompli et de contentement les accompagnait au combat. Et seuls quelques récepteurs à douleur les empêchaient d'opter pour une action qui pourrait les tuer ou les blesser.

Avant de connaître 914, il croyait que les clones étaient incapables de se lier entre eux, ni même avec d'autres espèces. Mais CT-914 ressentait une sorte d'affection fraternelle pour son compagnon de cuve CT-915.

Et quand ce dernier avait été tué, Jos avait vu pleurer CT-914.

De manière similaire, avec ses fonctions cognitives avancées et son module créatif activé, I-Cinq les avait tous impressionnés par son « humanité ». Même si, à l'origine, la conception du monde qu'avait Jos s'était littéralement retournée, il en était maintenant heureux. Sa définition plus large de ce qui était humain l'autorisait désormais à considérer Tolk comme une compagne véritablement sérieuse, même en tant qu'Ekster Non Permes.

Il aimait Tolk. Il s'en rendait compte, maintenant. Qu'importaient les conséquences s'il épousait une étrangère ! Il était déterminé à suivre le chemin que lui indiquerait son cœur. Mais il ne pouvait s'empêcher de se demander ce que le nouveau commandant, Grand-Oncle Erel, penserait de son geste.

Il ne mit pas longtemps à le savoir. Alors que le droïde casino préparait un autre jeu, un caporal Bothan s'approcha de la table.

— L'Amiral Kersos vous demande, Capitaine Vondar. Veuillez me suivre.

CHAPITRE HUIT

— Ohlez Sumteh Kersos Vingdah, déclara l'amiral. Than donya sinyin.

— Sumteh Vondar Ohlez... Dohn donya, répondit Jos, n'hésitant qu'un bref instant.

Ça faisait bien plus de dix années standard qu'il n'avait pas parlé le Haut Langage. Tout le monde parlait le Basique, de nos jours. Enfant, il n'utilisait le vieux langage cérémoniel que durant les Jours de Rédemption.

Son grand-oncle avait l'air fatigué. Son épilation faciale remontait à la mi-journée et l'un de ses revers d'uniforme était déboutonné. Sans le masque chirurgical, Jos lui trouvait un air de famille. Durant son enfance, il avait découvert avec un de ses cousins des fragments d'hologrammes dans les archives familiales. Des images brisées montrant, entre autres, le jeune homme qui avait rejeté son héritage et subi le bannissement d'une famille qu'il avait choisi d'abandonner. Ils avaient regardé les fragments comme à travers une fenêtre ouverte sur le passé, une fenêtre montrant un jeune homme dont on retrouvait ici les traits âgés.

Par convention, Jos savait qu'il ne devait absolument pas discuter avec Erel Kersos, en dehors de ses obligations militaires. Son grand-oncle Erel était toujours un Non Permes, l'invisibilité sociale et personnelle ne diminuant ni avec le temps ni même avec la mort. Toutefois, étant donné la propre relation de Jos avec une femme Ekster et sa détermination à continuer dans cette voie, rompre cette interdiction n'était plus vraiment une infraction majeure.

De plus, il n'y avait personne originaire de son monde natal aux alentours. Et la raison pour laquelle Erel Kersos avait été expulsé de son clan intéressait vivement Jos. Il s'était marié à une Ekster.

Ils se tenaient dans le bureau de Vaetes, face à face. Jos avait des centaines de questions à poser à son grand-oncle, surtout une en particulier. Debout et mal à l'aise, tout en se demandant s'il devait parler en premier, il se rappela soudainement la première fois que son père lui avait parlé des étrangers...

A l'âge de six ans, Jos n'était jamais sorti de sa planète et n'avait qu'aperçu brièvement d'autres espèces. Aussi brûlait-il de curiosité quand le thème des étrangers avait été abordé au Rec-Dôme école. Il avait posé des questions à son père, pendant l'un des rares moments

où ce dernier ne travaillait pas à la clinique.

Il lui avait fallu du courage pour l'approcher. Son père n'était pas violent, et Jos savait qu'il l'aimait. Mais il était grand. Debout, il écrasait Jos. Et il pouvait être brutal en paroles, très brutal, même s'il ne l'avait jamais été avec son fils.

Rétrospectivement, son père n'était manifestement pas prêt pour ce genre d'entretien. Ce dont il se souvenait, c'est qu'après lui avoir parlé des conversations qu'il avait avec ses camarades, son père avait cessé toute activité (il lisait le disque-journal, d'après les souvenirs de Jos) et regardé son fils avec étonnement.

— Eh bien, mon garçon, à part d'être de souches différentes, c'est comme la différence entre un Blethylene et un Tarkaline ; ils paraissent semblables, mais n'ont ni la même couleur ni la même taille. Ils n'ont pas les mêmes croyances que nous. Ils sont...

Il avait cherché le terme approprié et s'était finalement décidé pour celui-ci :

— ... Moins purs. Ils mélangent des choses que nous ne mélangeons pas, et c'est aussi valable pour leurs... euh... mariages.

Jos avait acquiescé, sans comprendre où son père voulait en venir, mais constatant que le sujet le mettait mal à l'aise.

— Ce ne sont pas des gens... mauvais, lui avait ensuite dit son père. Ils sont justes... différents.

— Différents comment, P'pa ?

Son père avait froncé les sourcils.

— Tu sais à quel point tu aimes le beurre de noix salée sur du pain ?

— Ouais !

Le genre tout droit sortit de la ferme. Les noix craquantes. Étala sur une tranche, c'était ce qu'il y avait de meilleur !

— Et comme tu aimes aussi les tartines de confiture ?

— Ouais.

Ce n'était pas aussi bon que le beurre de noix salée, mais c'était quand même délicieux.

— Mais si tu décides de mélanger le beurre de noix et la confiture, tu ne vas pas aimer ça, non ?

— Hmmm.

C'était parfaitement exact. Les deux goûts, excellents si on les prenait séparément, auraient étouffé un chat des sables si on les mélangeait. C'était quelque chose qui lui avait toujours paru injuste.

— Eh bien, avait repris son père, c'est exactement ce que sont les Enster et les Ekster. C'est juste qu'ils ne se mélangent pas.

— Mais P'pa, les gens, c'est pas pareil que de la confiture ou du beurre de noix, ils sont...

Son père lui coupa la parole :

— Tu comprendras tout ça quand tu seras plus grand, Jos, ne t'inquiète pas.

Aujourd'hui, assis en face de son grand-oncle des années après, Jos avait une bien meilleure idée de ce que son père avait voulu lui dire. A la maison, cette attitude était la norme. Mais pour les étrangers, c'était de la xénophobie, du spécisme, ou pire. Pendant des années, il ne s'en était pas préoccupé. Les étrangers ne comprenaient pas la complexité du Permes et péchaient par ignorance. Ils étaient plus à plaindre qu'à mépriser ou à craindre. Même après ses tours de service sur Coruscant et sur Alderaan, alors que des douzaines d'espèces étaient littéralement ouvertes sous ses yeux, même s'il ne parlait plus le Haut Langage ni ne respectait le Jour de Rédemption, même s'il se considérait plutôt comme un Galactien, l'interdiction était toujours présente. La barrière entre lui et les autres était profonde, si profonde qu'il n'en avait jamais réalisé l'importance.

Et puis il était tombé amoureux de Tolk, une infirmière Lorrdienne qui n'était ni de sa planète ni même de son système. Un point qui signait l'arrêt de mort de toute relation à long terme. Pour paraphraser les nombreux vieillards et infirmes qu'il avait soignés, il était tombé et ne pouvait plus se relever.

Et il n'était pas sûr de vouloir le faire.

— Vas-y, lui dit son grand-oncle et amiral.

Sa voix était forte, une voix habituée à donner des ordres, mais également gentille.

— Vas-y. Demande.

Jos le regarda droit dans les yeux.

— Est-ce que ça en valait la peine ?

Il y eut un long moment de silence, pendant lequel tous deux s'observèrent, puis le vieil homme sourit légèrement.

— Oui et non.

Il s'assit avec un soupir dans la chaise de Vaetes.

— Pendant six années merveilleuses, j'étais sûr que ça valait le coup.

Jos leva un sourcil. Son oncle lui fit signe de s'asseoir, ce qu'il fit.

— Feleema, mon épouse, est morte dans un accident de Mag-Lev sur Coruscant, six ans après notre mariage. Avec quatre cents personnes. Ce fut rapide, un superconducteur a disjoncté, les sécurités n'ont pas fonctionné correctement, et le train a déraillé à plus de trois cents kilomètres heure pour se planter dans une zone industrielle désertée de l'hémisphère Sud. Pas de survivants. Dans aucun des wagons.

— Je suis désolé.

Son grand-oncle hocha la tête.

— Merci. Ça fait plus de trente ans. Personne de la famille ne m'a

jamais dit ça. Ni quoi que ce soit d'autre.

Jos se tut, ému par le sentiment de perte que l'Amiral ressentait.

— Alors, me voilà, continua Erel Kersos, lieutenant frais émoulu au service de la République, ma femme disparue, ma famille et ma culture inaccessibles. Nous n'avions pas d'enfant. Je ne pouvais pas rentrer à la maison. Alors je me suis plongé dans le travail, j'ai fait carrière dans l'armée.

Il sourit, et Jos y décela une pointe d'amertume.

— Ce qui m'a amené ici, presque quarante ans plus tard.

— Vous auriez pu vous rétracter.

— Il aurait fallu que je renie ma femme. Je ne pouvais pas faire ça. Tout comme je ne pourrais supporter la famille qui me l'aurait demandé.

Il y eut un autre moment de silence, pas vraiment agréable pour Jos. Puis Erel Kersos le regarda dans les yeux, ce qui empira le malaise.

— Jos, dit-il, il faut que tu réfléchisses à tout ça. Très sérieusement.

Jos cilla. Le vieil homme savait-il lire dans les pensées ? N'y avaient-ils pas suffisamment de télépathes par ici ?

— J'ai découvert que tu étais sur ce monde avant d'être muté ici. Je me suis... renseigné à ton sujet. Je sais pourquoi tu souhaites me parler. Je sais ce qu'il y a entre toi et l'infirmière Lorradienne.

Jos sentit l'énervement le gagner brusquement. Kersos dû le sentir ; il secoua la tête.

— Ne fais rien d'irréparable, mon garçon. Je ne dis pas ce que tu dois ou ne dois pas faire. Je ne fais que t'offrir mon expérience. Quand j'ai décidé de me marier avec Feleema, je ne me suis jamais retourné. J'étais jeune, courageux, et, dans mon esprit, elle valait toute la désapprobation de toutes les familles. Je l'avais elle. Je n'avais pas besoin d'eux. Et puis soudainement, je ne l'ai plus eue. Et je ne les avais pas, eux non plus.

Il fit une pause.

— La famille est quelque chose de plus important que ce qu'on pense. Surtout quand ils sont encore là, mais inaccessibles. Le temps passe. Les gens changent. Ils se séparent, pour toutes sortes de raisons. Et ils meurent. La femme que tu aimes aujourd'hui peut se transformer en quelqu'un que tu ne supporteras plus d'ici dix à quinze ans. Elle peut tout aussi bien ne plus être ici. Il n'y a aucune garantie.

Jos acquiesça.

— Je sais. Répondez juste à cette question : Si vous deviez le refaire, même en sachant ce que vous savez aujourd'hui, le referiez-vous ?

Son grand-oncle lui sourit. Et ce n'était pas une expression

heureuse.

— Je ne suis pas toi, Jos. Mes erreurs m'appartiennent. Les tiennes sont à toi seul.

— Ce n'est pas une réponse.

Le vieil homme haussa les épaules.

— Peut-être, mais c'est vrai.

Il s'interrompit.

— Il y a des moments où la question ne se pose même pas. Bien sûr que je le referais. Six ans avec Feleema valent plus que six cents avec ma famille. Mais il y a aussi des moments où je me demande ce que ça aurait été de voir grandir les enfants de ma sœur ou de mon frère. Les neveux et les nièces que je n'ai jamais rencontrés, jamais vus. Je ne sais même pas s'ils existent. Je n'ai pas pu rentrer pour assister aux funérailles de mon père. Ma mère est encore en vie, je garde sa trace dans les bases de données, mais c'est comme si j'étais mort pour elle. Le choix que j'ai fait était simple. Aussi simple qu'irrévocable. Mais ça n'a pas été facile. Et ça ne l'est pas plus aujourd'hui. Il y a un dicton que tu as peut-être déjà entendu, Jos : Il n'y a pas de méthode simple pour raser un Wookiee.

Jos hocha la tête. Exactement ce qu'il avait besoin d'entendre.

CHAPITRE NEUF

Après que Jos ait quitté la table, les joueurs qui restaient parlèrent du nouvel officier en chef pendant quelques minutes.

— On dit qu'il a l'esprit plus pratique que l'Amiral Bleyd, dit Barriss.

— Même une créature des nuages de Bepin a l'esprit plus pratique que ce cas social, déclara Den. Vous savez qu'ils n'ont jamais retrouvé son assassin ? C'est un détail qui vous rassure et vous réchauffe, la nuit.

Le Recarte recommença à distribuer les cartes. Den l'en empêcha.

— On a fini. On termine nos verres.

Le droïde casino n'y prêta aucune attention.

— Double main de Dantooine, lança-t-il. Faites vos jeux, s'il vouuuuuuus plaaaââimîî...

La voix du Recarte s'éteignit brutalement alors que son bras retombait. Il descendit en spirale près d'une table vide. Les joueurs se regardèrent avec surprise puis, tous en même temps, se retournèrent vers I-Cinq.

— Qu'as-tu fait ? demanda Barriss.

Si les droïdes pouvaient hausser les épaules, c'est ce qu'aurait fait I-Cinq.

— Je l'ai éteint. Sa conversation n'était pas franchement brillante.

— Tu ne t'en es même pas approché, lui fit Den.

— C'est exact. Ce n'était pas nécessaire. J'ai simplement envoyé un rayon à micro-ondes vers ses récepteurs EM, ce qui a fait déborder sa capacité. Je savais qu'il se mettrait en arrêt automatique d'urgence.

— Peut-être que ce n'est pas une bonne idée d'essayer de te soûler, remarqua Den. Tu es suffisamment dangereux comme ça.

Les trois autres observèrent le Sullustin et le droïde avec scepticisme.

— Pourquoi voudrais-tu soûler un droïde ? demanda la Padawan.

— Pas un droïde.

Den se leva et entoura d'un bras les épaules d'I-Cinq. Chose rendue possible par l'immobilité du droïde.

— I-Cinq a besoin qu'on lui retape ses aérotrains.

— Merci, dit I-Cinq. C'est un geste plein de délicatesse, mais je crois que nous avons déjà établi que c'était imposs...

— Ça doit être faisable, le coupa Klo Merit, en changeant le signal

oscillatoire de façon à ce que l'harmonie de phases passe en mode multiple au lieu d'une configuration simple.

Tout le monde se retourna et contempla le psy. Merit écarta largement ses mains à quatre doigts. La fourrure du dos laissait place au cuir des paumes.

— Quoi ? Je n'ai pas le droit d'avoir plusieurs talents ?

— Ça pourrait marcher, dit I-Cinq pensivement. Le schéma de feed-back non linéaire pourrait créer une nouvelle réponse heuristique.

— Ton processeur synaptique quadrillé va devoir passer en mode à électrons déplectifs, précisa l'Equani.

— Bien entendu. Cela va sans dire. Peut-être en divisant le programme...

Den jeta un œil suspicieux à Merit.

— D'où sortez-vous ces formules ésotériques ? En ne mentez pas à un journaliste, nous finissons toujours par le savoir.

Merit sourit.

— J'ai fait plusieurs boulots avant de m'établir comme psychologue, dont six mois à travailler dans l'industrie robotique.

Den haussa les épaules.

— Qui l'eût cru ?

Il se retourna vers I-Cinq.

— Qu'est-ce que tu en dis ? On tente le coup ? Et juste pour m'assurer que tu ne la joues pas perso, je serai ton copilote.

Il fit des grands gestes vers la droïde serveuse qui fit un écart sur sa roue et se dirigea vers eux.

— Hé, Tédèl, apporte-moi une Pangalactique Bi...

— Silence !

Tolk avait le tête en position d'écoute. Une position qu'ils connaissaient tous trop bien. Dans le calme soudain, ils entendirent un son qui s'amplifiait doucement. Un son qu'ils connaissaient également trop bien.

— Des drones civiles !

Tolk sortit de la Cantina au petit trot, suivie par Barriss. Merit déplaça sa masse avec une surprenante rapidité et partit dans la foulée.

— On dirait qu'il va falloir abandonner temporairement l'idée de repousser les limites de la science, dit I-Cinq à Den en se dirigeant vers la porte. Garde-le à l'esprit.

Autour d'eux, certains quittaient aussi leurs tables, pour se rendre à leurs postes. Seuls les trois créatures – le Kubaz, l'Umbarien et la Falleen – restèrent dans leur coin.

Den haussa les épaules et se rassit pour attendre son verre.

Ils prirent place dans la Cantina, en plein rush du repas de midi, cachés (comme aimait à le penser Kaird) et parfaitement visibles.

Kaird, toujours déguisé en Kubaz (que le Grand Œuf soit remercié pour les climatiseurs !), s'adossa à sa chaise et regarda ses deux employés potentiels. Ils lui rendirent son regard, gardant un visage inexpressif, pour autant qu'il puisse en juger. Il avait toujours du mal à lire les bulbes de chair et les entailles qui servaient de visage à la plupart des humanoïdes. Il n'était toutefois pas envisageable qu'ils refusent de travailler avec lui. Si vous étiez un hors-la-loi et que le Black Sun vous proposait une affaire, il n'était pas dans votre intérêt de refuser.

La vraie question, c'était de déterminer s'ils étaient capables de faire ce travail.

Ils passèrent leur commande, et avant même que Kaird puisse dire un mot, la femme Falleen lui lança :

— Ok, c'est d'accord. Quelle sont les délais ?

— Comme ça, directement ? dit Kaird, vaguement déçu.

Il s'attendait au moins à une tentative de marchandage.

— Vous êtes du Black Sun. Vous nous prenez pour des idiots ?

— Comment ? Comment allez-vous le faire ?

Alors que Kaird regardait la Falleen, sa peau vert pâle changea doucement de couleur, passant à un ton rouge orangé plus chaleureux. Et presque immédiatement, il ressentit un puissant désir monter en lui. Une attirance si forte qu'elle en devenait irrésistible.

C'était la même sensation qu'il avait expérimentée plus tôt, mais multipliée par cent. Il savait à quoi c'était dû. Les phéromones. Des émanations chimiques relâchées dans le seul but d'entraîner des réactions chez les autres. Nombre d'espèces différentes les utilisaient. Certaines pour la communication, d'autres pour marquer leur territoire, et d'autres encore pour augmenter l'attraction sexuelle.

Thula sourit. Elle savait parfaitement comment ses phéromones agissaient sur lui.

— Comme ça, avoua-t-elle. Les militaires engagent régulièrement des civils, surtout quand ils ont les talents appropriés. Il se trouve que Squa et moi possédons d'excellents papiers – les meilleurs que l'argent peut acheter – qui attestent notre compétence dans nombre de disciplines. Le classement de matériel et le contrôle des systèmes en font partie. Avec un... patron attiré par moi, je suis sûre de trouver du travail dans les systèmes de dispatch.

— Et si la personne chargée de l'embauche est une femme ? demanda Kaird. Comme les Triparates de Saloth, vers l'amas de Minos. Vous avez déjà entendu parler d'eux ?

Tous deux s'entre-regardèrent avec calme. Puis Squa Tront prit la parole.

— Jamais. Comme tout le monde, d'ailleurs. Vous venez juste de les inventer.

Kaird rit, et son masque singea les sons et soupirs qui indiquent l'hilarité chez les Kubaz. Ces deux-là semblaient particulièrement retors, une qualité essentielle chez les escrocs.

Thula désigna son partenaire.

— Dans tous les cas, si jamais nous avons affaire à la gent féminine, Squa possède certains talents dans ce domaine. Ses méthodes diffèrent des miennes, mais les résultats sont les mêmes.

La Falleen sourit.

— Bien qu'on ne puisse s'en douter au premier coup d'œil.

— Je proteste, dit Squa. Pour mon espèce, je suis considéré comme bien au-dessus de la moyenne.

— Pas la peine de te vanter.

Mais Thula souriait en parlant, et Squa lui rendit son sourire.

Kaird détecta une certaine chaleur dans la voix et l'expression de la Falleen, tout comme chez son compagnon. Un bien étrange couple, en effet.

— Une fois engagés, reprit Thula, nous serons en position d'influencer ceux qui ont un accès direct au produit. Simple comme bonjour. Mais combien le Black Sun est-il prêt à payer ?

Ah, on en venait au côté amusant. Il avait beaucoup de marge de manœuvre dans ce genre de transaction. Deux pour cent représentaient un montant standard, mais il pouvait monter à quatre. Il commencerait par offrir un pour cent du net, qu'il pourrait faire passer avec une petite avance, aux alentours des cinq mille crédits...

— Ne nous chamaillons pas comme des Toydariens, lâcha Squa de sa voix sèche et froissée. Disons que nous voulons... quatre pour cent ? Et une petite avance, oh... Cinq mille crédits ?

Kaird secoua la tête et s'admonesta mentalement. Difficile de marchander avec quelqu'un doté de pouvoirs emphatiques et télépathiques. Il avait de réels talents de défense mentale quand il se concentrait, mais il s'était relâché et avait baissé sa garde. Une leçon à en tirer.

Il y avait quelque chose de charmant, chez ces deux-là, hormis leurs capacités hormonales et mentales. Ils formaient un couple de voyous sympathiques. Une précieuse qualité. Les émotions, même les sens peuvent être abusés de toutes sortes de manières, mais le charisme spontané, c'est une autre affaire.

— Vendu, répondit-il. Mais dans la mesure où vous êtes susceptibles de voir des choses que vous ne devriez pas, vous savez ce qui arrivera s'il y a des soucis. Par exemple, si vous décidez soudainement de vous enfuir avec une centaine de kilos de Bota pour ouvrir votre propre magasin... Jetez un œil dans mes pensées.

Squa pâlit légèrement. Il avala sa salive.

— Nous n'évoquerions jamais une telle chose, souffla-t-il, pas même en rêve.

La peau reprenant sa teinte vert pâle habituelle, Thula ajouta :

— Nous ne sommes ni stupides ni avares. C'est pour ça que nous sommes là, bien vivants. Pas besoin d'être un armurier de la République pour reconnaître une grand flingue quand on en voit un. Nous faisons le boulot. Nous gagnons de l'argent, vous gagnez de l'argent, tout le monde est content. Et peut-être qu'un jour, le Black Sun voudra nous donner plus de travail.

Kaird sourit derrière son masque qui, après un battement de cœur, s'ajusta en équivalent Kubaz, la courte trompe se repliant sur elle-même.

— C'est toujours un plaisir d'avoir affaire à des professionnels, reconnut-il. Je resterai sur cette planète le temps que les choses se mettent en place. Après, vous serez livrés à vous-mêmes.

Il leva la main, paume vers le bas, faisant le geste d'accord Kubaz traditionnel.

Thula et Squa firent de même.

Excellent ! Encore quelques jours, une à deux semaines, et Kaird pourrait partir d'ici, laissant derrière lui une nouvelle affaire qui roule, et repartant vers des mondes plus intéressants.

Il se dirigea vers ses quartiers pour changer d'accoutrement quand une chose étrange se produisit : un vent frais le caressa alors qu'il marchait sur le terrain. Il pouvait à peine le sentir à travers son épais et chaud déguisement, et ça ne dura qu'un court instant, si court qu'il n'était pas sûr de ne pas l'avoir imaginé. Il s'arrêta et regarda aux alentours, mais il n'y avait rien à voir. Ni personne.

Il se renfrogna, le masque transformant cette expression en courbant le court tronc facial de haut en bas, lové contre le menton. Kaird ne s'en rendit pas compte. Une bouffée d'air suffisamment froid pour passer à travers tout ce qu'il portait ? Venant apparemment de nulle part ? Ce n'était pas naturel. Et les agents du Black Sun n'atteignent pas un âge canonique en ignorant ce qui n'est pas naturel.

Suivant son instinct, il leva les yeux. Le ciel étalait ses habituelles bandes de couleurs. Vert pâle, jaune, un peu de rouge et de bleu. Les spores étaient épaisses au-delà du Dôme, et il y avait des petits nuages de trucs qui flottaient autour du champ d'énergie. Rien d'assez près pour représenter un danger.

Le souffle aurait-il pu venir d'en dehors du Dôme ? Il secoua la tête. Ça n'avait aucun sens. Par ailleurs, il faisait bien plus chaud dehors que dedans.

Kaird poursuivit lentement son chemin. Quelque chose de bizarre s'était produit. Et sa cause était inconnue. Pour l'instant.

Mais il ne tarderait pas à éclaircir le mystère. Bientôt.

CHAPITRE DIX

L'annonce, semblant s'adresser en particulier à chaque créature pensante de la base, arriva par les haut-parleurs hypersoniques. La voix était toutefois celle d'un Ugnaught à l'accent épais, et la façon dont il mangeait les mots les rendait difficiles à comprendre.

— Att'tion, dans trois jours l'caux, Hol'Net Prod'ctions en, euh, coll'bration avec l'ass'ciation d'charté d'l'armée r'pub'caine, s'produira Jasod Revoc et sa R'vue Gal'ctique.'Vec Epoh Trebor, Lili Renalem, Annloc Yeij, Eryar Marath et Figrin D'an et les r'seaux auxiliaires, ouaip !

Uli examinait un résumé de céphaloscan sur l'écran. Il fronça les sourcils et regarda Jos.

— Qu'est-ce qu'il a dit ?

— Que le carnaval arrivait en ville. On va distraire les troupes. Et nous avec, théoriquement s'entend. A moins que nous restions ici à jouer à découpe-moi-recoud-moi sur des organes divers, bien entendu.

Jos fit signe au FX-7 de service de prendre en charge la réamputation du soldat sur le lit à roulettes lui faisant face. Ça lui avait pris presque quarante-cinq minutes pour enlever les shrapnels éparpillés dans le médiastin du clone. L'extraction de shrapnels représentait la quasi-totalité du travail supplémentaire effectué au RMSU-7, bien plus que les brûlures au laser, les traumatismes soniques disruptifs, les vibrolames ou quoi que ce soit d'autre catalogué dans les horreurs du combat en jungle. Il pensait avoir retiré du corps des nombreux clones une bonne dizaine de kilos de métal tordu et brûlant. Les dommages étaient toujours épouvantables. Un morceau de Duracier projeté à la vitesse du son frappait un corps comme un Reek rendu fou par la faim. Et la morsure était pire, bien pire.

— Je ne sais pas toi, continua-t-il, mais j'ai cruellement besoin de rigoler un bon coup. J'ai entendu dire que la troupe de Revoc était plutôt bonne.

Il sourit à Uli.

— Bien sûr, leur genre de musique risque d'être un peu trop lourd à ton goût...

— Je suis toujours d'attaque pour un bon groupe, dit Uli. Comme ça, d'un coup de tête. Mon plus grand but, maintenant, c'est de trouver une fille. J'aimerais bien une humanoïde basée sur le carbone, mais après trois semaines ici, je ne suis plus aussi sélectif.

Jos approuva pensivement de la tête en enlevant son masque et ses gants. Cela faisait-il vraiment trois semaines qu'Uli était arrivé ? Il se rendit compte qu'il n'avait pas pensé à Zan depuis un certain temps et s'en fit mentalement le reproche. N'importe quel docteur sait que toute perte finit par guérir. Le chagrin est un processus.

Zan aurait voulu que les choses se passent comme ça. Mais il n'en ressentait pas moins de la culpabilité. A vrai dire, Uli faisait plutôt un bon camarade de chambrée, malgré sa jeunesse. Il était ordonné, et sa rigueur avait conduit Jos à faire un peu plus attention à son environnement immédiat. Au moins les murs n'étaient plus recouvert par la moisissure. Il avait évidemment des points de vue différents de Jos sur de nombreux sujets, mais à la différence des gens de son âge, il n'avait rien de dogmatique dans ses idées. Tous deux avaient eu d'intéressantes conversations sur de nombreux sujets, de la politique Galactique aux restaurants de Coruscant. Jos préférait l'élégant – et cher – Zothique, alors qu'Uli ne jurait que par la gargote Chez Dex. Aucun doute, le nouveau avait aidé à accepter la mort de l'ancien.

Trois semaines. Ça faisait à peu près aussi longtemps que l'Amiral Kersos avait prit les rênes. Son grand-oncle n'avait pas encore rencontré Tolk, sauf brièvement, dans la salle opératoire. Différentes tâches administratives avaient maintenu l'amiral en orbite sur la frégate MedStar, et Jos s'était arrangé pour qu'ils ne se croisent pas. Même si Kersos était coupable du même péché que lui, Jos avait peur que son oncle n'aime pas Tolk ou qu'elle le prenne en grippe. Il n'avait sincèrement aucune idée de ce qui était le pire.

Tous deux allaient sans doute finir par entrer en contact pendant le Show Holonet. Et il n'était pas sûr de vouloir être dans les parages, ni dans le même hémisphère, quand cela arriverait.

Column contempla le message décrypté sur son écran plat et sentit comme une vague nausée l'envahir. Même si l'espion en détestait l'idée, le Pouvoir-en-place ordonnait une action qui impliquerait l'usage de la violence.

Une extrême violence.

Les Séparatistes voulaient ce monde et son précieux Bota. Ils s'apprêtaient à chambouler le délicat équilibre des forces en présence, et la façon dont ils comptaient s'y prendre était, en un mot, méprisable.

La simple évocation des conséquences lui donnait envie de vomir. Il ne suffisait pas que Column se charge lui-même du sabotage, il lui faudrait en plus être responsable d'un élément vital au moment approprié. Au final, certains membres des forces de la République mourraient, sans le moindre doute. Peut-être même beaucoup. Et parmi eux, on trouverait des non-combattants. Oui, ils faisaient

presque tous partie du personnel militaire, mais ça n'était pas autre chose que de la conscription. Column n'avait pas rencontré beaucoup de médecins qui choisissaient l'armée ou la marine par conviction. Alors qu'il y avait toujours ceux qui pensaient que le service militaire était une idée valable en soi, la majorité des chirurgiens, des infirmières et des docteurs n'étaient que des recrues. Ils n'avaient pas le choix. C'était l'incorporation ou l'emprisonnement. Certains choisissaient cette dernière option, mais ils étaient peu nombreux. Au final, la guerre se terminerait et, gagnée ou perdue, les conscrits rentreraient chez eux reprendre leur vie normale. Pour peu qu'ils survivent. Choisir la prison et non l'armée pouvait vous suivre toute votre vie. Ce n'était pas un choix facile. Avant que cette guerre ne commence, avant qu'il n'y ait un agent du nom de Column ou de Lens, il avait rencontré des objecteurs qui prenaient position contre un tel concept. Certains résistaient à l'opprobre, d'autres ne pouvaient supporter le poids de leur décision. On les écrasait aussi sûrement qu'une botte écrase un moustique.

Column soupira. Ces temps-ci, seul le but final restait clair. Les objets, les affaires courantes, les gens autour de lui, tout était flou. Et à l'image des infinitésimales particules de matière, on ne pouvait les observer. Les regarder de trop près tout en sachant ce qui arriverait inévitablement était de la folie pure. Comment pouvait-on leur sourire, agir avec eux, partager leurs espérances, leurs rêves, leurs frustrations, et participer en même temps à un complot qui se terminerait par la mort de plusieurs d'entre eux ?

Non, la laideur immédiate devait être ignorée. Quand tout serait terminé, quand la République serait vaincue et que les vieilles injustices seraient réparées, alors viendrait le temps du chagrin.

Les clichés contiennent souvent une bonne part de vérité, c'est pourquoi ils deviennent clichés. En l'occurrence, la fin justifie parfois les moyens, et qu'importe si ça semble ignoble sur le moment.

C'est comme ça qu'on devait voir les choses. Les appréhender différemment revenait à se paralyser. Et quoi qu'il arrive, la République devait perdre la guerre.

Elle devait la perdre.

Tolk s'assit sur le bord du matelas de Jos et se sécha les cheveux avec une serviette synthétique.

— Ton sèche-cheveux sonique dernier cri est encore en panne, dit-elle.

Allongé sur le lit et la contemplant, Jos sourit.

— Vous m'en direz tant. Je vais ordonner au droïde majordome de passer immédiatement un coup de fil au droïde mécanicien, répondit-il en prenant l'accent huppé du Quadran-Est de Coruscant. J'espère

que vous n'avez pas trop souffert de ces terrifiantes et barbares circonstances, chère amie.

Elle lui rendit son sourire, finit de sécher ses cheveux et lui jeta la serviette trempée à la figure. Elle le toucha avant qu'il puisse l'éviter. Elle rit et son sourire s'élargit.

Puis, brusquement, il disparut.

— Quoi ?

— Rien.

Elle commença à se lever ; il l'attrapa doucement et la fit se rasseoir.

— Tu n'es pas la seule à faire attention aux autres ici, tu sais. Allez, raconte tout au Docteur Vondar.

Elle se mordit la lèvre inférieure.

— J'ai été contacté par le directeur du Service des Infirmiers Chirurgicaux sur Medstar.

— Et... ?

— Et ils veulent que je sois relevée pour suivre une courte formation médicale de soin aux escarres. Six heures. Cours et labo.

Il grogna.

— Un cours FMS sur les escarres ? Qui a pu sortir un truc pareil ? Les patients ne restent pas suffisamment longtemps ici pour avoir des escarres ! Et puis avec le champ de massage, ce n'est...

— Je sais. L'ordre vient directement du bureau de l'Amiral.

Jos fronça les sourcils.

— Je vois... Rien d'autre ?

— D'après un vieux copain au SNS, je suis la seule infirmière de la planète à qui on a ordonné de suivre le cours. Qu'est-ce que ça signifie, d'après toi ?

La réponse était assez claire. Pourquoi l'amiral ordonnerait-il à une seule infirmière de suivre un cours parfaitement inutile étant donné la nature des soins administrés sur ce RMSU-7 ?

— Grand-Oncle Erel, dit Jos d'une voix serrée. Il veut te faire muter. Et il ne veut pas que je sois dans les parages quand ça arrivera.

Elle acquiesça.

— C'est bien ce que je pensais.

Jos s'assit.

— Je peux dire à Medstar qu'on ne peut pas se passer de toi pour l'instant, proposa-t-il.

Elle secoua la tête.

— Non. Je vais devoir lui parler tôt ou tard. Autant le faire maintenant. Je retiens mon souffle depuis que tu m'as dit qui il était.

— Tolk, tu n'es pas obligée de...

Elle se pencha et posa la main sur sa bouche.

— Chuuut. Je suis une grande fille. Je ne m'attendrai pas si ton

oncle me regarde de travers. S'il va faire partie de la famille...

Elle s'arrêta.

— Es-tu en train de changer d'avis ?

Il mit la main sur sa joue.

— Jamais.

Elle sourit.

— Très bien. Alors je vais aller voir Oncle Amiral et on va tirer ça au clair. Ça va aller.

— Tu es sûre ?

— Je sais lire les visages, Jos. Au moins, on saura à quoi s'en tenir avec lui.

Il n'était pas convaincu. Elle pouvait le voir à son expression. Elle sourit, prit sa main et en embrassa la paume. Se préoccuper de son oncle disparut soudainement de ses priorités.

CHAPITRE ONZE

Les frégates Medstar incarnaient le fleuron de la flotte médicale de la République. Pourvus d'un matériel xéno et biomédical dernier cri, souvent supérieur à ce qu'on pouvait trouver dans les hôpitaux de nombreuses planètes, les vaisseaux de classe Medstar étaient conçus pour accueillir des patients, blessés ou en état stable, et équipés pour poursuivre leur traitement. De telles unités coûtaient extrêmement cher, et seule une poignée était en service actif. Etant donné la nature et la durée de la guerre, d'autres étaient assemblés, aussi vite que pouvaient les produire les docks de construction Kuat.

A la guerre, le chemin vers la victoire – ou la défaite – passe toujours par des montagnes de corps.

Assis dans le vaisseau de transport en route vers Medstar, Column contemplait le paysage verdoyant qui diminuait rapidement à travers le hublot. Le champs antigrav du vaisseau garantissaient aux passagers et membres d'équipage une pesanteur constante de type planétaire, mais vu la rapidité avec laquelle Drongar s'éloignait, l'espion estima que le vaisseau tirait au moins dans les cinq G. Une ascension rapide était nécessaire pour traverser les strates de spores. Column regarda les colonies d'animalcules unicellulaires s'écraser sur le verracier du hublot comme des insectoïdes sur un pare-brise laissant des taches colorées, la plupart rouges ou vertes, transformées en traînées liquides par la vitesse du transporteur.

La vie Drongarienne était à la fois mutagène et adaptogène ; son taux évolutif semblait plus constant que ponctuel, mais extrêmement rapide. Les études montraient que les espèces de ce monde possédaient un ADN qui garantissait à la quasi-totalité de leurs cellules des propriétés d'indifférenciation, leur permettant de s'adapter aux menaces environnementales avec une rapidité hallucinante. La mutabilité rapide représentait une réelle menace pour les espèces venues ici cultiver le Bota. Spores, bactéries, virus, ersatz d'ARN, et bien sûr quantité de millions de petites formes de vie en attente de découverte officielle recouvraient et pénétraient tout ce qui se trouvait sur Drongar. Un vaisseau traversant un nuage de spores devait se hâter. Qu'il tarde un peu trop, et la protovie grouillante s'attaquait à n'importe quelle entrée, digérant parfois les matériaux aussi rapidement qu'un puissant acide ; elle pouvait faire de même – et ne s'en privait pas – avec les systèmes biologiques étrangers tels que

poumons, foies, reins, estomacs, et ainsi de suite. Fort heureusement, la plus dangereuse des concentrations de spores se situait juste au-dessus de la cime des arbres, suffisamment haut pour instaurer une sécurité toute relative au sol. Personne ne savait bien pourquoi. Column supposait que cela avait quelque chose à voir avec les vents. Ou peut-être la chaleur. Quoi qu'il en soit, tout le monde se réjouissait que les myriades de formes de vie Drongarienne ne s'approche pas plus des étrangers.

Column soupira, sachant parfaitement que ses considérations sur la flore et la faune n'étaient qu'une manière de ne pas penser au travail à venir. Une pression du doigt sur l'holoproj fit passer l'image aérienne de Drongar à une vue rapprochée de Medstar, en orbite géostationnaire un peu plus haut. Ce qui devait être fait n'avait rien de plaisant, pas la peine de chercher la petite bête. Parfois, un espion ne faisait pas que rassembler des informations. A certains moments cruciaux, un rôle plus actif était requis. Il arrivait qu'on passe au sabotage. Ça faisait partie du boulot. Difficile, mais inévitable.

Column ressassa ce point malheureux, mais nécessaire pour la... Quoi, millième fois ? Réfléchir ne changeait rien du tout. C'était la guerre. Les gens mouraient à la guerre. Certains le méritaient, d'autres pas. Jusqu'à preuve du contraire, espions et saboteurs du camp ennemi portaient la responsabilité d'actes violents. Si ça n'avait pas été Column, quelqu'un d'autre aurait été là. Peut-être que cet agent aurait moins de scrupules envers la mort et la destruction. Column se plaisait à le penser.

Non qu'il se sente coupable ; certaines actions, dont l'espion était directement responsable, avaient eu lieu ces derniers mois. Toutes avaient entraîné la mort et la destruction. Des actions qui revenaient à « mettre du sable dans les engrenages de la machine », comme l'avait dit le vieux révolutionnaire Ithorien Andar Suquan. Ça n'arrêterait pas la guerre, mais ça ralentirait les choses quelque peu.

Parfois, c'était tout ce qu'on pouvait espérer.

La future action revenait plus à jeter des cailloux que du sable, du moins localement. Quand Column en aurait terminé, les engrenages grincerait métaphoriquement jusqu'à leur arrêt complet. Les arbres à came se briseraient et les réparer prendrait du temps, de l'argent et du précieux travail. Autant de ponctions dans la machine de guerre de la République. Oh, ce ne seraient que de petites ponctions. En fait, étant donné la durée, l'étendue et l'importance de la guerre des clones, alors même qu'on commençait à parler d'embrasement général, on le remarquerait à peine. On gagnait souvent les guerres non pas en quelques assauts majeurs mais en de multiples piqûres. Même des trous d'épingle, pour peu qu'il y en ait assez, suffisaient à vider le plus large des containers.

Column regarda de nouveau l'holoproj implanté dans le dos du siège le précédant. Medstar grossissait doucement, seule au beau milieu de l'espace, à mesure que le vaisseau de transport approchait. Column soupira de nouveau. Ce qui devait être fait serait fait. Telle est la nature de la guerre.

Jos termina une série de procédures simples et routinières dont n'importe quel résident de première année aurait pu s'occuper. Mais simples ou pas, elles prenaient beaucoup de temps quand on les empilait les unes sur les autres.

Alors qu'il jetait sa blouse chirurgicale sale dans le recycleur, Uli sortit du Hall Opératoire en ayant l'air d'avoir dormi dix heures d'un sommeil réparateur, d'avoir pris une douche sonique et une tasse de bajjah chaud.

La jeunesse semblait inépuisable.

— Hé, Jos, dit le gamin, on les fait défiler, aujourd'hui, pas vrai ?

— Ouais, ça arrive parfois. Trop souvent. Comment ça s'est passé ?

— Génial. Deux intestins raccommodés, une transplantation cardiaque, une réparation du foie. Tous encore en vie. Rien de crevant.

Jos sourit et secoua la tête. Aucune de ces procédures n'étaient exceptionnelles, même dans la vraie Galaxie. Ce gamin abordait avec légèreté des trucs qui auraient fait suer de l'acide à Jos quand il était étudiant résident de troisième année. L'incertitude que Jos avait vue en lui le premier jour avait vite été remplacée par une confiance qui frisait l'effronterie. Jos savait que même si Uli avait passé sa journée à arracher des vies aux portes de l'éternité, la mort était encore un concept trop abstrait pour quelqu'un de si jeune.

— Vous tenez le coup ?

Légèrement étonné par la question, Jos regarda le jeune homme.

— Pas de problème, pourquoi je craquerais ?

— Eh bien, vous savez. Avec Tolk qui est partie et tout ça...

— Elle n'est pas la seule infirmière chirurgicale relevée.

— C'est vrai. Mais c'est la seule avec laquelle vous êtes, heu... engagé.

Jos leva un sourcil.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

Uli sourit. Exactement comme le grand gamin qu'il était.

— Allez, Jos ! Nous partageons le même Cube. Ce n'est pas si grand, et deux cloisons de plastoïde n'arrêtent pas vraiment le bruit.

Jos se sentit mal à l'aise.

— Je pensais que nous étions plutôt discrets.

— Pas vraiment. Par ailleurs, c'est évident, même pour des gens qui ne partagent pas vos quartiers. Elle va bien ?

— Très bien. Elle a du rejoindre Medstar pour un cours de FMS. Elle sera de retour dans un jour ou deux.

— Elle vous manque.

Ce n'était pas une question, et Jos se dit qu'il aurait pu flanquer le même par terre pour ça. Mais c'était un commentaire amical, pas moqueur.

— Ouais.

Il y eut un moment de flottement.

— Je crois que je vais aller manger un morceau. Tu viens ?

— Peut-être un peu plus tard. Je dois d'abord m'occuper d'un patient.

Barriss s'était consciencieusement entraînée au sabre laser depuis l'accident où elle s'était coupée. Elle avait eu comme une hésitation au début, une préoccupation qui ralentissait ses mouvements, mais tout ceci avait disparu progressivement. Elle revenait maintenant à sa pleine vitesse. Quel que soit le problème, il ne s'était pas remanifesté, et sa confiance était revenue, même si elle n'avait toujours aucune idée de ce qui avait bien pu causer le dérapage. Un mouvement qu'elle avait effectué des milliers de fois n'était pas de ceux auxquels elle devait penser. En fait, elle n'aurait pas dû y penser. La pensée était bien trop lente.

Elle ne savait pas non plus ce qui avait provoqué le soudain souffle d'air froid. Elle avait vérifié avec d'autres, dans la même zone, tout comme avec quelques-uns des techs. Personne ne l'avait ressenti et n'avait d'explication sur ce qui aurait bien pu causer une telle chose.

Il était tentant de penser qu'elle avait tout imaginé. Mais ce n'était pas le cas : elle avait senti une sorte d'énergie perturber la Force.

Elle faisait confiance à la Force, et ce depuis le premier jour où elle l'avait sentie en elle. Rapidement, elle avait compris ce que c'était, tout comme elle avait vite appris ce qu'elle n'était pas. Avant tout, et en premier lieu, ce n'était ni un protecteur, ni une arme, ni un mentor, même si elle en possédait parfois certains aspects. La Force était ce qu'elle était, ni plus ni moins. L'utilisateur était seul responsable d'un mauvais usage.

Elle venait de finir la section du Forme III dans laquelle elle combattait quatre adversaires imaginaires, tous utilisant des lasers. Même le plus grand des Jedi n'aurait pu arrêter quatre lasers venant d'angles différents, mais là n'était pas la question. Les principes Jedi de combat étaient basés sur un concept de recherche permanente de la perfection. Un Jedi combattait dans l'idée de faire face à de multiples attaquants, armés et chevronnés. Si on s'entraînait en pensant toujours être débordé par le nombre ou par les armes, tout en finissant par s'en sortir, on avait plus de chances que si on acceptait l'idée d'une défaite

jouée d'avance.

Quelqu'un s'approcha de Barriss par derrière. Elle utilisa la Force...

Uli.

— Hé ! fit-il.

Barriss se retourna, satisfaite de l'avoir identifié avant qu'il ne parle et amusée d'être fière d'une chose aussi banale.

— Hé, toi-même !

— Comment va ce pied ? Pas de troubles résiduels ?

— Non, ça va. Complètement guéri.

Alors qu'il souriait d'une admiration contrite envers ses capacités de guérison, elle lui demanda :

— Vous allez encore chasser quelques bestioles ailées ?

Il secoua la tête.

— Je viens juste de finir mon service, et j'avais besoin de prendre l'air.

Il la regarda, sans vraiment rencontrer son regard.

— Je peux vous demander quelque chose ?

Barriss éteignit son sabre laser.

— Bien sûr.

— Comment pouvez-vous être une guérisseuse et utiliser ce sabre laser comme vous le faites ?

— De l'entraînement. Encore et encore de l'entraînement.

Uli sourit et secoua la tête, mais avant qu'il ne puisse répliquer, Barriss ajouta :

— Vous vouliez dire pourquoi, et non comment, pas vrai ?

Il acquiesça.

— C'est ça.

Un moustivorace passa en bourdonnant, à la recherche d'une proie plus petite que ces deux personnes debout sous le soleil brûlant. Barriss désigna l'ombre d'un arbre à larges feuilles pas très loin et ils s'y dirigèrent.

— Depuis le début de cette guerre, les Jedi sont en premier lieu devenus des guerriers, dit-elle. Rendus encore plus puissants par leurs capacités à utiliser la Force. Historiquement, en tant que gardiens, nous avons toujours cherché à utiliser notre pouvoir pour le bien de la Galaxie. La défense, plutôt que l'agression. Malgré tout, un guerrier doit savoir se battre sur plusieurs niveaux, des batailles rangées aux duels, tout en assumant la responsabilité de ses actions. Nous pensons que si l'on doit tuer quelqu'un, si l'on doit souffler une vie, alors il faut regarder la personne droit dans les yeux. Tuer une créature pensante, même si elle l'a largement mérité, ne se fait pas à la légère. Ce n'est pas facile non plus. Il faut être suffisamment près pour voir ce que ça implique. Pour comprendre la douleur et la souffrance qu'un ennemi

ressent quand on l'abat. On doit partager un peu sa mort.

— D'où le sabre laser, dit-il.

— D'où le sabre laser. Parce qu'il vous place à côté d'un ennemi, face à face. Pas de loin. On peut toujours utiliser un laser à lunette holoscopique pour abattre quelqu'un à plus d'un kilomètre de distance. C'est plus efficace et on prend moins de risques. Mais on n'entend pas la mort venir. On ne sent pas la peur. On n'a pas à essuyer le sang de son ennemi. Si vous devez tuer, alors il faut en connaître le prix. Pour votre adversaire comme pour vous.

— Ok, je comprends, mais...

— Comment puis-je être à la fois guérisseuse et guerrière ?

Il acquiesça.

— Ce sont les deux côtés d'une médaille. Prendre une vie. Epargner une vie. Il y a toujours un équilibre. La plupart des cultures considèrent que les gens sont un mélange de bien et de mal, rarement l'un ou l'autre. La majorité des peuples respecte naturellement la vie. Mais il y a toujours la possibilité de choisir le mal. Je ne peux pas créer la vie, Uli, mais je peux la sauver. Etre une guérisseuse m'aide à garder l'équilibre avec le fait que j'ai déjà pris des vies, et que je continuerai certainement. Parfois, l'adversaire ne mérite pas de mourir. En l'amputant d'un bras ou d'une main, j'accomplis ce qui doit l'être. Le tuer n'est pas une bonne solution. Etre capable de réparer le mal que j'ai causé peut être un avantage.

— Mais tous les Jedi ne sont pas guérisseurs, remarqua Uli.

— C'est vrai. Mais tous connaissent les techniques médicales de base et les principes de premiers secours. Et bien entendu, il arrive parfois que l'on soit amené à soigner nos amis, ou nous-mêmes, autant que nos ennemis.

Il acquiesça de nouveau.

— Oui, ça je comprends.

— Alors pourquoi cette question ?

Il contempla ses pieds, comme si ses chaussures étaient soudainement devenues fascinantes. Puis il la regarda de nouveau.

— Je suis chirurgien. C'est un truc de famille, mais c'est aussi ce que j'ai toujours voulu faire, aussi loin que remontent mes souvenirs. Aider les patients. Les guérir. Les faire se sentir mieux. Mais malgré tout...

Il se tut, pensif. Barriss attendit. Elle savait déjà ce qu'il allait admettre. La Force le lui avait clairement dit. Mais il fallait qu'il l'énonce lui-même.

— Et malgré tout, continua Uli, il y a une part en moi qui désire tuer. Chasser les gens qui ont lancé cette guerre et les exterminer, par tous les moyens. Je peux sentir cette rage meurtrière. Je suis... Ce n'est pas comme ça que je me vois.

Barriss sourit, tristement.

— Bien sûr que non. Les gens décents ne veulent pas s'engager sur ce chemin. Les gens foncièrement bons, les gens qui aiment et qui chérissent la vie, ces gens-là préféreraient ne pas avoir ce type de sentiments.

— Comment s'en débarrasser, alors ?

— On ne peut pas. On les accepte, mais on ne les laisse pas nous contrôler. Les sentiments ne sont pas accompagnés d'une étiquette « bon » ou « mauvais », Uli. Vous ressentez ce que vous ressentez. Vous n'êtes responsable que de vos actes. C'est là qu'intervient le choix. Même la Force, un grand pouvoir pour le bien, peut être utilisée pour le mal.

— C'est le « côté obscur » dont j'ai entendu parler ?

Barriss fronça les sourcils.

— Les Jedi se réfèrent aux côtés clairs et obscurs de la Force. Mais franchement, ce ne sont que des mots. Et la Force est au-delà des mots. Elle n'est pas mauvaise, comme elle n'est pas non plus bonne. Elle est simplement ce qu'elle est. Le pouvoir en tant que tel ne corrompt pas. Il nourrit une corruption qui existe déjà. Un Jedi doit constamment choisir son chemin. Dites-moi, si vous aviez la possibilité de vous mesurer au Comte Dooku, face à face, si vous l'aviez à votre merci, le tueriez-vous ?

Il réfléchit à cette question quelques instants qui lui parurent longs. Barriss pouvait entendre le *roâk roâk* des crapauds dans les broussailles, le léger bourdonnement des moucheron de feu qui virevoltaient autour d'elle, le bruit de cuir d'un pied nu d'Ishi Tib venant d'une flaque de boue voisine.

— Probablement pas, dit Uli.

— Et voilà.

— Mais je ne suis pas certain de ne pas le faire. Après tout, il est directement ou indirectement responsable de génocides planétaires, de destructions comme celles du Musée de la Lumière, sur Tandis IV...

— Tout ceci est vrai. Mais d'un autre côté... Connaissez-vous les Variations Vissêcantes, de Bann Shoosha ?

Il acquiesça.

— Moins de deux ans d'existence, mais déjà considérées comme la plus grande œuvre musicale du millénaire.

— C'était l'un des morceaux favoris de Zan Yant. Cette musique a été écrite pour fêter l'évasion de la famille Shoosha de Brentaal. S'il n'y avait pas eu de bataille, nous n'aurions rien eu.

Uli paraissait troublé.

— Une œuvre d'art vaut-elle des milliers de vies ?

— Probablement pas. Je ne dis pas que ça les vaut. Je veux juste dire que les choses ne sont pas aussi simples. Tout est là, n'est-ce pas ?

Faire des choix et vivre avec leurs conséquences.

— Je suppose.

Il avait toujours l'air dubitatif.

Barriss alluma son sabre laser.

— Eh bien, conclut-elle à Uli en reprenant l'entraînement, c'est tout ce que nous avons.

CHAPITRE DOUZE

Assis près du haut des gradins hâtivement construits pour l'occasion, Jos, Den, Uli et quelques membres de l'équipe Trauma regardaient les autres espèces prendre rapidement place sur les sièges encore disponibles. C'était le soir, et le court crépuscule tropical se transformait en nuit. La zone était éclairée, brillamment mais sans ombres ni reflets, par de puissants projecteurs LED. Les docteurs, infirmières, assistants, techniciens, ouvriers et autres collaborateurs du staff du RMSU-7 bénéficiaient d'une rangée de sièges en plastique pour eux tout seuls, alors que les soldats et le reste du personnel occupaient les deux autres.

Uli observa les clones remplir les travées, des douzaines de visages et de formes identiques.

— Les voir les uns après les autres sur les lits opératoires est une chose, commenta-t-il vers Jos, mais tous alignés comme ça... C'est assez remarquable. Comme s'ils venaient d'un holoduplicateur.

Jos acquiesça sans rien dire. Lui aussi regardait les clones. Ils étaient assis les uns à côté des autres, riant et bavardant, certains bruyants et expansifs, d'autres silencieux ou préoccupés. Il ne voyait aucune différence dans leur comportement avec n'importe quel groupe de soldats impatients à l'idée de se distraire pendant quelques heures. C'était vrai que certains étaient étrangement comparables dans leurs gestes ou leurs manières, et ils n'avaient aucune réticence à partager boissons ou paquets de noix grillées ; mais un tel comportement, il le savait, était commun chez les jumeaux monozygotes. Cela dit, des brins d'ADN identiques n'impliquaient pas nécessairement des personnalités semblables. Même si ces personnalités étaient sciemment similaires depuis la naissance, ou la décantation dans le cas des clones.

Jos se mordit pensivement la lèvre. Il savait désormais qu'il en était venu à considérer les soldats comme des êtres interchangeable, principalement parce que leurs organes l'étaient. Les transplantations pouvaient s'effectuer sans injection massive d'immunosuppresseurs pour prévenir les rejets. Klo Merit avait raison : sa formation de chirurgien, malgré ses bonnes intentions, l'avait conditionné à considérer ceux qui venaient des cuves comme des sous-humains. Maintenant qu'il connaissait la vérité, il se demandait comment il avait bien pu les voir différemment.

Les gradins étaient maintenant pleins, avec quelques retardataires

assis à même le sol. Dans cette base, il n'y avait pas de structure suffisamment vaste pour inclure toute la troupe. On avait donc installé une grande scène en demi-cercle sur le terrain central. Soudain, le brouhaha du public fut stoppé net par la voix du présentateur.

— Chères amies créatures de toutes espèces, veuillez accueillir votre hôte, Epoh Trebor.

Sur l'un des côtés de la scène, avec leur Leader Figrin D'an, les Modal Nodes entamèrent leur célèbre morceau pour Trebor, une composition Bith qui pouvait se traduire en Basique par « Réminiscences appréciées ». Trebor, un humain, était l'un des animateurs les plus tenaces de l'Holonet. Revoc était la jeune star Holovid du moment, et Holonet Entertainment avait insisté pour qu'il soit en tête d'affiche, mais Trebor donnait son show un peu partout depuis des décennies. Depuis le début du conflit, il faisait partie de ceux qui œuvraient le plus pour organiser des tournées sur les différents champs de bataille, distraire les troupes et – comme il le disait lui-même – « les autres héros méconnus de la guerre ». Jos n'avait jamais particulièrement apprécié le sens de l'humour de Trebor ; il le trouvait trop sentimental et un poil trop orienté. Mais à en juger par les applaudissements, on ne pouvait nier sa popularité.

— Bonsoir, amies créatures pensantes, et un salut spécial à nos troupes.

Ce qui fit redoubler les applaudissements et les cris des clones.

— Vous savez quoi ? J'entends dire que les Kaminoëns considèrent leur projet d'armée de clones tellement réussi qu'ils envisagent de le développer dans d'autres secteurs. Ils pensent à cloner les Falleens comme conseillers conjugaux, les Zelosiens comme aides de ferme, et les Gungans comme orthophonistes.

Les rires et les applaudissements continuèrent à mesure que Trebor ouvrait le spectacle. La plupart des ses blagues étaient assez amusantes, mais l'humeur de Jos ne s'améliorait pas. Il aurait voulu que Tolk soit avec lui, et non pas tout là-haut sur Medstar, à subir un cours ridicule et inutile. Sans parler du probable interrogatoire de l'Amiral Grand-Oncle, plein de bonnes intentions mais tout aussi inutile. Il trouvait difficile de se joindre à l'ambiance festive, étant donné les circonstances.

Il se demanda combien de temps allait encore durer cette guerre et ce que serait leur vie après. En admettant qu'il y ait un après. Si Jos épousait une Ekster, il ne pourrait plus jamais rentrer chez lui, tout comme Erel Kersos. Il ne s'inquiétait pas pour leur vie professionnelle. Avec ses compétences de chirurgien, il trouverait du travail dans n'importe quel centre médical, tout comme Tolk. Ils pourraient même avoir des enfants, dans la mesure où les Lorradiens et les Corelliens étaient globalement humains.

Mais ne plus jamais revoir sa planète natale, ses amis, sa famille...

Ça serait dur. Vraiment dur.

Erel Kersos avait eu une existence d'exilé, et Jos pouvait lire le regret dans ses rides. Son humeur s'assombrit encore. Il aurait voulu que Merit soit là également, pour pouvoir se confier à lui, mais le psychologue était lui aussi loin du RMSU-7. Non, il devrait se débrouiller tout seul avec sa peine.

Et la seule méthode efficace consistait, bien entendu, à la noyer.

La Cantina devait probablement être quasi déserte, mais Tédèl serait de service, et il ferait tout aussi bien d'aller boire seul. Grâce à Dieu, il n'avait pas à s'inquiéter des effets néfastes de l'alcool : cinq cents milligrammes d'un nouveau médicament appelé Sinthetol avant le premier verre suffisaient à prévenir les effets à long terme sur le cerveau ; ça allégeait aussi parfois la gueule de bois ; et si ça ne marchait pas, il pourrait toujours aller voir I-Cinq. Le droïde s'était récemment découvert la capacité d'apaiser les maux de tête et autres symptômes d'après-fête par des notes soniques.

— C'est deux clones qui rentrent dans une Cantina...

Jos se sentit brusquement impatient. Le show lui paraissait sans intérêt. Les risques qu'il soit interrompu par de nouveaux blessés étaient encore plus grands que d'habitude. Les Séparatistes étaient de plus en plus agressifs et étendaient leurs lignes de front. Il se leva rapidement, se fraya un chemin jusqu'aux escaliers et partit.

Den et Uli regardèrent Jos quitter les gradins. Uli se gratta la tête.

— Je pensais qu'il serait content de venir.

— Il l'était probablement. Quand tu auras passé un peu plus de temps ici, tu réaliseras que notre bon capitaine, bien que jamais vraiment polarisé, peut parfois être un peu... lunatique.

— Je crois que Tolk lui manque.

— Bien sûr. Mais il se creuse également la tête au sujet de l'effort de guerre. Je crois que Jos était plutôt apolitique quand il a été appelé, peut-être même qu'il avait une petite tendance proguerrillère. Mais on peut dire que sa sensibilité a fait un demi-tour radical depuis qu'il est sur Drongar.

Uli grogna.

— Montre-moi une seule personne qui n'ait pas fait pareil.

— J'aurais pu, mais il est mort. Il a disparu dans un éclair de gloire en fauchant des Séparatistes, tout en empêchant – à ce qu'il paraît – un assassinat qui aurait coûté cher à la République.

Den haussa les épaules.

— Mais il ne faisait partie que d'une minorité. Par ici, en fait, on peut même dire qu'il était la minorité.

— Phow Ji, dit Uli. Le martyr de Drongar, comme on l'appelle.

Holonet News fait un documentaire sur lui.

— Bien sûr qu'ils en font un.

L'espace d'un instant, Den envisagea de rejoindre Jos à la Cantina, c'était sûrement là qu'il était allé. Mais Epoh Trebor annonça Eyar Marath, une chanteuse et danseuse Sullustine particulièrement délicieuse. Rien de mal à regarder une femme superbe vêtue de presque rien, n'est-ce pas ?

Quoi qu'il en soit, c'était difficile de ne pas songer à cette injustice cosmique. Oui, Ji était mort et donc incapable de profiter de sa brève notoriété. Mais pour autant que Den s'en soucie, ça ne faisait qu'encore augmenter l'ironie de la chose.

Ah, certes... la gloire est éphémère. Il regarda Eyar Marath caracoler sur scène, récitant à tue-tête les paroles d'une chanson qui avait récemment atteint le Top 40 000 Galactique. Elle était magnifique, bien entendu. A l'apogée. Mais où en serait-elle dans dix ans ? Et le groupe qui l'accompagnait, comment s'appelait-il ? Les Modal Nodes ? Ils marchaient fort en ce moment, eux aussi. Mais si, dans vingt ans, ils ne cachetonnaient plus que dans des spatioports paumés, Jos ne s'en étonnerait pas le moins du monde. C'était ça, le business. Peu importe l'intensité du projecteur qu'on braque sur vous. Tôt ou tard, il faiblit.

Au même instant, toutes les lumières du camp s'éteignirent.

Un mouvement de panique saisit la foule. Den entendit les cris de surprise et le bourdonnement angoissé des questions. Lui et Uli étaient suffisamment petits pour s'abriter sous les sièges, et il s'apprêtait à le dire au jeune humain, au cas où les gens paniqueraient. Plutôt être à l'étroit que piétiné.

Avant qu'il n'ouvre la bouche, les générateurs de secours se mirent en marche, chassant les ténèbres. Den pouvait voir Trebor, Marath et d'autres membres de la troupe jeter des regards effrayés et étonnés.

La poussée collective de peur disparut avec la lumière. Mais les choses devinrent encore plus intéressantes. Den sentit quelque chose de froid lui toucher le bas du cou. Puis, flous mais suffisamment éclairés pour être vus, des flocons tombèrent sur la foule. L'un deux atterrit sur la main de Den. Il le regarda fondre.

De la neige !

Par tous les diables Sith ! De la neige ?

CHAPITRE TREIZE

Jos venait juste de s'installer à l'une des tables de la Cantina – il pouvait choisir celle qu'il voulait ; il n'y avait personne, à part lui et Tédèl la droïde serveuse – quand toutes les lumières s'éteignirent. Les générateurs de secours se mirent en marche, remplaçant rapidement la pénombre par une lumière moins forte mais un peu tranchante.

Quoi encore ? se demanda-t-il.

Tédèl s'approcha sur sa plate-forme gyroscopique monocycle.

— Hé Doc, qu'est-ce que ce sera ? Comme d'habitude ?

— Ouais, amène-les à la chaîne et...

Il se tut, le regard fixé sur les fenêtres. Au-delà du Transparacier, il y avait comme des trucs qui tombaient. Des spores ? Non, il y en avait trop et ils étaient trop gros. De toute façon, ça ne ressemblait pas à une colonie de spores... C'était blanc et luisant, comme de la cendre ou...

— De la neige ?

— Ça y ressemble, pas vrai ? répliqua Tédèl. Et mes senseurs me signalent que la température tombe plus vite qu'un Ugnaught en permission.

A ces mots, Jos le remarqua lui-même. Diable, il faisait plus froid ! Beaucoup plus froid.

Il se leva et se dirigea vers la porte, Tédèl roulant juste derrière lui.

Une fois dehors, il regarda en l'air. Loin au-dessus de leurs têtes, le Dôme de Force était d'ordinaire transparent, même si de pâles vagues d'ionisation restaient parfois visibles la nuit tombée. Mais pas cette fois. A l'inverse, la lumière du camp se réfléchissait sur ce qui ressemblait à des nuages épais.

Parfois, en cas de journée particulièrement chaude et humide, il arrivait que de la condensation se forme sous le Dôme, mais rien de comparable à ça. Les échangeurs osmotiques étaient sacrément efficaces, laissant passer l'air et même la pluie, mais empêchant d'entrer des choses nettement moins désirables. Pour qu'il neige, la différence de température devait être bien loin des limites normales. A moins de placer toute une batterie d'unités réfrigérantes sur des barges antigrav, il ne voyait pas comment une telle chose pouvait bien se produire.

Zan aurait su. Zan avait travaillé pour un ami à lui sur les Dômes de Force quand il était jeune.

— Jamais vu un truc pareil, dit Tédèl, avec le petit bruit de bulle de chewing-gum que son vocaliseur émettait parfois. Mais bien sûr, ça ne fait que six semaines que je suis opérationnelle ; je n'en ai pas vu tant que ça.

Jos quitta la Cantina et se dirigea vers le Hall Opératoire. Le froid augmentait et la neige continuait à tomber. Le sol et l'ensemble des endroits exposés restaient encore trop chauds pour lui permettre de tenir, mais si la température dégringolait comme ça, Jos estima qu'il ne faudrait pas longtemps avant qu'on ne se mette à pelleter la poudreuse.

Il se rappela avoir lu ou entendu quelque part que le Dôme était en fait une bulle sphérique à moitié enterrée et non un simple hémisphère. Il se demanda si ça pouvait avoir un effet sur la température du sol.

Jos frissonna. Il lui fallait un blouson. En avait-il seulement amené un sur Drongar ? Est-ce que quelqu'un y avait pensé ? La chaleur humide et collante qu'il avait prise comme un affront personnel au moment où il descendait du transporteur n'avait jamais cessé. Elle stagnait à la température du corps, parfois plus pendant les journées, et autour des trente degrés la nuit. Une humidité de moins de quarante-vingt dix pour cent était une grande nouvelle.

Malgré ça, en contradiction avec toutes les lois de la thermodynamique, la température ambiante s'approchait rapidement de zéro. Il lui faudrait au moins un manteau. Une parka tout-temps serait encore mieux.

— Attention à tout le personnel, fit la voix de Vaetes via le système d'annonce public, il y a un dysfonctionnement du Dôme de Force osmotique du camp. Il n'y a aucune raison de s'alarmer. Le côté protecteur du Dôme reste effectif. Des techniciens travaillent sur le problème et devraient le régler au plus vite. En attendant, il vous est demandé de rester à l'intérieur ou de porter des vêtements chauds.

Jos regarda autour de lui. Les flocons se transformaient en soupe ou en boue au contact du sol encore chaud. Mais, malgré ça, la scène était plutôt incroyable. Il avait vu ce coin des Basses Terres pratiquement tous les jours depuis un an et demi, et rien n'avait changé après leur évacuation. Il se demanda à quoi ça ressemblerait avec les bâtiments recouverts de neige, les routes et les structures cernées de congères.

Jos ne pouvait pas s'empêcher de sourire. Zan aurait adoré. C'est presque dommage que les choses soient réglées avant même que les flocons ne s'accumulent, pensa-t-il, j'aimerais bien faire une bonne bataille de neige.

— Regardez-moi ça, murmura-t-il tout haut.

Il y avait moins de chaleur résiduelle qu'il ne pensait. La neige

commençait à tenir.

Son souhait allait peut-être se réaliser, finalement.

Barriss se tenait sous la neige. Il y en avait au moins un bon doigt d'épaisseur, transformant le camp en un tableau blanc et luisant plutôt joli. Elle avait toujours aimé les paysages enneigés. Ça transformait même les affreuses structures en Duracier du RMSU-7 en quelque chose de frais, propre et nouveau. La température était proche du gel, assez froide pour que les flocons continuent à tomber. A sa grande surprise, le sol était maintenant suffisamment froid pour que cela tienne.

En plus du plaisir procuré par la neige, Barriss se sentait soulagée. Cet air froid qu'elle avait senti, cet impossible vent glacial qui avait contribué à son accident était réel. Elle le savait, si le courant du Dôme de Force avait fluctué à la bonne fréquence, la vibration résultante avait pu affecter le cristal de son sabre laser.

De tels événements étaient rares, mais les cristaux qui alimentaient le centre d'un Dôme de Force étaient similaires à ceux qu'on trouvait au cœur des sabres laser, en bien plus grands, évidemment. Les énergies constitutives étaient bien plus intenses, l'arc électrique focalisé différemment pour produire un dôme et non une lame. Ainsi, en conclut Barriss, il était bien possible qu'un léger dysfonctionnement dans le puissant générateur de champ harmonique ait résonné avec le cristal de son arme, entraînant une réverbération parasymphatique, un peu comme le tonnerre fait parfois vibrer les cordes d'un instrument de musique. Normalement, le bouclier du sabre laser était étanche à ce genre d'interférences. Des ennemis avaient déjà tenté de court-circuiter les armes Jedi par le passé. Peut-être que l'un des cristaux du dôme avait un vice caché, indécélable lors d'une inspection normale, mais suffisant pour faire varier d'un cheveu l'épaisseur d'une lame. Ou sa longueur...

Barriss se sentit affranchie d'une tension dont elle n'avait pas réalisé l'omniprésence. Peut-être que ça n'expliquait pas tout, mais c'était au moins plus probable que l'idée de se couper le pied dans une passe qu'elle devait pouvoir effectuer dans son sommeil.

La neige continuait à tomber et Barriss souriait. Le colonel avait dit que cette anomalie ne durerait pas longtemps. Autant qu'elle en profite pendant qu'il en était encore temps.

Il est parfois facile de plonger dans la neige. C'était exactement le cas.

Déguisé en Silencieux, Kaird le Nediji s'extasiait dans le froid à l'extérieur de la Chambre de Repos. Il regardait avec un sentiment proche de la joie les flocons tomber paresseusement sur le camp,

augmentant l'épaisseur du manteau blanc qui recouvrait maintenant toutes les surfaces exposées. Sa carrière au sein du Black Sun était longue et brillante. Il était respecté, et pour peu qu'il reste dans l'organisation suffisamment longtemps, il serait heureux de devenir au moins un sous-Vigo, peut-être même Vigo tout court. Mais quand il était sur des mondes où le froid régnait, son mal du pays le titillait toujours. Il ne l'avait pas ressenti dans ce trou puant tropical, qui n'était que chaud, humide et presque maladivement vert, du moins une heure auparavant. Mais maintenant...

C'était vraiment incroyable. Au-delà du Dôme détraqué, la jungle et les marais envahissaient tout. On pouvait encore les voir à travers l'arc, à l'endroit où le Dôme touchait le sol. Mais ici, du moins pour l'instant, l'air restait clair et piquant, lui rappelant les pentes natales où il avait été élevé.

Peut-être qu'il était temps de rentrer chez lui. Il avait suffisamment de crédits de côté pour prendre sa retraite sur Nediji et vivre confortablement – sans plus – pour le restant de ses jours. Trouver quelques femelles nubiles, construire un nid, faire son temps comme patriarche d'une nouvelle lignée. Construire sa propre famille et oublier le passé qui l'avait conduit à quitter Nediji la première fois. Son clan ne le considérerait plus comme un membre du Nid, mais Nediji était vaste. Il y aurait bien de la place pour lui quelque part.

La froid et la neige avaient un grand effet sur Kaird. Il avait passé des décennies comme agent dans l'organisation, et ses maîtres ne voudraient pas qu'il raccroche. Mais c'était possible dans certaines circonstances. Il savait précisément où de trop nombreux cadavres étaient enterrés. Cadavres dont il portait la responsabilité suite aux ordres de ses supérieurs. S'il venait à mourir dans des conditions douteuses, certaines informations seraient rendues publiques. Il était donc dans l'intérêt de ses employeurs qu'il ait une longue et saine existence.

L'excitation de la chasse, la traque de proies dangereuses, oui, ça lui manquerait. Mais tôt ou tard, cette excitation serait sa fin. Pas aujourd'hui, peut-être pas avant des années, mais au final, il serait un poil trop lent, un poil à côté de ses prévisions. Ce serait un adversaire plus rapide, plus affamé qui quitterait alors le lieu du combat. Pas Kaird. D'un certain côté, il n'y croyait pas. Mais de l'autre, il savait ce qu'il en serait.

Cette neige inattendue était une sorte de signe. Certes, c'était dû à une machine qui fonctionnait mal, mais cela signifiait quelque chose. Kaird en était sûr.

Il prit abruptement une décision. Oui, par l'Œuf Cosmique ! Une fois qu'il aurait rempli sa mission, ce qui ne devrait plus prendre beaucoup de temps, il irait voir le Black Sun et trouverait un moyen

de présenter sa démission. Un cadeau suffisamment fastueux mettrait son Vigo dans de bonnes dispositions et il le laisserait partir. Il pourrait revenir sur son monde natal et profiter d'une vie différente. Une vie dans laquelle il chatouillerait des jeunes duveteux et murmurerait des mots doux à ses femmes au lieu de tuer des gens et d'organiser des sabotages.

Il n'en méritait pas moins.

Les personnes qui avaient envahi la Cantina formaient une foule bigarrée. Incapable de trouver quoi que ce soit de proche d'un manteau, Jos avait coupé un trou dans une couverture et y avait glissé sa tête. C'était primitif, mais suffisamment efficace pour tenir le froid en échec. Uli avait mit, entre autres, un blouson de parachutiste entièrement fermé et des gants. Beaucoup lui jetaient des regards envieux. Den Dhur, qui avait bourlingué suffisamment longtemps pour faire face à n'importe quel temps, avait un coupe-vent thermal en polyfab qui conservait sa chaleur. Lui aussi recevait son lot de regards. Barriss portait sa robe de Jedi habituelle et avait l'air d'apprécier le passage du tropical au glacial. I-Cinq était, évidemment, insensible à l'air glacé – suffisamment froid pour que l'haleine forme de petits nuages, mais bien plus chaud qu'à l'extérieur.

La Cantina était le bâtiment le plus chaud du camp, en raison de murs doublés pour insonoriser l'inévitable bruit que ne manque pas de faire la foule pendant une soirée. Avec la chaleur corporelle que dégageaient les espèces à sang chaud, la température était supportable, à défaut d'être confortable.

Beaucoup de membres de la troupe itinérante s'étaient frayé un chemin jusqu'ici, et bien qu'ils restent entre eux, ils avaient l'air amicaux, surtout après les premières tournées.

— Qu'est-ce que Vaetes a dit ? demanda Den à Jos.

Il prit une autre gorgée d'une féroce liqueur rouge, connue pour garantir la montée de température du thermostat interne. Jos était tenté d'en boire, mais le liquide dégageait une odeur fétide qui lui rappelait celle d'un vieux tambour de machine à laver plein et oublié depuis longtemps...

— Il a dit qu'il devait y avoir des pièces de rechange sur Medstar, et que dès qu'on les trouverait (on les a manifestement mal rangées), ils réharmoniseraient le régulateur et que tout redeviendrait normal. Ou du moins ce qu'on appelle normal, ici.

— Jamais je n'aurais pensé dire ça, mais la chaleur n'était pas si mal, déclara Uli.

— Moi je préfère les grottes, répondit Den. Température constante de dix-huit à vingt degrés, plein de champignons, pas de bruit. J'comprends pas pourquoi personne n'y vit.

— C'est juste que des mots comme sombre, déprimant et triste me viennent à l'esprit, déclara Jos.

Tédèl s'approcha silencieusement.

— Comment ça va les gars ? Les libations se déroulent correctement ? Je peux vous être utile ?

Tout le monde dans le groupe fut d'accord pour dire à quel point ils allaient bien, et Tédèl roula plus loin s'occuper des gens du show.

— Encore un droïde marrant. Ils se reproduisent, on dirait, plaisanta Den.

— Je vais vous révéler un secret, dit I-Cinq. Tous les droïdes ont le sens de l'humour. On ne peut pas en dire autant de la plupart des espèces organiques.

— La neige était plutôt jolie quand elle a commencé à tomber, reprit Den en regardant les fenêtres et en ignorant I-Cinq. Mais dès qu'on a commencé à s'y enfoncer jusqu'à la poitrine, aux genoux pour vos espèces surdéveloppées, ce n'était plus drôle du tout. Je n'ai jamais entendu parler d'un tel incident sur un Dôme auparavant.

— Bien sûr que non, dit Jos. Quand on en vient aux catastrophes originales, on reste au bar.

— Je crois comprendre qu'un type de l'approvisionnement a trouvé le moyen d'assembler des chauffages à batteries à partir des Pack de nourriture, annonça Uli. Ils produisent suffisamment de chaleur pour garder une chambre relativement chaude.

— Relativement chaude ? demanda Den.

— Ça devrait t'empêcher de geler pendant ton sommeil, ajouta Barriss.

— Bien entendu, sans nourriture, vous finirez par dépérir, déclara I-Cinq.

— Laisse-moi deviner, ironisa Jos. Juste après, toi et Tédèl vous vous occuperez de la repopulation de la planète.

Den secoua la tête.

— Ça ne va pas être simple.

— E chu ta, murmura I-Cinq.

— Waouh ! Il a touché un circuit sensible, on dirait.

Le droïde s'apprêta à répondre quand il se raidit soudainement et baissa la tête. C'était une position que Jos avait déjà vue auparavant.

— Oh non, souffla doucement Jos.

— Je les entends également, ajouta Den.

Un instant plus tard, les autres comprirent. Le bruit étouffé des drones civières au loin.

— Kark, dit Jos.

Il vida son verre d'un trait. Les autres se dépêchèrent de finir le leur.

Au même instant, un Comm-Tech entra en courant dans la Cantina,

manifestement très agité. Il percuta un membre de la troupe (un grand Trandoshan baraqué) et manqua le renverser. Le verre du reptiloïde se répandit intégralement sur lui. Il cracha un juron en Dosh que Jos fut bien content de ne pas comprendre, attrapa le maladroit par le cou et le souleva d'une main.

Plusieurs personnes se ruèrent pour empêcher l'inévitable carnage, mais avant que quoi que ce soit ne se passe...

— Il y a eu une explosion sur Medstar ! cria le Comm-Tech. La moitié de la passerelle et la plupart des niveaux de stockage sont éparpillées dans le vide !

La peur assomma Jos.

— Tolk !

CHAPITRE QUATORZE

Il y avait plusieurs choses à régler avant que Kaird ne puisse planifier son retour triomphal sur sa planète natale. Il fallait avant tout s'assurer que les deux malfrats Thula et Squa Tront s'étaient intégrés correctement à la chaîne qui commençait aux champs de Bota pour finir dans les containers des frégates cargos du Black Sun. Ce qui impliquait, entre autres, qu'ils rentrent dans les bonnes grâces du Quartier-Maître Nars Dojah, un vieux Twi'lek irascible. Fort heureusement, les Twi'leks faisaient partie des nombreuses espèces sensibles aux phéromones Falleens. Malheureusement, Dojah en était conscient et, de fait, se méfiait énormément de Thula. Pendant leur entretien, il en était arrivé au point de porter un recycleur respiratoire. Thula résuma cela à Kaird – ou du moins, pour n'importe qui passant à côté de leur table, à Hunandin le Kubaz – avec le plus grand amusement.

— Vous avez l'air de trouver ça drôle, dit Kaird avec impatience. Si Dojah ne vous engage pas à cause de ce préjugé, je peux vous assurer que mes employeurs ne riront pas. Et moi non plus.

— Oh, vous sourirez dans une minute, lui assura la Falleen, je n'ai pas encore fini mon histoire.

Kaird s'appuya sur le dossier de sa chaise.

— Alors amusez-moi.

— Les recherches de Dojah en matière de chimie corporelle Falleen sont incomplètes. Je répands également des protéines, lesquelles se transmettent par contact direct et non par les organes olfactifs.

Kaird sourit, et le processeur du masque transforma de nouveau cette expression en son équivalent Kubaz, enroulant son nez protubérant comme une trompe.

— Donc, même s'il pensait être à l'abri de votre odeur, vous avez tout de même eu un effet.

— Exactement.

La Falleen expédia le reste de son Daiquiri Côté Obscur et se recula, les muscles roulant rapidement sous sa peau finement dessinée. Kaird pouvait sentir sa propre libido s'éveiller légèrement. Incroyable ! Il était probablement compatible génétiquement autant avec le reptilien qu'avec l'ADN du Bota, mais, malgré tout...

Il la vit l'observer et sourire discrètement. Elle n'avait évidemment pas besoin des capacités cognitives de son partenaire pour savoir à

quoi il pensait. Kaird se racla la gorge et s'adressa à l'Umbarien :

— Et vous ?

— Aucun souci, répondit Tront de sa voix chuchotante, je suis fermement installé en tant que gestionnaire des données d'approvisionnement. Le détournement de petites quantités de Bota ne posera manifestement pas de problème.

— Content de l'entendre. Malheureusement, il y en aura un pour atteindre le quota requis par le Black Sun cette semaine. L'explosion sur Medstar a emporté l'un des compartiments de stockage qui nous était destiné. Nous avons perdu une importante cargaison en congélation carbonique. De plus, comme vous en êtes sans doute conscients, le très grand changement de température a décimé la plupart des plants de la base locale. Nous allons avoir besoin d'encore deux cents kilos de marchandise dans les trois prochains jours. Heureusement, les plantations des RMSU-7s Six, Neuf et Quatorze ont fait route sans encombre jusqu'ici.

Les yeux de Tront s'écarrillèrent légèrement.

— C'est une quantité bien trop considérable pour être récupérée sans attirer l'attention. Surtout que nous venons à peine de commencer.

Il désigna la fenêtre et la neige qui tombait.

— Ce bizarre incident sur le Dôme complique encore plus les choses.

— Je suis d'accord, dit Kaird. Quoi qu'il en soit, nos affaires en sont là. Entre l'assassinat du dernier agent en poste et les tactiques agressives des Séparatistes pour s'appropriier les champs, mes supérieurs sont de plus en plus nerveux. C'est une situation délicate, et on m'a demandé de faire tous les efforts possibles pour maximiser les profits.

Tront fronça les sourcils.

— Vous connaissez le conte du kahlyt cristallin, Hunandin ?

Kaird fit non de la tête.

— Une parabole très populaire sur M'haeli. Un fermier tombe sur un kahlyt, une créature ovipare inoffensive, qui possède le don merveilleux de pondre des cristaux de Rubat en guise d'œufs, à raison de un par cycle lunaire. Le fermier vend les cristaux et commence à accumuler les richesses. Mais sa femme est impatiente. Elle ne peut pas attendre, alors elle tue le kahlyt et l'ouvre pour récupérer tous les cristaux d'un coup.

Kaird fit un geste impatient.

— Et ?

— Et elle n'y trouve que les entrailles d'un kahlyt normal. Pas le moindre cristal.

Tront finit son verre délicatement.

— Peut-être que vos supérieurs ne connaissent pas cette histoire, mon cher Hunandin. Ça n'est pas très intelligent de tuer le kahlyt qui pond des œufs en cristal de Rubat.

— Peut-être pas. Mais il n'est pas non plus particulièrement intelligent de trop tirer sur la corde, ce qui revient à dire « non » au nouveau sous-seigneur.

Thula se tortilla, mal à l'aise.

— J'ai entendu pas mal d'histoires sur le tempérament des sous-seigneurs.

Elle jeta un œil sur Tront puis haussa les épaules.

— Squa et moi, nous veillerons à ce que ce soit fait.

— Parfait.

Kaird se leva, jeta quelques crédits sur la table et quitta la Cantina.

Songeur, il se fraya un chemin à travers le terrain recouvert de neige. Dans leur intérêt, Thula et Tront feraient bien de remplir leur quota de larcin. Maintenant que Kaird était résolu à quitter le Black Sun et à revenir sur Nediji, il manquait de patience envers les hésitations et les obstacles. Plus tôt il affréterait un vaisseau pour quitter Drongar, mieux ce serait.

Et que l'Œuf Cosmique écrase quiconque se mettrait sur son chemin !

I-Cinq réussit à faire fonctionner suffisamment le chauffage à batterie pour que le sang des patients ne gèle plus. Un petit droïde AG avait été reprogrammé et envoyé sur le toit dégager la neige qui s'accumulait sur la faible structure, menaçant d'enterrer tout le monde.

Curieusement, on avait précisé au droïde de laisser quelques centimètres de neige comme isolant.

Jos coupait, agrafait et recousait les clones blessés, de manière aussi mécanique que le droïde qui déblayait la neige sur le toit. Tolk ne l'avait pas contacté et son ventre se tordait d'inquiétude.

Vaetes lui-même était venu donner autant de nouvelles que possible sur l'explosion de Medstar, mais ça n'était pas grand-chose. Rien n'était certain, mais le colonel partagea toutes ses informations d'une voix laconique pendant que Jos opérait.

— Un joint d'isolation a sauté sur l'un des ports externes, peut-être un impact de micrométéorite, bien qu'on ignore comment il aurait pu passer le bouclier. L'explosion a causé un court-circuit dans le système électrique. Le régulateur système a coupé l'alimentation, mais apparemment, un container rempli d'une substance chimique volatile s'est renversé et les vapeurs de produits se sont enflammées. Le feu a gagné les autres substances inflammables gardées dans le compartiment. Il y a eu une seconde explosion qui a fait sauter

l'intégrité du vaisseau. La section a été automatiquement scellée, mais il y a au moins une douzaine de morts.

La gorge de Jos était sèche.

— Tolk ?

Vaetes avait secoué la tête.

— Je ne sais pas, Jos. La Comm du vaisseau est en état d'urgence, ils ne laissent passer aucun appel jusqu'à ce que les choses se calment. J'ai eu les infos sur les victimes par un pilote de transporteur. Il a compté les corps qui flottaient dans l'espace après la rupture de la coque. Il n'y a pas encore de rapport sur les pertes à bord. Dès que j'en sais plus...

— Ouais, merci.

Le champ stérile était équipé d'un chauffage, presque jamais utilisé sur ce monde, mais le droïde chirurgien qui assistait Jos l'avait réglé au maximum. Au moins, ses mains étaient chaudes.

Le froid qu'il ressentait dans tout son corps n'était toutefois rien comparé au froid qui avait envahi son âme.

Tolk...

Elle ne pouvait pas être morte. Aucun Cosmos n'était suffisamment cruel pour permettre une telle farce. Après avoir travaillé si dur depuis si longtemps, après avoir soigné de si nombreuses blessures, sauvé tellement de gens, il était inconcevable que la vie qui lui était la plus chère puisse lui échapper.

Tu le crois vraiment ?

Je le dois, se dit Jos à lui-même, je le dois.

Uli vint à côté de lui.

— Je suis dispo, annonça-t-il, vous voulez un coup de main ?

Jos laissa l'infirmière lui essuyer le front et secoua la tête.

— Ça va.

Il ne se rappelait pas avoir jamais proféré un si grand mensonge de toute son existence, mais le garçon ne pouvait rien pour lui, sur aucun plan. Il lui fallait juste continuer à travailler. Il excisait et soignait des brûlures, amputait et remplaçait des membres, garrottait les saignements, drainait les blessures, ligaturait les vaisseaux...

Ceux qui souffraient passaient entre ses mains qui soignaient. Et Jos continua à travailler, espérant que leurs blessures seraient son calmant.

A la Cantina, Den Dhur cuisina tout le monde. Il rappela chaque service qu'il avait rendu depuis qu'il avait quitté le transporteur des mois plus tôt. Tous les verres qu'il avait offert aux techs et aux ouvriers, toutes les utilisations illégales de sa Comm privée pour que les gens puissent appeler leur famille, leur crèche, leur clan, sans oublier les crédits qu'il avait prêtés jusqu'au jour de paie...

Il supplia, cajola, fit des pieds et des mains, sans la moindre honte. C'était un scoop énorme et il lui fallait des informations.

Des morceaux et des bribes commencèrent à s'assembler, pour finalement prendre forme. Den rassemblait tout.

D'un mécanicien de navettes Ugnought, il apprit que l'une des sections qui s'étaient éparpillées dans le vide abritait les petites pièces électroniques. Ce qui incluait, d'après le mécano, les pièces de rechange de l'harmoniseur et les cristaux stabilisateurs dont le Dôme avait besoin pour en finir avec cette fichue neige. Les pièces allaient maintenant faire partie d'une petite pluie de météorites qui ne tarderaient pas à illuminer le ciel quand elles rentreraient dans l'atmosphère. Génial, non ?

Au temps pour le sauna...

D'un droïde Comm, en service au moment de l'accident et juste avant que l'état d'urgence soit décrété, Den apprit que cent quatre-vingt-six personnes étaient en poste sur les ponts concernés. Certaines d'entre elles s'en étaient sorties en franchissant les compartiments étanches avant qu'ils ne se scellent automatiquement ; d'autres pas. Il restait probablement des poches d'air dans les zones affectées, des pièces scellées juste à temps mais dont les systèmes vitaux étaient éteints. Il allait faire sacrement froid là-bas, et très vite. Tant que la brèche ne serait pas obturée, aucune chaleur ne passerait.

Il y avait des combinaisons d'urgence dans des casiers spéciaux, bien sûr. En majorité des scaphandres légers avec de faibles réserves en air. Mais on n'avait aucun moyen de savoir combien de personnes avaient eu le temps de les enfiler.

D'un Kubaz pilote de transports, Den récupéra un bilan récent. Au moins vingt-six corps gelés tournoyaient lentement autour de Medstar.

Sacrée explosion, pour que ça en fiche tant que ça en l'air ! avait dit le pilote, son appendice nasal se courbant d'horreur.

Et c'était en substance tout ce qu'il avait pu rassembler. Il y avait quelques individus de son RMSU-7, là-haut. Des amis joueurs de cartes comme Tolk ou Merit, et, pour ce qu'en savait Den, ils pouvaient très bien être piégés, ou pire – des sculptures de glace tordues et brisées en orbite autour du vaisseau endommagé. Den était reporter. Il avait vu des amis et des connaissances mourir dans des guerres partout dans la Galaxie. Ça n'avait jamais été facile. Il lui fallait passer en mode objectif et oublier ses sentiments personnels pour faire correctement son boulot. Quand Zan Yant était mort, ça lui avait fait mal, bien plus qu'il ne l'aurait cru. C'était une chose de jouer au cynique devant tout le monde, de tout envoyer promener d'un haussement d'épaules, de faire le fataliste, mais quand il se retrouvait seul, sans aucun spectateur, ce n'était plus aussi facile que du temps de sa jeunesse, à l'époque où il était empli d'importance et certain de vivre pour

toujours.

Den s'assit et descendit les Bantha Blasters comme si demain n'existait pas, tout en se demandant pour combien de ses amis c'était littéralement vrai. Malgré le nouvel afflux de blessés, la Cantina était pleine de gens qui n'avaient nulle part où aller. Ils attendaient des nouvelles, bonnes ou mauvaises.

Tédèl s'approcha.

— Encore un verre, chéri ?

— Non, ça va.

Alors que le petit droïde s'éloignait, Den contempla sa tasse. Ça va. Voilà une expression qu'il trouvait de moins en moins utile et de moins en moins appropriée en ce qui le concernait.

Peut-être qu'il était temps de quitter le terrain. Trouver une planète sympa et calme quelque part. Travailler pour les news locales et laisser les guerres aux jeunes qui trouvent encore ça excitant et glorieux. Ouais, le vrai scoop pouvait se trouver n'importe où, même sur des mondes comme Drongar, *a priori* loin des « premières lignes ». Mais, de plus en plus, tout finissait par se ressembler. La guerre. Des tas de gens morts, blessés, estropiés, tout ça pour la gloire de la République. La liste des stars ne va pas tarder...

Il leva une main pour appeler Tédèl. Peut-être qu'il avait besoin d'un coup de feu, finalement. Au moins, ces coups de feu-là, on pouvait s'en sortir vivant. Enfin, jusqu'à un certain point...

Barriss entra en chassant la neige de sa robe et vit Den assis tout seul à sa table, devant son verre vide. Elle se dirigea vers lui.

— Tu as besoin de compagnie ?

Il lui sourit en titubant légèrement et désigna la chaise à côté de lui.

— Qu'est-ce qui te ferait plaisir, Jedi ? C'est moi qui régale.

— Merci, mais non.

Elle s'assit.

— Je dois retourner au Hall Opératoire d'ici peu. Quelles nouvelles ?

Il le lui dit et Barriss hocha la tête. Quand c'était arrivé, elle n'avait pas senti de perturbation dans la Force, ce qui la dérangeait énormément. Il y avait eu des fois où, lors de batailles au sol sur différentes planètes, elle avait pu lire les courants éthérés et tourbillonnants avec une étonnante acuité. On disait que Maître Yoda était capable de sentir des perturbations majeures à plusieurs parsecs de distance ; voire même des choses qui ne s'étaient pas encore produites, bien que Barriss ne soit pas sûre d'y croire. Quant à l'explosion sur la frégate en orbite, elle n'en avait même pas décelé le moindre miroitement. Elle n'était certes qu'une Padawan, mais elle considérait son insensibilité comme une faute personnelle. Elle était

sûre qu'Obi-Wan Kenobi ou Anakin Skywalker auraient ressenti immédiatement l'anomalie. Elle vivait avec la Force d'aussi loin que remontaient ses souvenirs, certainement plus longtemps qu'Anakin. Comment n'avait-elle pas vu venir l'incident ?

— Ça va ? demanda Den.

Elle acquiesça. Pas la peine de lui faire porter le chapeau, il ne pouvait rien faire pour l'aider. Le petit Sullustin hocha la tête comme s'il était au courant, mais ne dit rien.

Soudain, sans doute parce qu'elle ne s'y attendait pas, la Force crût en tourbillonnant en elle, délivrant à Barriss une information qui la stupéfia : l'explosion sur Medstar n'était pas un accident.

Le reporter lut sa réaction sur son visage.

— Quoi ?

Barriss respira profondément et tenta de reprendre le contrôle d'elle-même. L'absolue certitude de la vision l'avait secouée, la rendant incapable de parler pendant quelques instants.

Elle devait faire quelque chose de cette information. Elle devait le dire à quelqu'un. Pas à Den, pas à un reporter, plutôt quelqu'un d'autre. Quelqu'un qui serait capable d'en faire quelque chose.

C'était la même conviction qu'elle avait eue quand le transport avait explosé des mois plus tôt, avant l'évacuation. On n'avait jamais découvert qui en était responsable. Elle s'était confié au Colonel Vaetes qui s'était montré poli, mais dédaigneux. Il préférerait manifestement s'appuyer sur des preuves solides plutôt que sur ce qu'il considérerait comme du mysticisme. Peut-être qu'il serait moins étroit d'esprit, cette fois. Ce sabotage était mille fois pire que le précédent. Il fallait faire quelque chose.

CHAPITRE QUINZE

Epuisé, mais trop inquiet quant au sort de Tolk pour se reposer, Jos tournait en rond dans le centre médical. Les patients au repos étaient aussi stables que possible et les tables d'opération étaient vides, du moins pour l'instant. L'idée de revenir dans sa chambre et d'y rester seul dans un silence glacial lui était insupportable. Il fallait qu'il s'occupe.

Plus haut, l'un des Silencieux se tenait impassiblement près d'un mur, un petit nuage de vapeur sortant de son capuchon à intervalles lents et réguliers. Il faisait plus froid ici que dans le Hall Opératoire, mais ils avaient quand même suffisamment de couvertures et de packs chauffants pour garder les blessés au chaud. Le Silencieux ne semblait pas affecté par le froid.

Barriss était près du lit d'un clone qui développait un nouveau type d'infection. L'un des microbes locaux avait apparemment trouvé le moyen de muter et de devenir mortel. Un problème très préoccupant. Ce qui touchait un soldat pouvait tous les concerner.

— Hé, salua Jos.

Barriss se détourna du clone malade, endormi ou comateux.

— Salut, dit-elle.

— Comment va-t-il ?

— Pas d'évolution. Aucun de nos antibiotiques, antimycosiques ou antiviraux n'a l'air de marcher.

— La spectacilline ?

La spectacilline était la procédure standard. Un polymère d'ARN inhibiteur à large spectre, capable de stopper net le plus virulent des microbes Drongariens.

Elle secoua la tête.

— Il a une fièvre qu'on contient à peine avec les analgésiques et l'inducteur de coma. Son taux de globules blancs descend en flèche et ses reins commencent à ne plus fonctionner. Il a du liquide dans les poumons, un pouls irrégulier, son foie travaille trop et menace de lâcher. La seule bonne nouvelle, c'est qu'il n'a pas l'air de transmettre d'agents pathogènes. Il n'est pas contagieux.

Jos se déplaça et regarda le patient, dont les fiches le désignaient comme CT-802.

— Vu comme tout mute à la vitesse grand V par ici, il va peut-être guérir tout seul.

— Le virus a intérêt à muter très vite, s'il ne veut pas tuer son hôte. J'ai fait ce que j'ai pu, mais ce n'est pas assez. Je l'ai maintenu dans un état stable en utilisant la Force, mais je ne peux pas tenir éternellement.

La voix de Barriss était calme et sereine, en contraste total avec son visage tiré et son expression hagarde.

— Je ne pense pas qu'il puisse voir le lever du soleil, Jos.

Jos resta là quelques instants, se rappelant une conversation qu'il avait eue avec Zan Yant dans cette même pièce. Ça ne faisait pas si longtemps qu'il connaissait Barriss, mais ici, dans les marais, au milieu des blessés et des mourants, l'amitié se scellait rapidement entre médecins. C'était la guerre le problème, et ils faisaient tout leur possible pour apporter une solution. De toutes les manières envisageables, même s'ils étaient peu nombreux.

Il respira profondément.

— Il y a peut-être une dernière solution.

Elle quitta le blessé des yeux, le regard interrogatif.

A la mort de Zan, c'était Jos qui avait dû rassembler les affaires de son ami. Il avait à peu près tout rangé – la Quetarra, les vêtements, les livres – et avait envoyé l'ensemble à la famille de Zan, sur Talus. Mais il y avait une chose cachée sous le matelas de Zan qu'il n'avait pas renvoyée. Du Bota distillé.

C'était illégal d'avoir ce truc ici. Tout le Bota raffiné et stabilisé partait à l'exportation sur d'autres mondes et d'autres systèmes, là où la marchandise valait son poids en pierres précieuses. Comme les fruits des plantations lointaines trop chères pour être consommés par les locaux, comme les mines dans lesquelles les mineurs trouvaient des pierres qui équivalaient à une année de salaire, comme tous les endroits où ceux qui faisaient le sale boulot ne voyaient rien des profits dont ils étaient responsables, les plants de Bota étaient trop précieux pour être gâchés sur les clones.

Mais Zan ne l'acceptait pas. Il s'était débrouillé pour récupérer une petite quantité de Bota et en plantait autant que possible, sachant que le processus était nécessairement clandestin. Même dans des situations désespérées, le Bota avait guéri chaque infection résistante développées par les clones de Fett sur cette planète. L'ironie qui consistait à vivre sur un monde où la plante poussait comme de l'herbe sans qu'on puisse l'utiliser pour sauver des vies n'avait pas échappée à Jos et à Zan. Ce dernier avait risqué sa carrière et sa liberté pour traiter des patients avec du Bota. Jos n'avait pas voulu aller aussi loin, mais il avait fermé les yeux devant les activités illégales de son ami.

Il finit par se rendre compte qu'il était resté trop longtemps inactif. C'est le moment de prendre une décision, Jos. Peux-tu faire moins que

ce qu'a fait ton ami ?

— Reste ici, dit-il, je reviens de suite.

Il quitta la salle et se dirigea vers ses quartiers. La neige lui arrivait désormais aux genoux et continuait à tomber, mais certains des droïdes de maintenance avaient nettoyé les allées. Ça ne posait pas encore de gros problèmes. Le manque de vêtements chauds était bien plus embêtant. Jos était un ectomorphe grand et fin ; son corps émettait très efficacement de la chaleur, un point utile dans un climat tropical. Mais la température sous le Dôme était désormais dix degrés plus froide que celle qui régnait aux pôles de la planète. Pour la première fois de sa vie, Jos regretta de ne pas avoir de graisse. Il portait la quasi-totalité de sa garde-robe : deux pantalons de treillis, deux paires de chaussettes, une lourde chemise, une veste et une couverture comme poncho. Deux chapeaux de chirurgien lui maintenaient les oreilles au chaud et il portait trois paires de gants stériles. Et il avait encore froid.

Si ce dysfonctionnement harmonique n'était pas très vite réglé...

Sur son chemin, Jos repéra plusieurs membres de l'escorte de Revoc qui se dirigeaient vers la Cantina. Il les salua et ils répondirent. La plupart d'entre eux prenaient leur exil forcé plutôt bien. Trebor et les autres artistes bivouaquaient dans une caserne rapidement construite et ils y passaient l'essentiel de leur temps. Personne n'était encore autorisé à évacuer, que ce soit pour un autre RMSU-7 ou sur Medstar. Simplement parce que plus on atténuait le Dôme endommagé pour laisser passer les transports, plus les harmoniques avaient tendance à se désynchroniser. La majorité des drones civières en approche était déroutée vers les RMSU-7s Cinq et Quatorze, les unités les plus proches. Mais elles ne pouvaient gérer autant de surplus, et certains étaient autorisés à entrer.

Les doses de Bota distillé de Zan étaient maintenant sous le matelas de Jos. Il les avait gardées, sans savoir vraiment ce qu'il en ferait. Mais il se rendait maintenant compte que, d'une certaine manière, il n'attendait qu'un prétexte pour s'en servir.

Ce que la République ignorait ne pourrait lui faire de mal. Et cela sauverait la vie d'un soldat, une vie qui, pour Jos, avait autant de valeur qu'une autre. Il fallait bien un jour se prendre en main. Jos n'était sûr de rien dans la vie, mais il y avait au moins une chose qu'il savait : laisser un homme mourir alors qu'on peut le sauver est une aberration. Et que ceux qui disent le contraire aillent au diable.

— Jos ?

Il leva les yeux et vit Vaetes s'approcher.

Son sang se glaça plus vite qu'une transfusion cryovasculaire. Il essaya de se faire à l'idée que Tolk s'était trouvée au mauvais endroit au mauvais moment sur Medstar. Qu'ils avaient identifié son corps.

Qu'il ne reverrait plus jamais son sourire.

— Tolk va bien, je viens de l'apprendre.

Le soulagement de Jos fut si grand qu'il en sanglota presque. Il se sentit comme le légendaire géant porteur de monde Salta, quand il avait transféré son fardeau sur un piédestal de platine érigé par son frère Yorell.

— Merci.

Ce fut tout ce qu'il réussit à dire.

Vivante ! Tolk était vivante !

— J'ai peur qu'elle ne revienne pas de sitôt. L'explosion a emporté quatre ponts sur la partie ventrale de la coque, y compris, mais tu le sais déjà, les docks de décollage. Elle aide à soigner les blessés.

— Pas grave, répondit Jos, du moment qu'elle va bien.

— Merit va bien, également.

— Je savais qu'il était en dehors de la base, mais je ne savais pas qu'il était là-haut.

Il remarqua que le colonel gardait le visage fermé.

— Quoi ?

— Je viens de parler avec la Jedi Offee. D'après des tests que nous avons menés sur ses suggestions, nous pouvons confirmer que ce n'était pas un accident. C'était un sabotage. Probablement la ou les mêmes personnes qui ont fait sauté le transport.

Jos le regarda, incapable d'intégrer ce que Vaetes venait de dire. Un sabotage ? Encore ? On n'avait jamais su qui avait détruit le transporteur de Bota. Et voilà que la chose se reproduisait, cette fois sur une plus grande échelle.

Ces nouvelles étaient alarmantes. Il y avait pourtant des règles, des accords, même en temps de guerre. Les vaisseaux-hôpitaux étaient considérés comme inviolables, depuis la Grande Guerre Hyperspatiale. Même si les vaisseaux orbitaux étaient des cibles faciles, l'idée d'en endommager ou d'en détruire un était insupportable pour des êtres civilisés.

Ça l'était... Jusqu'à maintenant...

CHAPITRE SEIZE

Den semblait quasi perpétuellement scotché à la Cantina, ces derniers temps. Il n'en était pas content à cent pour cent, bien qu'il en eût tiré certains avantages. C'était, par exemple, de très loin l'endroit le plus chaud du RMSU-7. C'était par ailleurs plus facile de rencontrer des gens ici ; ils étaient en général le point de départ pour le genre d'histoires qu'il faisait le mieux.

Et puis, bien sûr, il y avait à boire.

Il en faut beaucoup pour soûler véritablement, définitivement, complètement un Sullustin. Jos avait essayé une fois de lui expliquer les mécanismes physiologiques en jeu, avec des mots impossibles comme glycolise, mitochondrie ou absorption chimique polymorphique. Tout ça pour dire que ses cellules corporelles étaient très sélectives envers ce qu'elles choisissaient d'utiliser et comment elles s'y prenaient. Ce qui impliquait qu'une quantité d'alcool suffisante pour que n'importe quelle espèce basée sur le carbone grimpe sur les épaules de ses compagnons en hurlant des chansons à boire Corelliennes ne lui procurait tout au plus qu'une agréable sensation d'ivresse.

Il était déjà ivre, et ne voyait pas la moindre raison de ne pas continuer à l'être. Il avait réglé son ardoise au bar après avoir été payé pour son dernier article, un papier sur Uli Divini, l'enfant chirurgien, pour un holozine people. Il fit un signe à Tédèl qui s'approcha de sa table.

— Un autre whisky Johrien, Tédèl, on the rocks.

— Ça marche, mon gars !

Elle roula plus loin et Den lui cria :

— Je voulais dire avec des glaçons !

Il avait appris à ses dépens que la programmation idiomatique des droïdes serveurs n'était plus aussi extensive qu'avant.

Tédéhel lui jeta par-dessus son épaule :

— Je suppose que vous le voulez dans un verre, aussi ?

Den rit. Cette réplique était inattendue. Celui qui l'avait programmée devait avoir de l'humour.

Il regarda le fond de liquide vert qui tapissait son verre et le fit tourner, tout en pensant aux récentes conversations qu'il avait eues avec Jos et I-Cinq. Le droïde lui avait déjà dit que tous ses semblables avaient le sens de l'humour. Den se demanda quelle part de la

personnalité de Tédèl résultait de sa programmation, et laquelle lui était propre. Il existait apparemment un test simple pour le savoir, développé depuis plusieurs siècles, et qui stipulait que si l'on avait une conversation en aveugle avec quelqu'un, sans pouvoir dire s'il était organique ou cybernétique, alors ce quelqu'un devait être considéré comme conscient et intelligent.

Il n'avait jamais entendu parler de droïdes soumis à ce test, du moins pas officiellement. Ce qui n'avait somme toute rien de surprenant. Si vous êtes le président-directeur général d'une énorme corporation comme Cybot Galactica ou Industrial Automaton, vous n'avez pas envie que vos produits se considèrent comme égaux avec les espèces organiques.

Il était persuadé qu'I-Cinq passerait ce test sans aucun problème. Et peut-être aussi Tédèl.

Elle lui apporta son verre.

— On the rocks, mon gars, de l'H₂O solide.

Den but une gorgée de son whisky. C'était froid et brûlant à la fois, et ça lui réchauffait les entrailles. Il secoua légèrement le verre et écouta les glaçons tinter contre la paroi. On ne manquait certainement pas de place pour congeler la marchandise, ces derniers temps. Cela faisait maintenant une semaine que le Dôme de Force avait commencer à dérailler, et personne ne savait quand il serait réparé. Ils avaient au moins stabilisé la température, bien que moins six degrés ne soient pas vraiment confortables. Il avait cessé de neiger, mais trois compartiments s'étaient effondrés sous le poids de la neige. Ce n'était pas aussi terrible que d'être coincé dans un avant-poste sur Hoth, il le savait par expérience, mais ça n'avait vraiment rien d'agréable.

D'après ce qu'il avait appris, deux pièces vitales devaient être importées d'au-delà du système. Jusqu'à ce qu'elles soient livrées, l'hiver serait long et froid.

Il remarqua un couple de comédiens attablés non loin de lui. Il aurait adoré écrire un truc sur eux. Ils commençaient à devenir nerveux, à force d'être bloqués ici. Et qui pouvait les en blâmer ? Leurs dates de tournée étaient déjà fichues. Faire un article sur leur situation critique revenait toutefois à avouer le dysfonctionnement du Dôme. Et le Pouvoir-en-place avait décrété que cette information était, pour l'instant, secrète. Il était un peu agacé par le principe, mais Vaetes était inflexible. Den ne voyait pas comment les Séparatistes pouvaient bien tirer avantage de cette information, dans la mesure où il ne s'agissait que d'un dysfonctionnement. Mais le rideau était tiré et risquait de le rester pendant quelque temps.

Pas grand-chose à faire, donc, si ce n'est boire un autre verre.

Le sabotage sur Medstar ne simplifiait certainement pas les choses. Pour autant que Den puisse le déterminer – et il en savait peu, même

avec ses sources –, l'explosion était clairement d'origine criminelle. Un point qui, en soi, était déjà suffisamment horrible. Faire sauter un vaisseau-hôpital était une preuve de barbarie, pas un acte de guerre. Et le fait que l'on puisse faire le lien avec la première explosion du transport semblait indiquer qu'il y avait un espion parmi eux.

Inutile de dire qu'il ne lui était pas non plus permis de colporter cette histoire. Pas via les chaînes officielles, en tout cas.

Il secoua la tête. Ça semblait absurde. Un espion, dans un RMSU-7 sans importance, sur une planète oubliée comme celle-ci ? Dire qu'au moment de signer sa mission de correspondance, il avait eu peur de s'ennuyer et de ne rien faire ! Le temps qu'il avait passé sur RMSU-7 Sept était tout sauf ennuyeux.

Alors qu'il finissait son verre, il aperçut I-Cinq entrer dans la Cantina. Il lui fit un geste d'invite, mais le droïde se dirigea vers le bar, vers Tédèl.

Les deux droïdes parlèrent un moment. Den était suffisamment près pour entendre leur conversation. D'habitude, il n'avait aucun scrupule à écouter aux portes, mais comme leur dialogue était en Binaire et non en Basique, il ne pouvait pas tirer grand-chose de cette suite de clics, bips et autre sifflements.

Quelques instants plus tard, Tédèl reprit le travail et I-Cinq se joignit à Den.

— Je ne savais pas que tu parlais le Binaire, dit Jos.

— Et ça vous surprend ? Vous savez sûrement que les droïdes de protocole, même ceux qui, comme moi, ne sont plus fabriqués, ont une programmation exhaustive en matière de langage.

— Ok. Donc je suppose que tu faisais juste ton intéressant auprès de la dame.

— A peine. Si vous voulez vraiment savoir, je lui demandais son numéro de série et ses paramètres de champ de substrat.

Den était suffisamment soûl pour trouver ça hilarant.

— Super-méthode, pouffa-t-il, je vais peut-être l'essayer avec cette adorable petite danseuse là-bas. Allez, viens dans ma chambre, poupée, on va discuter de paramètres de substrat.

Il rit encore.

— Les organiques sont une source d'amusement permanent, lâcha I-Cinq, du moins pour eux-mêmes.

Den réussit à se calmer, bien que ses ailettes continuassent à frétiller en hilarité mal contenue.

— Te vexe pas. On n'a jamais réussi à te soûler, n'est-ce pas ? Pourtant, on a essayé, mais y a rien qui marche.

— Et je ne suis sincèrement pas sûr d'en être reconnaissant ou peiné. La suggestion de Klo Merit marcherait sans doute, mais seulement si je récupère toutes les données mémorielles perdues.

Jusque-là, mon contrôle non local de refroidissement empêche toute altération basique.

— Mais je travaille dessus, t'inquiète pas.

Den vida son verre.

— Comme c'est rassurant. Vous y travaillez en tombant la tête la première dans votre bol de riz ? Autant j'aime la comédie des organiques, autant j'ai d'autres choses à faire.

— Je ne suis pas si soûl, dit Den.

Il posa son verre vide sur la table sans le renverser, non sans effort.

— Le plus important, c'est que vous y croyiez.

Le droïde se dirigea vers la porte, s'écartant pour laisser passer deux créatures. Den cilla face à la brusque irruption de lumière réfléchie par la neige. Il reconnut l'Umbarien et la Falleen, récemment arrivés pour une tâche administrative quelconque, s'il se rappelait bien. Sans doute qu'ils dépendaient du sergent en charge de l'approvisionnement. Il les envia un instant. Au moins, eux, ils remplissaient un rôle bien défini. Jusqu'à ce que le Black-out soit levé, lui n'avait rien à faire à part s'asseoir et boire.

Mais à bien y réfléchir, ce n'était pas un si mauvais boulot, après tout...

CHAPITRE DIX-SEPT

C'était fait.

L'espion se tenait devant une baie d'observation et regardait la planète bleu-vert en contrebas. Le coût initial était de trente-trois vies biologiques, dix-sept droïdes et plusieurs millions de crédits de dégâts. Au final, le bilan serait bien plus élevé. Comme Column avait reçu l'ordre de détruire les ponts inférieurs, l'accueil des patients évacués de la planète était sérieusement réduit. Des malades et des blessés resteraient bloqués dans les RMSU-7s, et ceux qui auraient pu survivre si on les avait transférés à temps sur Medstar ne s'en sortiraient pas. Les cargaisons de Bota seraient dramatiquement ralenties elles aussi, mais pas suffisamment pour réveiller le courroux du Black Sun. Les gangsters étaient au courant des contacts séparatistes de Column. Il était sur la corde raide, ça ne faisait aucun doute. L'espion devait s'assurer que les services rendus au Black Sun rachetaient les inconvénients liés aux cargaisons de Bota ; dans le cas contraire, Kaird de Nediji pourrait bien taper à la porte de Column, comme il l'avait fait pour l'Amiral Bleyd.

C'était incontestablement un revers pour la République. Suffisant pour gagner la guerre ? Non, bien sûr que non. Mais c'était une pierre de plus sur le dos du Bantha, comme disait le proverbe. Qui pouvait dire que ça n'était pas cette pierre de trop qui rendrait le fardeau de la créature trop important ? Ou qu'on en n'était pas loin ?

Malgré ça, Column ne ressentait aucune satisfaction, aucun sentiment d'accomplissement. Faire sauter un vaisseau médical, même en partie, était un acte odieux, ignoble, répréhensible. Il y avait des gens sur Drongar qui connaissaient bien Column. S'ils avaient su ce qu'il venait de faire, ils se seraient écartés avec dégoût. Ou, plus probablement, se seraient réjouis de son exécution sommaire. En tout cas ceux qui n'auraient pas demandé à presser eux-mêmes la détente...

Mieux valait ne pas approfondir le sujet, l'espion le savait parfaitement. Les expériences douloureuses laissent des cicatrices et continuent à suppurer même des années plus tard, si l'on y pense trop. Mieux vaut les ranger au placard et fermer la porte à clé. Elles sont toujours là, dans le noir ; mais si on les ignore, elles ne sont plus aussi douloureuses. Parfois, c'était le seul moyen de continuer.

Pour autant que Column le sût, ils croyaient toujours qu'il s'agissait d'un accident ; ils n'étaient donc pas à la recherche d'un

saboteur. Au final, les opérations entre le vaisseau et la planète reviendraient à la normale. Et Column serait autorisé à revenir au RMSU-7.

Pour envisager la prochaine frappe contre la République.

Appeler « miracle » les effets de l'injection intramusculaire d'extrait de Bota dans le corps du clone mourant était sans doute un peu abusif et Barriss le savait. Cela dit, on ne pouvait nier que l'homme qui se trouvait aux portes de la mort quelques heures plus tôt était maintenant alerte et réveillé. La fièvre était tombée et les organes malades se remettaient doucement, si l'on en croyait le moniteur télémétrique. Son taux de globules blancs et son niveau bactérien avaient nettement baissé, même s'ils restaient un peu élevés. Contre toute attente et à tous les niveaux, il allait presque bien.

Incroyable.

Barriss avait encore six doses injectables de Bota données par Jos, et elle avait plusieurs patients qui en bénéficieraient certainement. Ceux qui étaient les plus humains dans leurs caractéristiques d'espèce profiteraient le plus des propriétés antibactériennes et antivirales, mais ceux pour lesquels la drogue agissait principalement comme narcotique et dont la douleur outrepassait les analgésiques habituels ne l'apprécieraient pas moins.

Il y avait bien plus de patients dans le RMSU-7 que d'habitude. L'explosion sur Medstar avait ralenti les transferts, et si la plupart des blessés étaient dans un état stable certains avaient toujours besoin de soins que le RMSU-7 ne pouvait leur donner. Le Bota aiderait, mais ça ne durerait pas longtemps.

Alors même qu'elle faisait sa tournée entre les rangées de lits, Barriss se demandait déjà comment obtenir une plus grande quantité de cette plante miraculeuse. Les champs les plus grands étaient évidemment gardés, mais Jos lui avait dit qu'il existait des bosquets sauvages plus petits. Ceux-là mêmes que Zan avait découverts et qu'il utilisait pour ses préparations. Si elle pouvait trouver quelques pousses sauvages et en tirer ne serait-ce qu'un demi-kilo, elle préparerait une décoction suffisante pour traiter entre cinquante et cent patients. Elle ignorait les dosages précis et les proportions d'éléments actifs pour obtenir une solution efficace, mais elle pouvait toujours analyser les doses restantes et trouver toute seule. La chimie et les préparations pharmaceutiques n'étaient pas ses matières favorites pendant ses études de médecine, mais elle avait réussi à en apprendre suffisamment pour s'en sortir honorablement. Elle trouverait bien un moyen pour que ça marche.

C'est vraiment dommage que Zan n'ait pas laissé de notes, pensa-t-elle, ça m'aurait fait gagner du temps.

Bien entendu, laisser de tels documents en évidence risquait de lui attirer beaucoup d'ennuis si quelqu'un les trouvait. Ce que Zan et Jos avaient fait, et ce qu'elle comptait faire également, était techniquement illégal. Quoi qu'il en soit, ça n'était pas immoral ; son entraînement de Jedi et sa formation médicale étaient en parfait accord avec ça. Il y avait loi et loi. Certaines étaient votées pour de mauvaises raisons, et beaucoup étaient imparfaites. Presque chaque règle avait une exception. S'il fallait choisir entre une action légale ou morale, le Jedi optait idéalement pour les deux. Mais la réalité était rarement idéale, et dans ce cas, il était préférable d'opter pour la morale et d'en assumer les conséquences. S'il y en avait.

En l'occurrence, ça n'était pas compliqué. Sauver des vies était juste. Si l'on avait les moyens de le faire, mais qu'on laissait les gens mourir parce que la loi favorisait les riches et les puissants, eh bien c'était mal, tout simplement.

Elle entendit un faible gémissement et se tourna vers l'un des quelques patients qui n'étaient pas des clones. Un lieutenant Rodien nommé Zheepho se débattait dans son lit et luttait contre le champ de pression qui le maintenait en place. Zheepho avait une fièvre osseuse chronique qui était restée passive pendant des années avant de se déclarer de nouveau. L'intensité des contractions musculaires causées par l'agent pathogène – une forme de micro-organisme à peu près à mi-chemin entre le virus et la bactérie – était telle que les ligaments infectés pouvaient se déchirer et les os se briser pendant les périodes les plus violentes de tétanie. Le taux de mortalité de la maladie dépassait les cinquante pour cent, même quand on tentait de la soigner. Il n'existait pas de remède, et la plupart des calmants musculaires dont ils disposaient étaient sans effet sur les Rodiens. Une déconnexion nerveuse chirurgicale stopperait les inductions neuronales afférentes ou efférentes, mais, même en mettant de côté le fait que le patient serait totalement paralysé, ça n'arrêterait pas les convulsions. L'infection était située dans les muscles, pas dans le cortex cérébral.

Peut-être que le Bota aiderait. Zheepho souffrait beaucoup et risquait de mourir si rien n'était fait. Dans plus de la moitié des cas, l'infection s'étendait et un organe vital – cœur, poumon, foie – finissait par lâcher. Barriss avait vérifié, mais les manuels ne faisaient pas mention des effets du Bota sur les Rodiens, du moins ceux auxquels elle avait accès.

Mais il n'avait rien à perdre. Le Bota n'avait aucun effet secondaire fatal pour toutes les espèces connues. Et les périodes continuelles de tétanie pouvaient très bien affaiblir Zheepho au-delà des capacités de soin du RMSU-7, même s'il survivait à la maladie en elle-même.

Elle s'approcha du Rodien qui se débattait. Il lui faudrait couper le

champ de pression pour lui injecter la dose. Un deltoïde ou un abducteur ferait l'affaire. L'air comprimé propulserait la drogue directement dans le tissu musculaire, pour peu qu'elle le pique avant un nouveau spasme. Elle aurait peut-être besoin d'utiliser la Force pour le maintenir immobile.

Elle atteignit le lit.

— Zheepho, le salua-t-elle, je suis Barriss Offee, une guérisseuse Jedi.

— Dé-désolé d-d-de ne p-p-p-pas me le-le-le-ver, gué-gué-gué-ri-sseu-sseu-se, réussit-il à répondre entre ses lèvres gercées.

— J'ai ici un traitement qui pourrait vous aider, dit-elle.

Elle leva la seringue.

— Mais il y a un risque que je ne peux pas totalement mesurer.

Le Rodien se retourna totalement, serré comme un poing géant. Le spasme dura vingt secondes. De la transpiration bleu-vert recouvrit son corps tendu. Quand le spasme se relâcha, il croassa :

— Là main-maintenant, gué-guérisseuse, j'accepterais du-du poi-poison si vous-vous m'en pro-prop-posiez -ahhhhh !

Une autre contraction le saisit, plus courte, cette fois.

— Je vais devoir couper le champ. Essayez de rester le plus immobile possible.

— P-p-pas de pro-problème, réussit-il à dire.

Elle était moins sûre d'elle qu'en apparence. Elle ne pouvait pas maîtriser la pensée du malade, dans la mesure où il ne contrôlait pas ses contractions musculaires. Elle devrait le maintenir physiquement en place en canalisant la Force, et ça ne serait pas facile à faire sans le blesser, étant donné son faible état physique.

Elle trouva la connexion avec la Force dont elle avait besoin et se jeta en avant par la pensée, l'épingleant à son lit. Il se tint immobile et elle prépara la seringue. Elle n'avait qu'à couper le champ, s'approcher rapidement, le piquer et sortir en une ou deux secondes. Prête... Allez !

Elle poussa le bouton du champ de Force, se précipita et maintint sa jambe d'une main. Elle enfonça la seringue dans sa cuisse et commença à presser le piston...

Un énorme spasme tordit le Rodien. Son intensité déconnecta Barriss de la Force.

Vite !

Mais au moment où elle appuyait sur le piston, la jambe de Zheepho se déroba, comme si mille volts l'avaient électrocutée. La seringue jaillit de la cuisse. Barriss agrippait encore la jambe du patient quand un second spasme le saisit, la faisant perdre son équilibre. Barriss se pencha en avant et l'aiguille descendit sur le dos de son autre main.

La cartouche d'air comprimé dispersa le produit à travers sa peau. Une certaine quantité passa dans une veine – elle en sentit le froid.

Rapidement, elle se jeta en arrière, réenclencha le champ de pression et sortit une autre seringue de Bota d'une poche. Alors que les muscles de Zheepho se relâchaient, elle éteignit de nouveau le champ, enfonça le seringue dans la jambe et actionna la cartouche.

Cette fois, elle eut plus de chance.

Un instant après, le champ était relancé et Barriss se tenait à côté du Rodien, l'observant. Il se tordit de nouveau, mais moins qu'avant, et après quelques minutes, les spasmes cessèrent.

C'est aussi rapide que ça ? se demanda-t-elle.

— Pffffou, dit-il. Merci, guérisseuse. Je ne sais pas ce que vous m'avez donné, mais j'en prendrais bien un tonneau.

Elle sourit.

— Je reviendrai vous voir d'ici peu.

Le Rodien était allongé dans le lit vert, le dernier de la rangée. Barriss marcha entre les champs stériles et entra dans une salle d'approvisionnement. Elle utilisa la Force et tenta de la tourner vers elle pour se surveiller. Même s'il était vrai que le Bota n'avait jamais eu d'effets secondaires sur les humains, elle venait quand même d'en prendre une bonne dose. Elle ne se sentait pas différente, mais...

Une soudaine lumière la submergea.

Elle cilla en voyant Maître Luminara Unduli à trois mètres d'elle, qui la regardait en souriant.

— Maître ? Comment avez-vous...

Maître Unduli devint translucide, puis transparente avant de s'éteindre comme une lumière qui disparaît.

A sa respiration suivante, Barriss sentit une soudaine énergie se déverser en elle. Un pouvoir immense, cru, pur. A cet instant, elle se sentit transcendante, presque omnipotente. Elle était simultanément dans son corps et en dehors, capable de ressentir au-delà de trois, et même quatre dimensions. C'était comme si elle pouvait saisir la structure de l'espace et du temps, et la retourner, la tordre, autant qu'elle le voulait. Pendant un moment aveuglant, elle put sentir la Force comme jamais auparavant, dans son entier. Il y avait comme une... conscience cosmique, à travers laquelle elle se sentait connectée à tout, partout, capable de tout faire, absolument tout...

A cet instant suspendu, elle était la Force.

Des soleils naissaient, des planètes venaient à la vie, des civilisations se développaient, s'écroulaient, les planètes devenaient arides, les soleils froids. Le temps s'écoulait comme un trait de laser, comme un vaisseau en hyperspace, mais elle était capable de le suivre entièrement. Chaque détail de chaque monde de chaque galaxie jusqu'au bout de l'Univers.

C'était indescriptible. C'était sans doute ce que ressentait les dieux, pour peu qu'ils existent.

Combien de temps tout cela dura, elle n'aurait su le dire. Quelques instants ou quelques milliers d'années, il était impossible de le mesurer...

Puis ce fut fini. Barriss tituba en arrière jusqu'au mur, s'y adossa et se laissa tomber jusqu'à ce qu'elle touche le sol froid, stupéfaite par l'expérience.

Elle pouvait à peine respirer. La vague passa, mais quelques restes continuèrent à tourbillonner en elle, des motifs puissants qui dansaient et tournaient à travers son corps. Elle se sentit épuisée, mais... plus sage, d'une certaine manière...

Qu'est-ce que c'était ? Que venait-il de lui arriver ?

CHAPITRE DIX-HUIT

Jos ne se rappelait pas avoir été autant excité depuis qu'il était sur cette planète. Le transporteur qui ramenait Tolk entamait sa descente. Il se tenait près du Pad, le regard vers le haut – non qu'il puisse voir grand-chose à travers les nuages qui recouvraient encore l'arche du Dôme. La neige arrivait parfois à hauteur de poitrine, et ce malgré les droïdes qui la dégageaient à plein temps.

On avait suffisamment installé de chauffages pour que la plupart des bâtiments soient supportables, certains même très chauds, mais c'était plus qu'un petit inconvénient. Même au niveau du sol, la condensation brouillait la vue – ils vivaient tous essentiellement sous une bulle opaque. Il n'y avait pas récemment eu d'attaques ennemies aux alentours du RMSU-7, pas de missiles perdus ni de rayons à particules, heureusement. Si ça n'avait tenu qu'à Jos, il aurait éteint le Dôme de Force, laissé la neige fondre – ça ne prendrait certainement pas beaucoup de temps – et fait les réparations le système déconnecté. Mais bien sûr, si ça n'avait tenu qu'à Jos, ils ne seraient pas sur cette planète perdue ; ils n'auraient pas besoin d'un dôme protecteur parce qu'il n'y aurait pas de fichue guerre.

La fenêtre invisible du Dôme se dilata, laissant passer le transport en même temps qu'un rapide échange d'air chaud et froid qui transforma momentanément le brouillard en vortex cyclonique. Le petit tourbillon se réduit et mourut au moment où le Dôme se referma et le vaisseau sortit des nuages pour se diriger vers le Pad d'atterrissage désert. La neige qui tombait autour du poste de lancement était légèrement mouchetée – un arc-en-ciel rouge pâle, coloré par les colonies de spores aspirées à l'intérieur et immédiatement gelées.

Le temps que le vaisseau atterrisse et que le sas s'ouvre sembla durer une éternité, et cinq personnes descendirent avant Tolk, bien sûr. Elle portait une tenue de travail chirurgical et son packaging suivait dans le harnais à bagages d'un droïde. Jos vit de petits frissons se former sur ses bras nus.

Il sentit une bouffé de joie presque vertigineuse quand il la vit et se précipita pour la prendre dans ses bras. Elle se laissa aller contre lui quelques instants puis sembla se raidir.

— Hé, ça va ?

— Ça va, oui.

Elle jeta un œil aux alentours et frissonna.

— Tu ne plaisantais pas pour le temps, n'est-ce pas ?

— C'est pas si mal ici... Près des REP-DEP, il y a comme des points froids là où la neige monte plus haut qu'un wampa sur échasses.

Jos lui pris le bras et l'attira vers le camp.

— Allons à l'intérieur, tu vas vite te réchauffer.

Il la tenait toute proche avec son bras et accéléra le pas vers son Cube.

— Allons d'abord chez moi, suggéra-t-elle, j'ai un blouson là-bas.

Jos haussa les épaules.

— Pas de problème.

A l'intérieur, le chauffage installé par Jos un peu plus tôt avait suffisamment réchauffé l'air.

Tolk s'assit sur son matelas.

— De la neige, dit-elle. Sur Drongar. Incroyable.

— On s'y habitue très vite, répondit-il. Puis ça devient une grosse épine dans le pied. Surtout vu notre situation de triage. S'ils ne rétablissent pas les rapatriements rapidement, on va devoir entasser les patients dans les entrepôts. On manque de places dans les salles.

Elle acquiesça. Jos réalisa qu'elle semblait fatiguée. Fatiguée et tirée.

— C'était chaud, là-haut ?

Elle soupira.

— Pas pour moi. J'étais sur la passerelle. Tout ce qu'on a ressenti, c'était une grosse vibration avant qu'on scelle le bâtiment. Je ne connaissais personne parmi les tués. Les blessés et les survivants ont été transférés vers les ponts inférieurs par les équipes d'urgence.

— Incroyable. Faire sauter un vaisseau médical.

— C'est une chose affreuse, lâcha-t-elle.

Sa voix était plate et plutôt distante.

Le silence se fit.

— Tu veux un Stimcafé ?

— Ce serait sympa.

Il alla préparer la boisson.

— Comment allait Grand-Oncle Erel ?

Tolk ne le regarda pas, les yeux fixés sur son sac.

— Bien.

Même en tenant compte des récentes horreurs qu'elle avait traversées, quelque chose dans son comportement parut étrange à Jos.

— Tolk, est-ce que ça va ?

Elle remua une main.

— Ouais, ça va. Juste fatiguée, c'est tout... C'était... difficile.

— Je comprends ça.

Il hésita.

— On pourrait descendre à la Cantina, manger un morceau, peut-être un verre ?

Elle le regarda.

— Tu sais, Jos, je n'en ai vraiment pas envie.

— Ok, pas de problème. On peut rester ici. Euh... Je peux aller chercher un truc à manger...

— Jos, dit-elle, et sa voix avait un ton légèrement crispé, un ton qu'il avait entendu trop souvent de la part de gens trop proches. Je... Je crois que j'ai juste besoin de repos.

— Oh. Ok, d'accord, pas de souci.

Il hésita, ne sachant pas quoi dire. Elle n'avait pas l'air particulièrement heureuse de le voir. D'accord, elle était fatiguée, et bien sûr, c'était traumatisant, mais Tolk était infirmière en chirurgie. En un mois, elle avait vu plus de gens mourir que beaucoup d'infirmières en une décennie, et dans des conditions bien moins plaisantes. Elle était aussi solide que du Duracier. Comment une explosion qu'elle avait à peine vue pouvait l'affecter à ce point ?

Il jeta un coup d'œil à sa montre.

— Mon service commence dans quelques minutes, ajouta-t-il, légèrement choqué de constater qu'il était heureux de trouver une excuse pour partir. Je... Je viendrai quand j'aurai fini, si ça te convient ?

— Ça... ça ira bien, répondit-elle.

Il la serra dans ses bras et, une fois de plus, elle sembla se raidir. Il l'embrassa et elle l'embrassa en retour, mais c'était comme donner un baiser à sa sœur. Il n'y avait pas la moindre once de chaleur.

Alors qu'il marchait sous la neige vers l'OT, Jos sentit une soudaine peur sans nom l'envelopper. Tolk était revenue changée du transporteur. Il ne savait pas comment ni pourquoi, mais ce n'était plus la même femme.

Quelque chose clochait. Quelque chose clochait sérieusement...

Den sentit qu'il y avait un changement quand il prit sa place habituelle à la table de Sabbac. Il lui fallut un moment pour identifier ce que c'était : il commanda un verre et réalisa que Tédèl n'était pas de service.

C'était bizarre. Les droïdes ne travaillent pas par périodes comme le font les organiques. Tédèl était toujours là, à partir du moment où la Cantina était ouverte. Aujourd'hui, non.

Il n'y avait pas non plus Jos et Tolk, mais on pouvait s'y attendre, sachant que cette dernière venait tout juste d'arriver de Medstar. A part lui, les joueurs étaient Klo, Barriss, I-Cinq et une nouvelle tête, quelqu'un qu'il était assez content de voir ; Eyar Marath, la danseuse Sullustine de la troupe. Den prit son siège, juste à côté de la table. Elle

leva les yeux de son verre, le regarda et sourit.

Den lui rendit son sourire. Il s'était longtemps demandé comment il allait bien pouvoir faire pour l'aborder, et voilà qu'il avait maintenant une occasion en or massif. Ça faisait si longtemps qu'il n'avait pas vu un autre représentant de son espèce qu'il en venait à trouver séduisante cette vieille sorcière de To'olnak. Pas de problème de ce côté : Eyar était belle à tomber raide. Elle était jeune, certes, et il était probablement suffisamment vieux pour être son père, mais à en juger par le regard qu'elle lui lançait, elle ne le considérait pas comme tel. Elle avait des yeux lustrés, noirs comme de l'obsidienne et très grands, même pour une Sullustine. La forme des ses oreilles était délicate, avec de larges pavillons et lobes. Ses bajoues luisaient de salive. Elles prirent une teinte rose plus foncée alors qu'elle lui souriait.

Oh oui, c'était une bombe atomique, celle-là !

— Wa loota, maga nu, dit-elle, Mi nama Eyar Ah tram.

Den cilla. Elle parlait à l'inflectif inférieur, comme une fille à un copain.

— Wa denga, see't boos'e. Mi nama Den Dhur.

Elle sourit encore, et soudainement, Den ne fut plus froid du tout. Plus du tout. Le père de personne à cette table.

— Où est Tédèl ? demanda-t-il à la cantonade.

Il avait grand besoin d'un verre.

Personne ne répondit.

Il regarda Merit et vit l'air légèrement déconfit du grand Equani.

— Elle n'est plus parmi nous.

— Quoi ? Mutée ? Mais elle vient juste d'arriver !

Il lui fallait un ou deux Blasters pour se calmer. Non qu'il en ait besoin, mais...

Puis vint un autre moment de silence pénible. I-Cinq le brisa :

— L'unité TDL-Cinq-Zéro-Un a été désassemblée.

— Répète-moi ça ?

— Il était nécessaire de récupérer la pièce de son routeur central. L'unité TDL-Cinq-Zéro-Un était l'un des derniers modèles de Cybot Galactica, et les caractéristiques techniques de son routeur YX-Quatre-vingt-dix étaient compatibles avec le routeur secondaire du générateur harmonique du Dôme. C'était...

Den leva la main pour arrêter le droïde.

— Attends une minute, tu es en train de me dire qu'on l'a cannibalisée ?

L'expression et la voix de I-Cinq semblaient plus plates que d'habitude, pour peu qu'une telle chose soit possible.

— La section d'ingénierie a appris qu'il faudrait encore cinq semaines au minimum avant qu'un routeur de rechange pour le

générateur endommagé soit livré. Alors ils ont pensé à une solution de fortune et réquisitionné celui de l'unité TDL-Cinq-Zéro-Un...

— Tédèl, martela Den, elle s'appelle tédèl.

I-Cinq se tut quelques instants puis continua :

— Ils ont réquisitionné le XY-Quatre-vingt-dix de l'unité. Ses paramètres de champ sont dans la phase requise pour réaligner le générateur harmonique de phases.

Den fixa le droïde, la mâchoire affaissée.

— Je ne peux pas y croire. Ils l'ont détruite pour des pièces ? Comment ont-ils pu ? Elle était bien plus qu'un simple...

Il s'arrêta en comprenant la totalité de ce qu'impliquait le discours d'I-Cinq.

— Paramètres de champ. Je me rappelle. Tu lui avais posé la question...

Barriss intervint :

— Den, I-Cinq n'est pas...

Den l'ignora et regarda le droïde.

— Tu l'as dénoncée ?

— On m'a donné l'ordre de déterminer l'utilité potentielle du routeur de l'unité, répondit I-Cinq.

— Je ne peux pas y croire, une droïde, comme toi.

— Je ne voudrais pas doucher ta vertueuse indignation, dit Barriss, mais il y a une ou deux choses dont tu ignores tout.

Il y avait quelque chose de bizarre dans sa voix, remarqua Den, mais il n'avait pas le temps de s'en préoccuper. Sa meilleure serveuse avait disparu et son « ami » I-Cinq en était responsable.

— Je sais tout ce que j'ai besoin de savoir...

— Tédèl s'est portée volontaire, Den, intervint Merit.

Il regarda le psy.

— Hein ?

— Elle savait quelles en seraient les conséquences. C'est Tédèl qui a remarqué la compatibilité. I-Cinq n'a fait que confirmer. Ce n'était pas son idée.

Den secoua la tête. L'éventrer. Aussi intelligente que quiconque à cette table, et drôle, en plus, mais tchac, comme ça.

— Je crois que tu dois des excuses à I-Cinq, suggéra Barriss.

Une fois de plus, il y avait quelque chose dans sa voix, quelque chose sur laquelle il n'arrivait pas à mettre le doigt. Elle semblait, comment dire, plus vieille. Beaucoup plus vieille. Mais c'était idiot.

— Ce n'est pas nécessaire, déclara I-Cinq. Je ne suis, après tout, qu'un droïde. Pourquoi devrais-je m'offenser ?

Den soupira.

— Je suis désolé, I-Cinq. J'ai dépassé les bornes d'un bon parsec. Je... Euh... Oh, finissons-en ! Jouons aux cartes.

Klo commença la distribution – on les avait dispensés des services du Recarte depuis déjà quelque temps et il traînait désormais dans un coin pendant qu'ils jouaient.

Alors voilà, pensa Den. Encore un rappel de la différence entre les biologiques et les droïdes. Quelqu'un avec lequel ils interagissaient comme avec une personne pouvait être... éteint, comme ça, simplement parce qu'il avait un machin plus utile ailleurs. Bien sûr, les gens mouraient tout le temps pendant une guerre – des compagnons avec lesquels vous buviez et rigoliez pouvaient être emportés le temps d'un battement de cil, zip zap, comme ça –, mais là c'était différent. Il y avait de quoi faire réfléchir un Sullustin.

Den ramassa sa main tout en regardant Eyar Marath. Elle lui sourit. Bien. Au moins sa mauvaise humeur ne l'avait pas rebutée. Elle était belle. Depuis combien de temps ne s'était-il pas simplement assis avec quelqu'un de sa propre espèce ? Trop longtemps.

Il pensa à un truc.

— Bon. Désolé. Après tout, quand le routeur qu'ils ont commandé arrivera, ils devraient pouvoir réparer Tédèl et elle sera comme neuve, non ?

Il y eu un autre moment de silence glacial. Puis I-Cinq dit, presque gentiment :

— Ils n'ont pas commandé de nouveau routeur Den. Les militaires dédommageront l'entreprise propriétaire de Tédèl, mais ils n'ont aucun intérêt à payer deux fois les réparations.

Den le fixa.

— Kark, dit-il.

— Une expression adaptée, répliqua I-Cinq.

Merit ouvrit le jeu.

CHAPITRE DIX-NEUF

Jos avait finalement réussi à obtenir un blouson et une paire de gants, ce qui voulait dire que le Dôme serait presque certainement bientôt réparé. Ça ne ratait apparemment jamais : s'il faisait un écart pour se préparer à quelque chose, le besoin ne s'en faisait rapidement plus sentir. Mais au moins, pour l'instant, mieux valait tout prévoir.

Il se dirigeait vers le bâtiment principal quand son UnitComm bipa.

— Docteur Vondar, on a un problème au Bloc.

— Je ne suis pas en service.. commença Jos.

— Oui, monsieur, le Colonel Vaetes le sait, mais il vous demande poliment de venir ici.

— Ok, j'arrive.

Au Bloc Opératoire, les affaires marchaient doucement, avec seulement quelques patients. Une demi-douzaine de docteurs et d'infirmières étaient rassemblés autour d'une table. Vaetes était parmi eux. Il se retourna, vit Jos et s'écarta du patient dissimulé par le groupe.

— Colonel ? Quel est le problème ?

— Vous avez déjà travaillé sur un Nikto ?

Jos leva un sourcil.

— Vous avez une Face-de-Come ? Je ne savais pas qu'on en trouvait sur ce monde.

— J'ai bien peur que si. Un membre d'une équipe qui travaille dans les champs de Bota. Il est passé sur une mine et a fait sauté le champ. Le patient est constellé de shrapnels, et personne n'a jamais ouvert de Nikto auparavant. Vous avez coupé un tas d'espèces différentes. Déjà vu celle-là ?

Jos soupira.

— Pas depuis ma première année d'internat en chirurgie. Je ne suis pas vraiment qualifié pour...

— Personne d'autre ici n'a jamais utilisé le moindre scalpel sur un Nikto, Jos. Même pas le Lieutenant Divini. Ce que vous connaissez, c'est toujours mieux que ce que nous ne connaissons pas.

Il avait raison.

— Ok, je m'en occupe.

— Merci. Tolk est déjà là.

Jos acquiesça.

Il alla vers son casier, fut ganté et masqué par le droïde infirmier mobile de service et entra dans le champ. Il vit Tolk à côté de la table qui alignait les instruments. Il avait espéré en savoir plus sur son humeur, mais toute une foule regardait, et il ne voulait pas lui parler comme ça.

Comme si un dieu de la Guerre ennuyé avait lu dans ses pensées, le bruit d'un drone civière se fit entendre.

— De nouveaux arrivants ! cria Vaetes. Jos, vous vous débrouillerez ?

— Probablement pas, mais ça ne m'aidera pas beaucoup si vous restez à regarder par-dessus mon épaule. Allez-y. Je crierai si j'ai un problème.

Le public se dissémina, laissant Jos, Tolk et le droïde stérile mobile. Jos regarda autour du champ. Le scintillement et les reflets des plafonniers sur les limites électrostatiques donnaient à Tolk un visage presque extraterrestre. Même gantée et masquée, elle est belle, pensa-t-il.

— Salut, dit-il.

— Salut.

Au-dessus du masque, ses yeux n'avaient pas l'air de sourire. Elle ne le regardait pas.

Jos observa le patient. Les Nikto avaient une apparence reptilienne, avec deux douzaines de petites cornes réparties autour du visage et de la tête, en plus d'une paire plus grande sur le menton. Il y avait quatre ou cinq sous-espèces. Celui-là possédait une peau gris-vert, ce qui signifiait qu'il habitait les montagnes et les forêts. Ses vêtements avaient été coupés, et plusieurs blessures sévères marquaient son torse.

La procédure serait la même qu'avec n'importe quel patient. Jos allait devoir suivre les blessures et localiser les shrapnels, puis réparerait les organes blessés. Et il devrait faire avec ce dont il disposait sur place, les banques ne comptant certainement pas le moindre organe Nikto.

Atteindre les shrapnels ne serait pas facile. Les plaques du Nikto s'étaient dilatées pour recouvrir les points d'entrée. C'était une réaction anatomique, fruit d'un millénaire d'évolution, qui gardait les blessures aussi stériles et protégées que possible, jusqu'à la guérison. D'habitude, ça marchait plutôt bien. Mais d'habitude, il n'y avait pas plusieurs gros morceaux de Duracier incrustés dans les viscères des Nikto.

— Il va falloir que je relâche les muscles suffisamment pour pouvoir lever ses plaques abdominales, énonça-t-il à Paleel, l'infirmière mobile qui n'était pas sous champ stérile. Trouve-moi ce qui produit cet effet sur un Nikto.

— Je l'ai déjà, répondit l'infirmière. Myoplexaril, version quatre. Trois milligrammes par kilogramme corporel. IV.

— Ok. Combien pèse-t-il ?

— Soixante kilogrammes.

Jos fit le compte.

— Donne-lui un quatre-vingts de Myoplexaril V quatre. IV.

Quelqu'un avait fait une perfusion intraveineuse, TKO, ce qui était une bonne chose. La procédure IV était, au mieux, primitive, et, en plus de tout, Jos n'avait jamais eu le plaisir de l'appliquer à une espèce reptilienne. Trouver une veine sur une peau à plaques n'était pas une mince affaire. Mais tous les goutte-à-goutte osmotiques étaient déjà utilisés. Il lui faudrait faire avec ce qui était disponible. Threndy, l'autre infirmière, remplit un injecteur de relaxant musculaire, vérifia deux fois le dosage du médicament et pressa l'aiguille contre le goutte-à-goutte IV RX.

Ça prendrait un peu de temps avant que le médicament n'agisse.

— Threndy, dit Jos, pourquoi ne terminerais-tu pas la préparation des instruments ? Paleel, trouve-moi un deuxième Kit reptilien, juste au cas où. Tolk, viens ici et aide-moi à catégoriser les blessures.

Les infirmières sortirent.

Maintenant que Tolk se tenait à côté de lui, ils pourraient avoir une conversation privée pour peu qu'ils parlent à voix basse.

— Ça va ? demanda-t-il.

Elle continua à fixer le patient.

— Je vais bien.

— Tu n'en as pas l'air. Depuis que tu es revenue de Medstar, tu sembles... Eh bien, distante.

Elle le regarda puis revint au patient.

— Celui-là a l'air d'avoir été touché à la rate. Si tant est qu'ils aient une rate.

Elle montra la plaie suturée avec un stat-patch.

— Tolk.

Elle soupira.

— Qu'est-ce que tu veux que je dise, Jos ? Ce n'était pas une promenade dans un parc d'attractions. J'ai vu des gens aspirés dans l'espace comme des graines en plein vent. Ceux qui ont eu de la chance sont morts immédiatement.

— Des gens meurent ici tous les jours, lâcha-t-il. Tu m'as l'air capable de le supporter.

— Ce n'est pas pareil, répondit-elle.

— Ce n'est pas comme si c'était toi qui l'avais fait.

Elle lui jeta un regard acéré et allait lui rétorquer quelque chose quand les plaques abdominales se relâchèrent et se rétractèrent. Un jet d'hémolymphes rougeâtre gicla d'une des blessures ouvertes et lui

aspergea poitrine.

Les minutes qui suivirent furent employées à stopper l'hémorragie des fluides vitaux. Les infirmières et les droïdes s'en occupèrent pendant que Jos s'écartait de la table. Il lui faudrait changer de vêtements et de blouse. Ce qui signifiait qu'une conversation sérieuse avec Tolk n'était plus à l'ordre du jour.

Mince !

Mais il n'allait pas laisser tomber. Quelque chose clochait, quelque chose qui dépassait le traumatisme de ce qui était arrivé. Tolk ne lui disait pas tout. Et il ne se reposerait pas tant qu'il ne saurait pas de quoi il s'agissait.

Barriss Offee avait beaucoup de mal à se concentrer sur son travail.

Devant elle, dans un lit de la salle de récupération, un soldat était étendu. Ou du moins la plus grande partie d'un soldat. Ses jambes avaient été arrachées à mi-cuisse par un shrapnel. La solution consistait à équiper le soldat de prothèses cybertroniques. Des jambes robotisées qui, une fois recouvertes de synthéchair, seraient presque identiques aux originales. Le travail de Barriss était d'utiliser la Force pour préparer le clone aux implants de circuits en calmant la réaction systémique due à l'état de choc. Une tâche plutôt facile – une simple question de lissage du système nerveux autonome de stimulation des réponses biologiques. Elle l'avait déjà fait des dizaines de fois sans problème. Il n'y avait aucune raison de penser que ce serait différent cette fois.

Néanmoins, elle n'y arrivait pas.

Depuis son expérience de connexion aveuglante, de connexion « cosmique », Barris avait peur d'employer de nouveau la Force. Bien qu'elle n'ait aucune raison logique d'être effrayée, elle restait paralysée à chaque fois qu'elle essayait le lien.

Elle avait conscience que la situation était mauvaise, surtout quand on tenait compte de son travail ici, sur ce monde ravagé par la guerre. Bien que les derniers jours aient été calmes en terme de blessés, le RMSU-7 Sept pouvait être inondé à tout moment. Et quand ça se produirait, ses capacités seraient nécessaires pour sauver des vies. Elle ne pouvait pas se permettre d'être impuissante.

Son esprit savait tout ça. Mais son cœur continuait à se protéger contre le lien qui faisait partie de sa vie depuis si longtemps.

Ça ne pouvait pas aller plus mal.

Elle dit au droïde FX-7 de service de ramener le clone en cryosupport temporaire. Elle ne lui rendrait pas service en essayant de moduler son BRM maintenant, sachant son état incertain. Elle avait besoin de sortir, de s'éclaircir les idées. Peut-être qu'une partie de Sabbac était tout indiquée...

Seule dans ses quartiers, Barriss s'assit et contempla le mur. Elle avait cherché de la compagnie, mais la présence de ses amis ne l'avait pas aidée à résoudre son problème. La puissance de son expérience – et elle était sûre que c'était réel, pas une hallucination – bourdonnait encore en elle, bien que ce ne soit plus maintenant qu'un faible écho de ce que ça avait été. Le bruit d'une seule goutte d'eau après le rugissement de la tempête.

Mais même ainsi, jouer aux cartes à la Cantina et échanger quelques mots avec les infirmières et les docteurs ne l'avaient pas aidée à faire autre chose que de mettre ses sensations de côté. Elle ne pouvait en parler à aucun de ses collègues. Qu'allait-elle leur dire ? Jos, j'ai communiqué avec toute la Galaxie... Et comment tu t'en sors avec ton cas de Rhinorrhée ortonlennne ?

Aucun d'entre eux ne pouvait l'aider, et elle ne connaissait personne qui avait fait la même expérience qu'elle. Certainement pas à portée de la main.

Pour peu que quelqu'un en ait déjà fait l'expérience...

Barriss savait qu'elle n'était pas le Jedi le plus intelligent à avoir vécu, mais elle était loin d'être stupide. Elle savait se qui s'était passé. Elle avait prit une dose thérapeutique, accidentelle, d'extrait de Bota. Il n'y avait aucun doute que l'injection involontaire et sa soudaine connexion surpuissante à la Force relevaient de la cause à l'effet. Elle ne savait ni le pourquoi ni le comment, mais elle était certaine que la décoction chimique panacétique avait entraîné un autre miracle, cette fois en intensifiant sa connexion à la Force d'un degré tel qu'elle ne pouvait même pas envisager de le mesurer.

Quand, encore enfant, elle avait fait sa première expérience de la Force, il lui sembla qu'elle avait toujours vécu dans une grotte sombre et qu'on venait finalement de lui donner une lampe pour s'éclairer. Elle avait pu voir, pour un court instant, ce qu'elle ne faisait auparavant que sentir. C'était une révélation profonde et intense.

Comparé à ça, ce qu'elle avait ressenti dans la salle d'opération était comme troquer sa lampe pour un soleil personnel. Une différence comparable à la vision globale d'une grande plaine, jusqu'à l'horizon et dans tous ses détails. Et non le coin d'une simple pièce sombre. C'était comme si elle était une chauve-souris faucon, capable de visualiser une pierre grosse comme son pouce à plusieurs kilomètres de distance, et non plus une limace aveugle, avançant à tâtons millimètre par millimètre.

Qu'est-ce que ça signifiait ?

Sa première réaction avait été de contacter son Maître. Luminara Unduli saurait quoi faire, ou pourrait demander à quelqu'un qui saurait. Dans tous les cas, il n'y avait pas la moindre raison d'essayer

de comprendre toute seule, pas quand elle avait à sa disposition les vastes archives du Temple.

Elle avait donc essayé, mais son UnitComm ne fonctionnait pas. Tout avait l'air de marcher, les circuits étaient propres, mais il n'y avait pas de signal. Quelque chose bouchait la fréquence. Elle ne pouvait même pas recevoir un canal à hyperondes et elle ne savait pas pourquoi. C'était peut-être dû à des manœuvres militaires. Il était plausible que la République ou les Séparatistes aient mis au point un engin capable de brouiller une planète ou des transmissions comme les siennes. Ou bien était-ce un phénomène naturel ? Certaines tempêtes électromagnétiques dans l'espace réel avaient des réverbérations dans le subespace et interrompaient les signaux. Drongar Un était un soleil chaud ; ses projections coronales devaient être suffisamment puissantes...

Barriss fit eut un geste de frustration. Pas la peine de théoriser, il fallait qu'elle parle à quelqu'un qui en savait plus sur la Force qu'elle. Qu'il transmette l'information et décide ce qu'il fallait faire, pour peu qu'il faille faire quelque chose. Elle avait encore essayé son UnitComm au moment même où elle était rentrée dans ses quartiers, mais, bien sûr, il ne fonctionnait pas.

Il existait toutefois une autre méthode, élégante et simple. Prendre une autre dose de Bota. Elle était presque certaine de comprendre quelques bribes, à partir du moment où elle serait de nouveau dans cet ineffable état, mais préparée cette fois, consciente. L'expérience contenait la connaissance en elle-même ; elle pouvait encore en sentir la véracité. Dès qu'elle en comprendrait les paramètres, Barriss pourrait présenter au Conseil Jedi quelque chose d'incalculable. Elle ne pouvait même pas imaginer les miracles qu'un véritable Maître Jedi serait capable d'accomplir une fois doté d'un tel pouvoir. Même la petite poignée restante de l'Ordre pouvait changer le cours de la guerre. Défaire facilement les forces de Dooku et restaurer la paix dans la Galaxie. Pour peu qu'ils aient accès au pouvoir que Barriss avait expérimenté. Elle savait que c'était vrai. Elle avait senti qu'elle pouvait accomplir tout ça par elle-même ; elle en déduisait donc qu'avec une telle force mystique entre les mains de Luminara, Obi-Wan ou Yoda, tout serait possible.

Mais pourrait-elle se préparer suffisamment pour surfer de nouveau cette vague massive et toute-puissante ? Il était bien possible que la fois suivante, la vague la submerge et qu'elle ne puisse s'en sortir. Peut-être qu'elle l'engloutirait et ne la laisserait jamais partir, la transformant en un être de totalement différent...

Barriss soupira. C'était au-delà de ses compétences. Au-delà de ses talents, de ses capacités. Elle avait besoin d'un soutien, mais personne ici n'était capable de l'aider.

Il lui semblait que tant qu'elle ne parlerait pas à Maître Unduli, elle devrait tout aussi bien ne rien faire.

Mais ce n'était pas aussi facile que ça, loin de là. Le souvenir du pouvoir, aussi effrayant qu'il fût, rugissait en elle. Son appel était trop tentant. Même si elle en avait peur, elle brûlait de l'essayer de nouveau.

Ce serait facile. Il y avait plusieurs doses de produit littéralement à portée de la main. Ça ne prendrait qu'une seconde d'en attraper une, de la coller à sa chair, d'appuyer sur la seringue...

Tellement facile...

Barriss s'entoura de ses bras et frissonna, sentant un froid qui n'avait rien à voir avec la neige au-dehors.

CHAPITRE VINGT

— Jos, mon ami. Comment te sens-tu ?

Jos regarda le psychologue.

— Eh bien, pour tout dire, j'ai connu des jours meilleurs. Des mois. Des décennies.

— Oh ?

Jos se tortilla, mal à l'aise – un mouvement difficile dans la chaiseforme qui luttait pour suivre chaque mouvement et se rendre plus confortable.

— Tu... euh... sais pour moi et Tolk.

L'Equani croisa les doigts.

— Fort heureusement, je n'ai été ni sourd ni aveugle, ces derniers temps.

— Ouais, eh bien... Je pensais qu'on volait comme un Landspeeder à harmoniques customisées. C'est juste que récemment, elle s'est... refroidie.

— De quelle manière ?

Jos soupira. Tout en Klo et dans son bureau était conçu pour être apaisant. Son attitude, le décor, la chaiseforme du patient... Mais Jos aurait déjà dû être capable de se calmer avant même d'arriver ici. Non qu'il ne fasse pas confiance à Klo, ou au processus psychologique dans son ensemble, comme c'était la cas pour sa famille. Même en venant d'une longue lignée de médecins, de nombreux ancêtres récents restaient soupçonneux à l'égard du concept des thérapies mentales. Bien que son père n'irait jamais jusqu'à l'admettre directement, Jos savait que Vondar Senior était bien plus à l'aise en traitant la dépression, l'anxiété, la schizophrénie et consorts avec de la dopamine, sérotonine ou somatostatine plutôt qu'avec un feedback empathique. Jos avait beau se dire qu'il ne partageait pas ce point de vue, il était toujours tendu dans le bureau de Merit.

Il n'était pas sûr de savoir pourquoi il était venu. Il n'avait pas rendez-vous, mais avait tiré parti du temps libre de Merit. Il avait besoin d'évacuer ses soucis sur quelqu'un, et son compagnon de chambrée n'était même pas aussi vieux que certaines des bottes de Jos.

— Tolk et moi, tout allait bien... Et puis elle est partie suivre une formation FMS sur Medstar. Elle était là-bas quand les ponts ont sauté, et depuis qu'elle est revenue, elle est plus glaciale que la neige à tes

fenêtres.

Merit hocha la tête.

— Et pourquoi, d'après toi ?

— Si je le savais, je ne serais pas là, n'est-ce pas ?

— Vous êtes-vous disputés ?

— Non.

Merit s'adossa sur sa propre chaiseforme qui s'ajusta à sa nouvelle position.

— Eh bien l'accident a été stressant pour bon nombre de gens.

— D'après ce qu'on m'en a dit, ce n'était pas un accident, dit Jos.

Merit haussa les épaules.

— J'ai également entendu ces rumeurs. Bien sûr, le Pouvoir-en-place est tout à fait capable de faire en sorte que les gens le pensent. Si c'est un sabotage, ça remet en question la Sécurité. La République n'est pas immunisée contre les maladies du genre Regarde-derrière-toi.

Jos le savait. Il haussa les épaules.

— Barriss dit que c'était un acte délibéré. Je la crois.

— De toute façon, ça n'a pas aucun rapport avec ce dont nous discutons. Que l'explosion soit un accident ou intentionnelle, il semble que le traumatisme ait été plus grand que ce qu'elle admet.

— J'y ai pensé. Mais je ne vois pas comment. Il y a plus de gens qui meurent ici au RMSU-7 en un mois, parfois en une semaine, que ceux qui sont morts lors de l'explosion sur Medstar. Tolk est souvent auprès d'eux quand ils abandonnent la partie, elle les regarde dans les yeux. Pourquoi est-ce que ça ne la perturberait pas plus que quelques personnes qu'elle ne connaît pas ?

— Je ne saurais le dire.

Klo fit une pause, comme s'il considérait une option.

— Quoi ?

— Rien.

— Je ne suis ni télépathe, ni Jedi, ni psy, Klo, mais je ne suis pas non plus tombé de la dernière frégate médicale. Quoi ?

— Connais-tu vraiment bien Tolk ? Je veux dire, d'accord, tu as travaillé avec elle pendant ton service ici, et tu as établi une relation physique, je suppose ?

— Tu peux le supposer.

— Mais... que sais-tu de son passé ? Son peuple, son idéologie, son développement social ?

— Qu'est-ce que tu cherches à dire ?

— Peut-être qu'elle a ses raisons pour être énervée. Des raisons que tu ne peux voir. Peut-être qu'il reste quelques éléments de son passé qu'elle ne t'a pas dit.

— Je ne suis pas sûr d'aimer la façon dont cette conversation se déroule.

Le psychologue leva pacifiquement la main.

— Je ne veux pas insulter Tolk, expliqua-t-il. Je ne fais que suggérer que, comme tu le soulignes, il n'existe aucune raison évidente pour qu'elle soit plus affectée par l'explosion de Medstar que par la routine quotidienne ici au RMSU-7. Par conséquent, il pourrait y avoir une autre raison.

Jos cilla.

— Es-tu en train de suggérer qu'elle a quelque chose à voir avec ça ?

— Bien sûr que non, Jos ! Sauf qu'il y a manifestement quelque chose que Tolk ne te dit pas. Si tu savais ce que c'est, tu pourrais résoudre le problème. Ou au moins, tu aurais plus de billes en main pour t'en occuper.

Jos soupira.

— Jusque-là, je n'ai pas été capable de la faire parler sur quoi que ce soit de substantiel.

— Et, en conséquence, tu n'as pas suffisamment d'informations pour deviner de quoi il s'agit. Tu devrais voir si tu peux en savoir plus. Ça pourrait ne pas être grave, un traumatisme enfoui connecté à sa famille ou à ses amis qui s'est brusquement réveillé, par exemple. Mais tant que tu n'as pas plus d'informations, tu ne peux que spéculer. Ça ne durera pas éternellement.

Jos acquiesça. Klo avait raison. Il fallait qu'il en parle à Tolk. Qu'il trouve ce qui la perturbait vraiment. Ils pourraient régler ensemble le problème, quel qu'il soit.

A moins, bien sûr, que Tolk ait quelque chose à voir avec l'attentat...

Jos secoua la tête. Pas question. Il n'était pas sûr de grand-chose ces derniers temps, mais il était certain que Tolk ne pouvait être liée à un crime aussi horrible. Quel guérisseur le pourrait ? Leur travail consistait à sauver des vies, pas à les prendre.

— Merci, Klo, je ne vais pas te déranger plus longtemps.

— Ils sont encore en train de jouer aux cartes à la Cantina, dit Klo avec un sourire. I-Cinq gagnait. Il m'a nettoyé jusqu'à ma limite quotidienne. C'est pour ça que je suis là.

Jos se leva.

— Peut-être que je vais aller boire un ou deux verres et faire quelques parties.

— Pourquoi pas ?

Jos sourit et sortit.

Il n'alla pas jusqu'à la Cantina.

Alors qu'il était à mi-chemin, traversant l'espace ouvert connu sous

le nom de Quad, lui et quelques autres qui bravaient le froid se figèrent sur place, momentanément paralysés par un crac assourdissant qui ressemblait beaucoup à un énorme coup de tonnerre. Qu'est-ce qui...

Un instant après, la température commença à monter. C'était facile de s'en rendre compte parce que tout allait très vite.

Jos ne savait pas grand-chose sur le fonctionnement de la météo, mais il savait qu'il se passait des trucs quand de l'air chaud rencontrait de l'air froid. Et il se passait vraiment quelque chose maintenant. Un épais brouillard se forma presque immédiatement, bouchant la vue au-delà de quelques mètres. Il fut frappé par des rafales de vent venues de directions différentes, certaines froides, d'autres chaudes. De lourdes gouttes de pluie martelèrent le sol en staccato. A travers la brume, il pouvait voir des traînées de lumières, des décharges électriques dont il avait entendu parler sous le nom de Feu Jedi. Elles se réfléchirent sur le bout de ses doigts. Il ne bougea plus. Le voltage requis pour se décharger dans l'air était élevé, évidemment, mais ses capacités à l'encaisser étaient relativement faibles. Il n'était pas en danger. Il l'espérait...

Le brouillard commença à se lever après un moment. Jos sentit l'air se charger d'humidité alors que la température continuait à monter, il commença à suer et retira plusieurs couches de vêtements. Manteau, veste, deuxième pantalon. De la boue se forma sous ses chaussures.

— Apparemment, le sacrifice de Tédèl n'a pas été vain, dit la voix de Den Dhur.

Jos regarda autour de lui et vit le petit Sullustin se matérialiser doucement à mesure que le brouillard de dissipait.

— L'hiver m'a tout l'air de se terminer.

Jos hocha la tête. Pour le meilleur ou pour le pire, le Dôme de Force défectueux était apparemment réparé. Et le froid lui manquait déjà.

Une autre forme humanoïde se matérialisa à quelques pas. C'était I-Cinq. Le droïde regardait en l'air. Jos suivit son regard. Pour la première fois depuis des semaines, l'implacable soleil de Drongar fut visible.

— Je suppose que tout revient à la normale, lança-t-il à I-Cinq.

— En effet.

Jos jeta un coup d'œil sur la base. La glace coulait et disparaissait. La boue devenait plus profonde et l'odeur de pourri des plaines de Jasserak se manifestait de nouveau avec une rage fétide. Il ne manquait plus que le bruit des drones civières en approche pour couronner le tout.

Au moment même où il y pensait, l'air lourd résonna avec la

vibration lointaine des répulseurs.

— On connaît la chanson, dit-il au droïde en se tournant vers le Hall Opératoire. Il se sentait étonnamment content. Bien ou mal, les choses semblaient revenir à la normale. Pas de nouvelles surprises. Etait-ce trop demander ? Probablement...

I-Cinq n'avait pas bougé.

— Allez, viens ! l'appela Jos. On a du boulot, tu te rappelles ?

Le droïde se retourna et regarda Jos. La subtile lumière de ses photorécepteurs donna un air étonné à son visage métallique.

— Je me rappelle, dit-il.

Jos s'arrêta.

— Tu te rappelles de quoi ?

— Je me rappelle de tout.

CHAPITRE VINGT ET UN

Parmi les employés de Kaird, on comptait l'humain responsable des xénobotanistes qui surveillaient le Bota. Toujours prévoyant, toujours déguisé en Kubaz, Kaird payait l'homme généreusement en échange d'informations sur l'état des plantations.

Kaird rencontra l'homme dans une salle de rafraîchissement, la porte bloquée pour éviter toute compagnie non désirée. Les climatiseurs n'étaient fonctionnels que par intermittences, comme tant d'équipements du RMSU-7, et l'endroit sentait très mauvais.

Les nouvelles, toutefois, pouaient encore plus.

— Ce n'est pas sans précédent, dit le xénobotaniste, avez-vous déjà entendu parler des plants de roseau-de-fer sur Bogden ?

— Non.

— Une plante fascinante. Presque aussi solide que du Duracier et très utilisée dans les terrasses jardins sur Coruscant ou sur d'autres mondes du Centre. Ses feuilles forment l'essentiel du régime alimentaire des ours géants renda, et...

— Fascinant. Où voulez-vous en venir ?

— Désolé. Eh bien, à peu près toutes les décennies, il y a une hécatombe de roseau-de-fer sur l'ensemble de la planète. Personne ne sait pourquoi. C'est comme s'il y avait une sorte de transmission télépathique entre les plantes qui entraînerait une quasi-extinction. Le truc vraiment incroyable, c'est que ça joue également sur des plantations à plusieurs parsecs de distance, sur d'autres planètes. La théorie dit qu'il existe un genre d'imbroglio quantique dans l'ADN qui...

— Contentez-vous de me dire précisément en quoi ça concerne le Bota ! lâcha Kaird en résistant à l'envie d'étrangler son interlocuteur.

— Ici, la flore est en mutation perpétuelle, y compris le Bota. Il y a une nouvelle mutation, et apparemment, toute la planète en est affectée. Nous ne savons pas pourquoi. Ça pourrait avoir été déclenché par n'importe quoi. Le changement semble altérer les propriétés adaptogènes du Bota.

— Ce qui veut dire... ?

— Si les choses continuent ainsi, et il n'y a aucune raison pour que ça cesse, le Bota sera inerte à tous les points de vue d'ici une génération. Inutile.

Derrière son masque, Kaird jura silencieusement. Comment était-il

supposé expliquer ça à son Vigo ? Ce n'était pas sa faute, il pouvait difficilement avoir un contrôle sur ce qui venait d'arriver, mais certains Vigos étaient connus pour avoir abattu les porteurs de mauvaises nouvelles.

— Qui d'autre est au courant ?

— Eh bien, à part vous et moi, personne encore. Je n'ai pas encore fait mon rapport aux militaires. J'ai pensé que vous voudriez être averti en premier.

— Bien. Pouvez-vous repousser votre rapport ?

— Pas longtemps. Les stations botaniques sur le continent font des tests périodiques. Les rapports passent par mon bureau ; je pourrai m'asseoir dessus pour une semaine ou deux, pas plus. Quelques lots un peu faibles ne sont pas inhabituels, mais un truc comme ça finira par se savoir.

L'humain haussa les épaules.

— Les gens causent.

L'espace d'un instant, Kaird envisagea de tuer le botaniste. C'était sans doute la façon la plus facile de conserver le secret aussi longtemps que possible. Mais non. Le tuer ne garantirait que son remplacement. Et son successeur pourrait très bien ne pas être aussi vénal. Mieux valait avoir un responsable qui travaillait pour lui. La connaissance, comme toujours, c'est le pouvoir. On pouvait accomplir beaucoup de choses, et très rapidement, avec plusieurs millions, ou même plusieurs milliards sous la main.

— Très bien, dit Kaird. Vous aurez une bonne prime. Gardez cette information secrète aussi longtemps que vous pourrez.

L'humain se tortilla nerveusement.

— Je serai renvoyé s'ils s'en aperçoivent.

— Je vous trouverai un meilleur travail. Payé trois fois plus.

Le botaniste le regarda.

— Faites-moi confiance, j'ai beaucoup de contacts très utiles.

Kaird tira un cube de crédits de ses robes et le passa à l'homme. Le botaniste l'empocha. Le chiffre sembla flotter en rouge sous ses yeux. C'était l'équivalent de deux ans de salaire.

— Whaou !

— Une avance. Beaucoup plus si vous gardez ça secret pendant deux semaines.

L'homme acquiesça. La convoitise se lisait sur son visage.

— Très bien.

L'homme partit et Kaird ne perdit pas de temps à errer dans ce bâtiment mal ventilé.

Alors qu'il pataugeait dans la boue en se dirigeant vers ses quartiers – dommage que la délicieuse météo des dernières semaines ne soit plus qu'un souvenir après la réparation du Dôme –, Kaird fit le

point de la situation. Bien sûr, le Bota avait toujours été fragile, et le fait que le violent changement de climat ait entraîné la perte des plantations voisines n'avait rien d'étonnant. Ils envisageaient de compenser ce manque en augmentant la productivité des autres champs. La plupart des stocks du continent de Tanlassa étaient expédiés au RMSU-7 Sept ; avec Thula et Squa Tront qui signaient les papiers, la part du Black Sun n'était pas beaucoup diminuée. On pouvait toujours maintenir le *statu quo* jusqu'à un certain point, et ça aiderait peut-être à garder le secret quelques jours de plus.

Mais c'était une solution à court terme. La seule façon de s'en sortir, c'était de s'assurer que le Black Sun récupérerait autant de Bota conditionné que possible. Si la plante perdait son statut de médicament miraculeux et ne devenait qu'une herbe inutile, les stocks encore efficaces n'en deviendraient que plus précieux.

Alors qu'il n'était qu'enfant, une de ses tantes préférées lui avait raconté une histoire de marchands : Si tu possèdes une caisse entière d'un vin rarissime qui vaut son millier de crédits le flacon et que tu veux maximiser ton profit, bois toutes les bouteilles sauf une et met la dernière dans un coffre. Beaucoup de gens riches seront prêts à payer une fortune pour quelque chose d'unique, mais n'en prendront pas la peine s'il en existe une douzaine d'exemplaires dans la Galaxie. La seule bouteille vaudra plus que la caisse entière.

A cause de ses propriétés, le Bota était déjà l'une des drogues les plus précieuses. Si la possibilité d'en obtenir des doses fraîches disparaissait, le prix des stocks restants grimperait plus vite qu'un vaisseau en vitesse lumière. Quelqu'un de riche et de sérieusement malade paierait beaucoup pour échapper à la mort. Peu importe la quantité d'argent qu'on possède quand votre corps finit dans le recycleur.

Kaird considéra ses options : il pouvait voler une bonne quantité de Bota et essayer de la faire passer via un vaisseau commercial ou militaire...

Non. Trop risqué. Trop d'éléments qu'il ne pourrait contrôler.

Il pouvait contacter le Black Sun, pour peu que son UnitComm veuille bien fonctionner : il lui était impossible de communiquer depuis plusieurs jours. Le contraire était aussi un risque. Dès que la mutation serait connue, l'armée triplerait la garde et les choses seraient bien pires.

Prendre le Bota de force était impossible, bien sûr. Le Black Sun était un empire du crime formidable, mais plus adepte du calice empoisonné ou du couteau caché que du pistolaser ou du sabre laser. L'ensemble de la puissance de feu du Black Sun ne pourrait même pas rivaliser avec la seule armée de clones sur Drongar.

Kaird atteignit sa chambre, ferma la porte et se débarrassa avec

soulagement de son étouffant déguisement. Il continuait à passer en revue ses possibilités. Ses agents étaient pleinement opérationnels, donc le vol était faisable. Mais pour le transport et son évasion, il lui fallait un vaisseau suffisamment rapide pour semer ses poursuivants s'ils le découvriraient avant qu'il ait assez d'avance.

Il lui faudrait en voler un, avec ses codes de sécurité qui autoriseraient le vol.

Son Vigo n'allait pas apprécier la situation, Kaird le savait. Mais il savait également que cinquante kilogrammes de Bota, encore efficace et encore plus précieux qu'avant, feraient beaucoup pour le calmer.

Il soupira de soulagement. Oui, maintenant qu'il avait un plan général, les détails seraient plus faciles. Il pourrait y arriver. Les gens qui se trouvaient sur le chemin de Kaird de Nediji n'y restaient jamais longtemps.

Il contacterait la Falleen et l'Umbarien pour organiser le vol. Il trouverait ensuite un vaisseau convenable et mettrait en route l'opération.

C'était bon d'être plus actif après avoir passé tant de temps à rester immobile comme Silencieux. Kaird était toujours meilleur dans l'action que dans l'attente.

Quand Den se réveilla, sa tête – sans grande surprise – résonnait comme un gong Benwabulin. Il avait complètement oublié de prendre un comprimé d'anti-gueule de bois avant de s'endormir. Manifestement, il oubliait beaucoup de choses ces derniers temps. Pour un peu, il en oublierait son sens de l'équilibre...

— Bonjour, fit une brillante voix de femme.

Den se frotta les yeux et vit Eyar Marath sous son ventilateur, se séchant avec une serviette.

Bon jour, effectivement...

— Ta douche sonique est cassée, dit-elle en lui souriant. J'ai dû utiliser le spray à eau. Il risque de ne plus y avoir d'eau chaude pendant quelque temps, si tu veux l'utiliser.

Den sourit. Ça n'était donc pas un rêve.

Eyar revint dans la pièce principale du Cube et s'assit sur le bord du lit.

— J'ai vraiment apprécié d'être avec toi, Den-La, reprit-elle en ajoutant le suffixe familial à son nom.

— Oui, en effet, réussit-il à dire en s'asseyant pour la regarder. Moi aussi.

— Tu as des femmes ? demanda-t-elle.

— J'en ai jamais eu le temps, répondit-il en bougeant sa main, comme s'il englobait la guerre, son travail, tout. Et toi ? Des maris ?

— Non. Il me faudra probablement une année avant d'être prête.

Il sourirent tous les deux alors qu'elle mettait ses chaussures.

— Revoc dit que nous resterons ici tant que les militaires n'auront pas annulé la quarantaine de sécurité. On pourrait peut-être se revoir ?

— J'adorerais.

Qu'ils se soient officiellement rencontrés hier et qu'ils aient immédiatement eu des rapports était, bien sûr, parfaitement normal pour des Sullustins. La vieille blague disait que les Sullustins se perdaient rarement, et qu'ils pouvaient toujours trouver le chemin de la chambre la plus proche.

Eyar se leva, fit un rapide mouvement d'ailettes et sourit largement à Den.

— De quoi ai-je l'air ?

— La fille la plus jolie dans un rayon de cinquante parsecs, apprécia-t-il.

— Probablement la seule, dit-elle, mais admettons.

Elle se prépara à partir. Pour autant que Den le sût, tout était aussi parfait que possible. C'était bon de savoir qu'il était encore efficace.

Eyar fit une pause sur la pas de la porte, se retourna et sourit.

— Tu me rappelles mon grand-père. Il était si gentil.

Puis elle partit, laissant Den bouche bée, ailettes pendantes. Son grand-père ! Mieux valait entendre ça que d'être sourd...

CHAPITRE VINGT-DEUX

Barriss essaya d'accomplir ses exercices au sabre laser, mais elle ne pouvait tout simplement pas se concentrer. Sa cadence était mauvaise, son équilibre, sa respiration – tout. Même les enchaînements les plus simples lui donnaient l'impression d'être encagée dans une coque de métal très serrée, la laissant quasiment incapable de bouger.

Elle avait trouvé une portion de sol sec et, au moins, ne s'enfonçait pas dans la boue jusqu'aux chevilles ; mais ça n'aidait pas beaucoup. Elle ralluma son sabre laser et entama un enchaînement centré et basique de défense. L'odeur d'ozone et le puissant bourdonnement de l'arme lui étaient familiers, mais pas réconfortants.

Quelqu'un approchait.

Bien que personne ne puisse marcher sans faire de bruit dans la boue et les feuilles mortes, le bruit du sabre laser couvrait le son des branches brisées, le bruit de succion de la boue et bien d'autres avertissements discrets. Heureusement, elle n'avait pas besoin de ça. Barriss éteignit son sabre laser, l'accrocha à sa ceinture et se tourna pour faire face à Uli.

Il lui sourit.

— Bouh !

Elle lui rendit son sourire.

— Il faut qu'on arrête de se rencontrer de cette façon. Encore en balade pour chasser des insectes pour votre mère ?

— J'essaie... Le froid semble avoir exterminé tous ceux qui étaient sous le Dôme. Pas de chance, aujourd'hui. Vous savez quoi ? Même si c'était casse-bonbons, je crois que la neige me manque.

Barriss acquiesça. Elle ressentait la même chose. Bien qu'on ne soit pas encore au milieu de la matinée, le soleil tropical avait déjà étendu sa chaude main sur le camp. Même les mailles osmotiques de sa robe n'étaient pas suffisantes pour lui apporter un peu de fraîcheur.

— Alors, qu'est-ce qui se passe avec votre entraînement ? Vous semblez...

— Raide ? Serrée ? Déconnectée ?

Il hocha la tête.

— J'allais dire en dehors du coup, mais ça fera l'affaire. Ce n'est pas votre pied, n'est-ce pas ?

— Non. C'est guéri.

Il acquiesça.

— Bien. Je peux faire quelque chose pour vous aider ?

— Vous me proposez un massage, Uli ?

Il rougit. Ce qu'elle trouva charmant. Et puis, abruptement, elle décida de lui parler de son problème, du moins en terme généraux. Il était docteur et il avait bon cœur. Par ailleurs, elle était arrivée à la conclusion que n'importe quelle aide serait préférable à pas d'aide du tout. Et le garçon avait peut-être quelque chose de constructif à dire. La vérité sort de la bouche des enfants et tout ça...

— Qu'est-ce que vous savez de la Force ? demanda-t-elle.

Il eut l'air surpris.

— Presque rien. Les quelques Jedi que j'ai rencontrés n'en ont pas parlé. Je veux dire, je connais les théories sur les midi-chloriens et les organites qui génèrent d'une certaine manière la connexion et tout, j'ai entendu les habituelles histoires à dormir debout, mais quant à savoir comment ça marche vraiment et ce que c'est réellement...

Il haussa les épaules.

Elle hocha la tête.

— En fait, la Force utilise un peu les midi-chloriens comme des intermédiaires vers notre continuum. Ils sont isomorphiques sur chaque monde qui héberge la vie. A ce qu'il semble, la Force s'étend vraiment dans toute la Galaxie, si ce n'est l'Univers entier. Mais une fois qu'on a fait le tour de la question, les Jedi eux-mêmes ne comprennent pas non plus sa vraie nature, ni comment ça marche. Nous savons comment nous y connecter, comment la canaliser, mais, par bien des aspects, nous sommes comme des sauvages sur les berges d'une rivière torrentielle. Nous pouvons y mettre nos mains, y barboter ou même essayer de nager, mais nous savons pas d'où elle vient – seulement qu'elle existe et qu'elle est liée à la vie et à la conscience plus profondément qu'au niveau quantique.

Il hocha lentement la tête, attendant qu'elle continue.

Elle savait qu'elle lui faisait la leçon comme le ferait une institutrice à une classe de gamins de neuf ans, mais il avait l'air intéressé et c'était un moyen détourné d'appréhender son problème, même si elle en était encore loin.

— Une partie de l'apprentissage des Chevaliers Jedi consiste à comprendre comment se connecter au mieux à la Force. Les Maîtres Jedi sont les meilleurs dans ce domaine, en plus de leur sagesse et de leur expérience. Ils sont capables de faire des choses que des Padawans – sans même parler de ceux qui n'ont aucune connaissance de la Force – trouveraient miraculeux. La Force augmente notre puissance, oxygène nos tissus, accélère notre raisonnement. Une fois, sur Coruscant, j'ai vu Maître Yoda soulever un rocher, gros comme un véhicule familial, d'un simple geste de la main. Les effets peuvent être formidables et merveilleux.

— Mais ça n'est pas que bon, n'est-ce pas ? Nous en avons déjà parlé.

Uli était jeune mais vif.

— Ça n'est pas que bon. Le Comte Dooku était un Jedi qui est passé du côté obscur de la Force. Depuis l'aube des temps, il y en a eu d'autres qui ont été tentés et qui se sont abandonnés au désir de pouvoir. Il y a quatre mille ans, Exar Kun, un Seigneur Sith, a détruit un système stellaire entier en pervertissant la Force. Il faut constamment se méfier de la tentation et s'en garder.

— Mais vous ne feriez jamais une chose pareille, s'insurgea Uli. Je veux dire, quelqu'un qui saurait qu'il ne faut pas le faire mais qui le ferait quand même...

— Ah, répondit Barriss, c'est ce qui est insidieux. Ceux qui passent du côté obscur ne se considèrent pas comme des méchants. Ils pensent agir pour de justes raisons. Le côté obscur altère leur raisonnement, et ils finissent par croire que la fin justifie les moyens, qu'importe si ces moyens sont épouvantables.

Uli s'examina un ongle.

— Vous ne, euh... Par hasard, vous n'envisagez pas de passer du côté obscur, n'est-ce pas ?

Un an plus tôt, un mois ou même une semaine, elle aurait ri à cette remarque. Aujourd'hui, elle ne fit que secouer la tête.

— J'espère que non. Mais ce n'est pas un chemin avec un panneau : attention, monstres aux aguets.

C'est un peu comme une pente glissante et escarpée, une pente où un seul faux pas suffit à vous entraîner dans une chute irrémédiable.

Il y eut un autre moment de silence. Puis, Uli dit :

— D'après mon expérience, pour ce qu'elle vaut, à un certain niveau, on sait faire la différence entre le bien et le mal. Parfois, on se ment à soi-même et on choisit de manger une tarte à la crème à laquelle on devrait résister, mais, au fond, on sait qu'on ne devrait pas. Je pense qu'il faut faire confiance à cette partie de nous-mêmes quand on en vient aux vrais problèmes.

— Oui, bien sûr. Mais en ce qui concerne les vrais problèmes, il faut être sûr. S'empiffrer d'une énorme part de dessert trop riche ne figure pas vraiment en haut de la liste des mauvaises actions à conséquences galactiques.

— Ça dépend du dessert, ironisa-t-il en souriant.

Il y eut un petit biiip et il jeta un coup d'œil à sa montre.

— Oups, le temps passe ! Mon service commence dans cinq minutes. A plus tard, Barriss.

— Oui, répondit-elle.

Uli la salua de la main et se dirigea vers la base.

Après son départ, elle repensa à leur conversation. Elle n'avait pas

évoqué son dilemme personnel ni même seulement essayé ; mais le dialogue avec Uli avait quelque peu aiguisé ses réflexions. Barriss envisagea de revenir à ses quartiers pour y réfléchir plus avant, mais, bien qu'elle se sente molle et stupide, elle devait s'entraîner au sabre laser. Parfois, il fallait juste qu'elle se pousse un peu ; et tant pis si elle avait envie d'arrêter.

La vraie question était toujours là. Reprendre du Bota était-il une bonne ou une mauvaise idée ? Ce chemin la mènerait-elle vers le glorieux flux du torrent qu'était la Force ou bien finirait-elle dans le marécage puant du côté obscur ? Uli ne pouvait répondre à cette question.

En vérité, elle ne pensait pas que quiconque le puisse. A sa connaissance, aucun Jedi ne s'était déjà trouvé face à un tel choix. Toute aide, de son Maître ou de n'importe qui, serait théorique. Faire ou ne pas faire, comme aurait dit Maître Yoda.

Elle avait l'impression, ténue mais insistante, que le choix lui appartenait. Même attendre et se décider plus tard pouvait l'envoyer dans la mauvaise direction.

Elle réactiva son sabre laser. Laisse tomber pour l'instant. Fais les enchaînements que tu sais pouvoir faire. Le dilemme sera toujours là quand tu auras fini.

Malheureusement...

Kaird se sentait bien mieux depuis qu'il avait un plan défini. Il rencontra les agents dans un déguisement différent et nouveau, celui d'un humain corpulent.

Ils s'assirent ensemble à la cafétéria bondée pendant le repas de midi. C'était bruyant et rempli d'odeurs étranges – de nombreuses espèces différentes mangeant des plats extrêmement variés. Personne ne faisait attention à Kaird, Thula et Squa.

Parfois, on était mieux caché au beau milieu de la foule.

Son bouclier mental solidement en place pour prévenir toute tentative télépathique, Kaird expliqua ses ordres, doucement et directement.

Comme il s'y attendait, Thula et Squa émirent quelques réserves.

— Ça remet en question toute la suite des opérations, dit Thula.

Elle mordilla une escalope végétale bleu-vert et fit la grimace.

— Beuh, quel gâchis de bonne nourriture ! Le cuisinier devrait être cuit dans sa propre casserole.

— C'est exactement ce qui lui serait arrivé si sa cuisine avait déplu à Anarak le Quatrième, intervint Squa Tront. Mais ça n'a pas autant de répercussions aussi drastiques ici que sur son monde natal.

— Il a bien de la chance, ajouta Thula en repoussant son assiette.

Kaird interrompit leur conversation.

— Je ne perds pas de vue que cela risque de compromettre toute l'opération, commença-t-il en réponse à Squa. Nous avons décidé que couper une artère était plus efficace pour remplir un seau que ponctionner quelques gouttes de temps en temps. La guerre est incertaine. D'un côté comme de l'autre, quelqu'un peut devenir dingue et détruire accidentellement la planète entière. Personne n'en tirera profit.

C'était techniquement vrai, même si ça n'avait rien à voir avec ses raisons. En l'occurrence, le « nous » était plus précisément un « je », dans la mesure où le Black Sun ignorait tout de son plan.

— C'est vrai, répliqua l'Umbarien. Mais à long terme, si rien ne bouge, vous en aurez plus en ponctionnant.

— Vous allez manger ça ? demanda Thula à Kaird.

Kaird regarda les traînées visqueuses et brunes des morceaux blanchâtres dans son assiette. Il n'avait aucune idée de ce que c'était. Un genre de nourriture pour humains, servi en raison de son déguisement. De l'avis de Kaird, cela sentait comme un recycleur plein dans un bar bondé de contrebandiers.

— Je vous le laisse, répondit-il en poussant la chose vers la Falleen.

Il se tourna vers Squa.

— A long terme, nous ne serons tous que poussières tournoyant autour d'une singularité, augura-t-il. Mon travail, c'est de donner au Black Sun ce qu'il veut. Et votre travail, c'est de me donner ce que je veux. Ça vous pose un problème ?

Thula et Squa s'entregardèrent brièvement.

— Eh bien en fait, déclara Squa, on va devoir tailler la route avant que quelqu'un ne réalise que la marchandise a disparu. Après tout, nous ferons partie des premières personnes qu'ils suspecteront. Je suppose que vous avez une solution pour quitter la planète ?

— Désolé, il va falloir vous débrouiller tout seuls, répondit Kaird.

La fausse chair qu'il arborait le démangea. Il cuisait, sous ce truc ! Il l'avait choisi parce qu'il y avait un filtre à air qui le protégeait des sales phéromones de la Falleen. Ça, au moins, ça marchait. Mais le fin réseau tubulaires d'échange de chaleur ne fonctionnait pas, lui. Il y avait toujours quelque chose dans ces déguisements très élaborés qui posait problème. La robe de Silencieux était ce qu'il avait de mieux.

Thula déglutit et dit :

— Dans ce cas, le timing va être serré. On va devoir s'embarquer sur un transporteur civil au moins quelques jours avant que les officiels percutent, ou bien passer clandestinement à bord d'un convoi militaire et ne pas être trop loin d'une station nexu quand les choses vont se corser ici.

— Vous n'êtes pas tombés de la dernière pluie, tous les deux. Vous

trouverez bien un moyen.

— C'est l'argent qui parle, reprit Squa. Je vois de la corruption dans un avenir proche.

— C'est vrai. Et vous aurez suffisamment de crédits pour noyer une stade entier rempli de politiciens.

L'Umbarien acquiesça.

— Quand, alors, et combien ?

— J'aurai besoin de cinquante à soixante kilos, en congélation carbonique, et dans la semaine. Quelque chose qui ait la forme d'une grosse valise personnelle, avec une poignée.

Thula le regarda.

— On parle d'un minimum de vingt kilos supplémentaires pour la coque de carbonite. Etes-vous capable de porter soixante-dix-quatre-vingts kilos sans vous casser quelque chose ?

— Je suis plus robuste que j'en ai l'air, répondit Kaird. Et vous pouvez y mettre des roulettes ou des répulseurs.

Thula jeta un coup d'œil à son compagnon. Il hocha la tête.

— Très bien, décida-t-elle. Il nous faudra lancer l'opération deux jours avant le moment où vous pensez que l'alarme sera donnée.

— C'est d'accord. Vous avez cinq jours pour vous préparer. Ce qui vous laisse deux jours de vacances avant que je ne décolle.

Il tira un cube de crédits de sa poche et le fit glisser sur la table vers l'Umbarien. Squa lui sourit. Thula s'approcha et prit le cube.

— Thula s'occupe de l'argent, expliqua Squa, je fais un très mauvais comptable.

— Eh bien eh bien, dit la Falleen en regardant la projection du contenu du cube dans la paume de sa main. Le Black Sun est plus que généreux.

L'humain haussa les épaules.

— Partager la richesse, déclara Kaird, est l'essence du business. Tout le monde repart content.

Tous trois se sourirent. De simples rictus, pensa Kaird.

Les humanoïdes montrent toujours les dents et prétendent que c'est de l'amitié.

Kaird sortit de la cafétéria et entra dans un placard de nettoyage muni d'un loquet intérieur. Il y rentra comme gros humain et en ressortit vêtu de robes en tant que Silencieux ; la chair artificielle avait été dissoute dans le compacteur ultrasonique ; elle était conçue pour. Il en avait quantité d'autres.

Il ne s'inquiétait pas quant à la Falleen et à l'Umbarien. Les truands à la petite semaine, les voleurs et les artistes ne seraient rien s'ils n'étaient pas pragmatiques.

Le Nediji du Black Sun le veut et est prêt à payer généreusement ? Pas de problème, boss. Combien, quelle taille et quand ? !

L'étape suivante serait toutefois un peu plus délicate. Pour ça, Kaird aurait besoin de sélectionner un vaisseau suffisamment rapide et d'un large rayon d'action pour qu'il puisse s'échapper avec sa cargaison. Il n'avait pas besoin d'une grande capacité – au mieux, Kaird partirait avec cinquante, peut-être soixante kilos de Bota. Même intégré à un bloc de carbonite, ça serait assez petit pour qu'il puisse l'installer sur le siège du copilote s'il en avait la nécessité. Il pouvait, bien sûr, attacher un répulseur sur un bloc d'une tonne ou deux et le bouger aussi facilement qu'une montgolfière, mais quelque chose d'aussi gros était bien plus susceptible de se faire repérer ; et la discrétion faisait partie du plan. Même le vaisseau le plus rapide de la planète ne pourrait échapper au rayon d'un canon à particules lourdes, et il tenait à être loin de la portée des batteries au sol ou des chasseurs orbitaux avant même que quelqu'un ne pense à tirer.

La cupidité était la ruine de bon nombre de voleurs et Kaird n'avait pas l'intention de les rejoindre. Cinquante kilos de Bota, à raison de quelques milliers de crédits le gramme bien à l'abri dans les coffres du Black Sun sur Coruscant, valaient bien plus que la même quantité atomisée par un tireur d'élite de la République, sans même parler du pilote et du vaisseau qui brûleraient avec. Kaird n'était pas devenu l'un des meilleurs agents du Black Sun, un assassin qui s'était occupé des ennemis de l'organisation sans avoir jamais été arrêté ni suspecté, en se montrant stupide ou cupide. Vous concevez un plan, puis vous en faites un secours, puis vous créez un plan de secours pour le plan de secours. Il avait déjà un vaisseau à l'esprit et, s'il réussissait, ce serait l'engin parfait. Il commencerait à l'explorer aussi vite que possible. Il allait devoir se rendre sur Medstar, mais le niveau d'alerte ayant été baissé, il n'aurait pas de problème pour prendre la prochaine navette en tant que membre d'un ordre religieux.

Et ensuite, tout irait comme sur des roulettes. Une fois de plus, il pouvait presque sentir l'air piquant et propre des nids d'altitude...

CHAPITRE VINGT-TROIS

Jos voulait passer I-Cinq sur le gril quant aux détails de sa mémoire retrouvée, mais malheureusement c'était somme toute un de ces jours où l'on passe tout son temps à recoudre les soldats. Il n'y avait rien de spécialement difficile ou de très compliqué dans la plupart des cas ; pour la majorité cela consistait à retirer du shrapnel, comme les chirurgiens de terrain l'avaient toujours pratiqué sur les champs de bataille depuis des millénaires. Les Séparatistes connaissaient très bien l'un des douloureux principes de la guerre : tuez un soldat, et tout ce que vous coûtez à votre adversaire, c'est un recycleur ; mutilez le soldat, et vous ponctionnez l'équipement et le personnel de terrain.

Jos arrachait de la peau brûlée, tranchait des tissus pulvérisés, retirait des organes perforés et les remplaçait par des frais. Le temps passait.

Tolk travaillait avec un autre chirurgien aujourd'hui. Quand il le pouvait, Jos essayait d'attraper son regard, mais sans résultat. Elle le regardait simplement à travers son masque, ses yeux ne trahissant rien, puis revenait à son travail.

Au moment où son service se terminait, neuf soldats étaient passés entre ses mains gantées, et il n'était pas loin de dormir debout, chose qu'il n'avait jamais faite depuis son internat.

Il alla à la salle de rafraîchissement et se lava le visage et les mains, l'eau tiède lui dégoulinant du visage. Ça aidait un peu à repousser l'épuisement. Fut un temps où il était comme Uli – d'accord, un petit peu plus vieux – et où vivre un tour de service comme celui-là aurait glissé sur lui comme de l'eau sur un dos d'aqualish. Mais maintenant, à chaque fois qu'il se regardait dans le miroir, il se découvrait de nouvelles rides sur le visage, plus de cheveux blancs sur les tempes. Il commençait à ressembler à...

Que les créateurs lui viennent en aide, il commençait à ressembler à son oncle !

Il n'avait pas eu l'occasion de parler à Tolk – elle avait fini son service avant lui et il ne l'avait pas revue depuis.

Quand il sortit de la salle, il vit I-Cinq quitter le Hall Opératoire par le passage de désinfection. La combinaison d'UV et d'ultrasons était suffisamment complète pour détruire tout agent pathogène ayant réussi à passer à travers le champ stérile du patient, mais le droïde se

plaignait que les ultrasons le laissent toujours avec l'équivalent robotique des acouphènes pendant les quelques minutes suivantes.

— Alors, ta mémoire est complètement restaurée ? lui demanda Jos en rejoignant le droïde.

— Quoi ?

— Monte tes senseurs auditifs. Tu as dit que tu te rappelais de tout. Alors, dis-moi, es-tu vraiment un droïde de protocole pour une riche princesse ou n'es-tu que le porteur d'un Shistavanien ?

— Je suis exactement ce que j'étais avant ; c'est très aimable à vous de demander. J'ai dit qu'il y avait des vides dans ma mémoire qui devaient être remplis. Ils le sont désormais. Mes réparations sur ma fonction interne cognitive sont terminées.

— J'aimerais bien que les miennes le soient aussi. Il n'y a rien dont tu te souviennes en particulier ? Allez I-Cinq, lâche-toi.

Le droïde pencha la tête en affectant l'étonnement.

— Pourquoi désirez-vous tant le savoir ?

— Eh bien parce que...

Jos y réfléchit. Pourquoi diable était-il si curieux ?

— Parce que..., dit-il lentement, parce ce que, d'après ce dont tu te souviens, tu as eu pas mal d'aventures, d'abord sur Coruscant et ensuite en te baladant dans différents couloirs spatiaux. Alors que moi... A part ici, les seules planètes où je suis allé sont Coruscant et Alderaan. Je regarde le miroir et je reconnais à peine le vieux tas protoplasmique que je vois. Je suppose que quand tu dis que tu te souviens de tout, que...

Il haussa les épaules.

— Que vous saisissez bien l'opportunité de voir du pays par procuration ?

— Quelque chose comme ça, oui.

Jos fit une pause, cherchant ses mots.

— J'imagine que je devrais dire tout ça à Klo...

— Il est bien meilleur que moi en matière d'intuition.

— La plupart des docteurs, surtout ceux qui sont ici et d'autres comme eux, te diront qu'ils n'ont pas peur de la mort ; parce qu'ils en ont trop vu. C'est peut-être valable pour eux. Mais en ce qui me concerne, c'est justement pour cette raison que j'ai peur de la mort. Ou du moins du bateau qui fait la traversée.

— La Padawan Offee est sans doute plus apte à vous aider que...

— D'habitude, la mort est longue et douloureuse. Ça paraît bizarre quand on pense à tous les antalgiques et les traitements stimulants disponibles de nos jours. Mais il y a toujours un million de milliards d'êtres qui passent par là pour un seul au soleil. Sur ce point, la Galaxie ne changera probablement jamais.

— Il y a d'autres possibilités.

— C'est vrai. Si tu es riche, il y a toutes sortes de possibilités : un archivage de la personnalité, la congélation carbonique, etc. Mais je suis encore à quelques parsecs de cette richesse-là, et je ne l'atteindrai sans doute jamais. Alors je...

— Jos, le coupa I-Cinq.

Jos se tut, surpris. La voix du droïde n'avait pas réellement changé – elle avait toujours cette petite touche indéfinissable qui trahissait un vocaliseur et non un larynx – mais, d'une certaine façon, elle était différente. Il n'appelle quasiment personne par son prénom, réalisa-t-il soudainement.

— D'après ce que je sais de la culture populaire, reprit-il, je crois que c'est le moment où je suis supposé vous rappeler tous les merveilleux avantages que vous avez sur moi, en tant qu'organique. Malheureusement, je n'arrive pas à en trouver un. Oui, vous êtes capable de vous montrer plus créatif, de faire voler votre imagination, alors que mon programme central n'inclut pas de telles possibilités. Mais ça ne me manque pas. Je n'aspire pas à la compréhension de l'art ou de la beauté. Même chose pour l'amour, ou les crises existentielles comme celle que vous êtes manifestement en train d'expérimenter.

— Je n'arrive pas à y croire. Tu as vraiment le sens de l'humour...

— J'ai été programmé pour l'avoir. Comme tous les droïdes qui interagissent avec les organiques à un certain niveau.

— Tu as voulu te soûler !

— C'est vrai. Je n'ai pas dit que je n'étais pas programmé pour éprouver des émotions. La loyauté en est une. La curiosité une autre. Et mon manque de créativité tout comme ma grille d'expansion synaptique me permettent d'extrapoler des sentiments. Tester les choses qui plaisent aux organiques – comme les boissons qui altèrent le jugement – m'aiderait théoriquement à les comprendre. Et, dans la mesure où je suis bloqué dans cette Galaxie avec vous tous, j'ai besoin du maximum de données. Mais je ne suis pas le petit droïde des histoires pour enfants qui veut devenir organique, Jos. Je suis une machine. Une machine très complexe, capable de singer le processus de pensée d'une créature intelligente à un degré hallucinant, si je peux me permettre. Mais je n'en reste pas moins une machine. Et je n'ai pas le désir d'être autre chose.

Jos regarda I-Cinq. Il n'aurait pas été plus stupéfait si le droïde s'était transformé en Kaminœen à trois têtes. Puis, à son grand étonnement, il se mit en colère. Il venait de changer sa vision du monde et commençait à être à l'aise avec l'idée que les droïdes ne devraient pas être considérés comme des puces électroniques avec des bras ; et il était déterminé à ne pas laisser I-Cinq lui chambouler les idées une fois de plus.

— Tu te rappelles, commença-t-il lentement, lors d'une partie de

Sabbac, quand nous discussions de comment un être peut savoir s'il est conscient ?

— Je m'en souviens.

— Tu as dit quelque chose comme ça : Avoir suffisamment conscience de soi pour se poser la question prouve qu'on y a déjà répondu. Je pense que tu as suffisamment conscience de toi-même pour répondre à la question, I-Cinq. En fait, je crois que tu l'as déjà fait.

Mais voilà que tu fais un pas en arrière. Tu te nies toi-même. Je me demande si ça a quelque chose à voir avec le fait que ta mémoire est revenue.

I-Cinq garda le silence pendant un moment qui parut long. Quand il parla de nouveau, Jos entendit clairement une note d'étonnement dans sa voix.

— Je crois que – en comparant l'activité neuronale subjective avec mes fichiers internes sur le sujet –, je crois que j'éprouve un bouffée d'angoisse.

CHAPITRE VINGT-QUATRE

Parfois, les noms se mélangeaient un peu. La plupart du temps, c'était celui que les gens du RMSU-7 utilisaient. Ensuite venait Column, le nom de code que lui avait donné un des maîtres espions du Comte Dooku. Lens, le nom sous lequel le Black Sun connaissait son agent, était le moins utilisé. Aucun d'entre eux, bien entendu, n'était celui qu'on lui avait donné à la naissance. Et ça n'était qu'une partie de la longue liste qui changeait régulièrement, en fonction des circonstances.

Cela dit, c'était Lens qu'il utilisait aujourd'hui, dans la mesure où le compagnon de l'espion y était habitué. L'être qui faisait face à Lens était indubitablement humain, mais en fait, sous son déguisement de plusieurs couches de graisse, on trouvait Kaird, l'assassin Nediji. Tous deux se tenaient dans un bureau vide qui appartenait à un superviseur du labo qui avait attrapé une violente variété locale de pneumonie pendant la récente période de froid. Le laborantin, un Askajien, était au bloc médical et n'utiliserait pas son bureau avant un bon moment.

L'ersatz d'humain venait de présenter ce qui ressemblait à la base d'un plan consistant à voler une grande quantité de Bota, ainsi que le vaisseau pour le transporter. Ça n'avait aucun sens, et Lens ne se fit pas prier pour le dire.

— Nous avons nos raisons.

— Et vous me prévenez... pourquoi ?

— Vous êtes notre agent. Il nous semblait juste de vous prévenir. Le vol entraînera une enquête. Mieux vaut que vous ne soyez pas arrêté sans y être préparé.

Lens sourit.

— Mon rôle officiel ici est à l'épreuve des balles. Quelle est la vraie raison ?

Le déguisement humain était assez bon. Le sourire qu'il produisit avait l'air sincère.

— Au final, comme c'est le cas pour toutes les guerres, celle-ci va finir. Les affaires continueront. Vous nous avez été utile, et vous pourriez l'être encore une fois, ce conflit réglé. Nous détestons gâcher les talents.

C'était plus crédible, mais ça n'expliquait pas tout.

— Vous n'avez pas encore tout dit, n'est-ce pas ?

L'unité vocale du déguisement simula de manière très réaliste un

rire humain.

— C'est tellement agréable de ne pas avoir à traiter avec des idiots et des ignorants, dit Kaird.

Il se pencha en avant.

— Très bien. Vu votre position officielle ici, vous avez accès à certaines données.

— C'est vrai. Mais les codes de sécurité pour les vaisseaux à longue portée, surtout ceux à moteur hypersonique, ne font pas partie de ces données.

— Je le savais, mais vous avez accès aux dossiers médicaux.

— N'importe qui peut voir ces dossiers, pour peu qu'il ait une accréditation médicale standard.

— Vous avez déjà vu des dominos pour enfants ? Vous pouvez les disposer en une longue ligne tordue ou brisée, le premier à plusieurs milliers de pièces du dernier. Si vous les alignez correctement, faire tomber le premier finit toujours par faire tomber le dernier.

Lens acquiesça.

— Oui. Je vois en vous voulez en venir.

— Je vais devoir faire quelques recherches de base, continua Kaird. Et une fois que j'aurai appris certaines choses, je vous demanderai des dossiers spécifiques qui pourraient, je crois, se révéler utiles. Rien qui ne soit sécurisé au-delà de votre accréditation.

— Pas de problème, dit Lens. J'aurai ce dont vous avez besoin.

— Excellent.

Il y eut un moment de silence.

— Maintenant, je vais vous rendre un service, Lens. J'ai conscience que votre loyauté ne va pas qu'au seul Black Sun. Mais vos intérêts, et les nôtres, n'auront bientôt plus d'importance.

Lens fronça les sourcils.

— Comment ça ?

— La raison pour laquelle nous sommes ici est précise. Cette raison perd déjà de son importance et, à court terme, cessera tout simplement de l'être.

— J'ai bien peur de ne pas vous suivre. Vous parlez du Bota ?

— Oui. Apparemment, la plante développe une nouvelle mutation qui altère radicalement ses propriétés adaptogènes. D'ici une génération, le Bota n'aura pas plus de valeur que n'importe quelle autre herbe qui pousse sur ce caillou brûlant. Il va changer chimiquement, au point d'être inutile comme médicament. Dans la mesure où Drongar n'est d'aucune utilité, stratégique ou autre, la République et les Forces Séparatistes n'auront aucune raison d'y rester.

Les mains s'écartèrent paumes vers le haut, dans un geste de liberté.

— Nous pourrions tous rentrer chez nous, continua Kaird.

— Comment le savez-vous ?

— Peu importe. C'est un fait, je vous le dis pour que, après mon départ, vous soyez capable d'utiliser cette info pour aider vos amis qui dépendent du Comte Dooku. Ça peut valoir la peine d'envisager une bataille générale pour récupérer ce qui reste des champs de Bota. Quand ils auront disparu, il n'y en aura plus du tout. Pas ici, en tout cas.

Sidéré par cette information, Lens ne dit rien. Kaird n'avait aucune raison de lui mentir. Le vol d'une grande quantité de Bota blesserait la République, au moins indirectement. Lens souhaitait donc qu'il réussisse autant que faire se peut. Mais s'il disait vrai, ce serait clairement dans l'intérêt des Séparatistes de récupérer autant de Bota que possible, malgré le risque de détruire les derniers plants. Mieux valait une moitié que rien du tout.

La tête acquiesça pesamment.

— Comme je vous l'ai dit, la guerre finira par se terminer. Gagnée ou perdue, ça ne change rien pour nous. Si nous vous rendons service, vous serez peut-être un jour en position de nous rendre la pareille. Le Black Sun a bonne mémoire, amis ou ennemis. Nous ne manquons pas des deux. Mais ça ne fait jamais de mal d'avoir plus d'amis.

Lens hocha la tête et sourit. Le Nediji disait vrai, bien que ses propos ne manquent pas d'une bonne dose d'ironie. Le Black Sun avait déjà joué sur tellement de tableaux qu'il aurait fallu une tranche d'espace à neuf dimensions pour tous les englober.

Le costume humain se leva, la graisse mousseuse tremblotante.

— Je vous contacterai dans un jour ou deux, déclara Kaird.

— Que le gel n'affaiblisse jamais votre vue.

Kaird sortit et Lens digéra ce que l'agent du Black Sun avait dit. Si cette histoire de Bota se confirmait, ce serait une information majeure à faire circuler. Le cours de la guerre en serait presque certainement changé.

Très rapidement.

Jos traînait les pieds vers sa chambre. Il ne partageait plus son baraquement avec Tolk, ni même avec Uli. Elle était retournée dans ses quartiers trois jours auparavant en lui disant qu'elle avait besoin d'espace pour réfléchir. Uli était encore dans l'unité simple dans laquelle il avait déménagé peu après que Tolk se soit installée chez Jos. Ces temps-ci, Jos passait la plupart de son temps entre la Cantina et le bloc. Il ne rentrait dans ses quartiers que pour dormir, et il en avait maintenant désespérément besoin.

Le bourdonnement des drones civières se fit entendre. La cacophonie augmenta tellement qu'il ne put même pas deviner

combien il y en avait. Il secoua la tête. Ce serait un sale moment à passer pour celui qui était...

Son UnitComm bipa.

Il y répondit en sachant que c'était une mauvaise nouvelle.

— Quoi ?

— Il y a eu une explosion et un grand incendie près des réservoirs AIA d'hydrogène, annonça Uli. Une centaine de personnes gravement blessées. On a neuf drones qui viennent vers nous, trente et quelques blessés, la plupart avec de sales brûlures et...

— Je viens de finir mon service. Je peux à peine bouger les mains, et encore moins opérer.

— Je sais. Mais l'un des droïdes chirurgiens vient de griller un de ses gyrostabilisateurs, et ça va prendre des heures pour le réparer. On est à court au Bloc. Le Colonel Vaetes m'a dit d'appeler.

Jos soupira.

— Eh zut ! lâcha-t-il.

Mais il n'y avait aucune énergie dans ce juron. Seulement une grande lassitude. Ça ne s'arrêterait donc jamais ?

Au Bloc, les premiers patients commencèrent à arriver au moment où Jos enfilait ses gants. Il vit Tolk et, cette fois, elle le salua. Un petit geste, mais il se sentit un petit peu mieux. Il leur restait au moins ça.

Il se dirigea vers une table alors que deux droïdes y déchargeaient un patient d'un brancard. Un clone, et salement brûlé.

— Qu'est-ce que nous avons ?

— Brûlures au troisième degré sur plus de vingt-six pour cent du corps, entonna l'un des droïdes, une unité chirurgicale de diagnostic. Second degré sur vingt pour cent de plus. Premier degré sur plus de soixante-dix pour cent. En outre, il présente une lacération de l'intestin grêle par un morceau de citerne éclatée. Portion gauche basse. Transversale. Perforations au poumon gauche et pneumothorax. Plus un fragment incrusté dans son œil gauche.

— Des droïdes séparatistes ont attaqué les citernes ?

— Non monsieur, répondit le droïde SDU. C'était un accident industriel.

Formidable.

— Comme si ça ne suffisait pas que les Séparatistes tuent nos soldats, voilà maintenant qu'on se fait sauter nous-mêmes, dit Jos à Threndy. Sors-moi un Kit brûlure. Que quelqu'un lui injecte de l'enkephaline, cent milligrammes. Et trouvez-moi le grattoir à ultrasons. Il va falloir qu'on lui remplace au moins la moitié de la peau...

Jos réussit à tenir le coup sur cinq patients supplémentaires, leur

sauvant tous la vie.

Puis, il tua le suivant.

Il en était à la moitié d'une pneumonectomie sur un patient humain, opérant le poumon gauche avec un scalpel laser, quand il trancha l'aorte de l'homme. Le sang jaillit sous la forme d'un geyser qui toucha presque le plafond.

— Installez un presseur !

Tolk et Threndy avait été appelées pour aider Uli et Vaetes, tous deux travaillant sur une transplantation cardiaque, mais le droïde chirurgical assistant plaça rapidement le champ de pression sur l'artère coupée avec une précision toute mécanique. Malheureusement, le champ n'était pas suffisamment puissant, et la blessure resta ouverte.

— Augmente-le, ordonna Jos. Quelle est la puissance du champ ?

— Six point quatre, répondit le droïde.

— Pousse à sept.

— Mais, docteur, ça dépasse les paramètres du tissu.

— Passe outre. Sept, j'ai dit.

Alors que le droïde obéissait, Jos réalisa son erreur. L'homme étendu devant lui n'était pas un clone de Fett, un de ceux dont le système circulatoire était amélioré pour empêcher les blessures de saigner autant. Ce n'était qu'un humain ordinaire, ce qui voulait dire...

L'aorte explosa, s'éparpillant comme si une petite bombe avait explosé.

— J'ai besoin d'aide !

Tous les droïdes plateaux « poumon-cœur » étaient utilisés, et une paire de mains supplémentaire n'aurait pas été de trop. Le champ ne pouvait stopper l'hémorragie. Alors qu'il essayait de réparer l'artère déchiquetée, il sut que c'était trop tard. L'homme était en état de choc, et le tracé tomba à plat avant même qu'ils puissent le brancher en cérébrostase. Jos essaya de le ramener dès qu'il eut un flexistat en place dans l'artère et un surplus d'oxygène branché pour compenser la perte de sang. Il fit tout ce qu'il pouvait pendant dix minutes, mais il ne put faire repartir le cœur.

Il lui restait encore quatre patients à opérer. Il savait ce qu'il avait à faire. Jos déclara l'homme mort et un droïde l'emmena. Il n'y avait pas d'autre choix. S'il continuait à traiter celui-là, les autres allaient certainement mourir.

Mais peut-être que tu les tueras tous, chuchota une petite voix malicieuse alors que le patient suivant était installé.

Jamais de sa vie il ne s'était senti aussi fatigué. Maudite soit cette guerre !

CHAPITRE VINGT-CINQ

Den écoutait le spécialiste Ugnaught med-méca Rorand Zuss en ayant le sentiment qu'on venait de lui apporter les clés de Coruscant sur un plateau en platine. Zuss lui avait déjà fourni des informations, mais rien de comparable à ça.

— Tu en es sûr ?

— Oh que oui ! Tu peux m'balancer dans une cuve si j'mens, Den.

— Comment as-tu obtenu cette information ?

Zuss sourit.

— Femmenaught au Rimson douze, sur Xenoby. Elle m'raconte tout. Elle a fait tous les tests sur les plantations locales.

— Reprends un verre, proposa Den.

C'était énorme. Monstrueux. Gigantesque. Tellement important, en fait, que...

— Pourquoi est-ce que je n'en ai pas entendu parler ?

Le petit alien trapu haussa les épaules.

— Sais pas. Rachott dit qu'elle a fait passer tous les tests. Pas d'embrouille, tout d'vient d'plus en plus faible. Y a quelqu'un qui s'est assis sur les résultats. Qui sait pourquoi ?

Le serveur apporta une autre boisson et Zuss la descendit comme si c'était la dernière goutte de liquide sur la face ensoleillée d'une planète immobile.

Den continua de réfléchir. Si le Bota perdait son potentiel, c'était une nouvelle majeure. Ce truc valait son poids en pierres précieuses première classe, si ce n'est plus. Et s'il venait à tarir, le prix des plants efficaces restants grimperait plus loin que les limites galactiques. S'il ça venait à se savoir, chacun penserait à son petit nombril et les champs seraient bientôt envahis de gens cherchant à récupérer autant de Bota que possible. On pourrait prendre sa retraite avec ce qu'on cacherait dans ses poches...

Ouais, ça c'était une histoire, aucun doute ! Un billet pour n'importe où. Le genre de truc qui arrive une seule fois tout au long d'une vie de Falleen. Tourné correctement – et il savait qu'il pouvait le faire –, ça pourrait même donner un Prix Porasca ; de quoi le lancer pour la vie.

Den devait confirmer l'info, et vite. Il devait tout révéler avant que quelqu'un d'autre ne l'ébruïte. Ça le mettrait dans le coup. On donnerait son nom à des universités de journalisme...

Il paya encore trois verres à son informateur Ugnaght, se leva et quitta la Cantina. Il devait trouver encore au moins deux confirmations. Peut-être même une seule. Dès que ce serait confirmé, il se débrouillerait pour déballer toute l'histoire. Même si son UnitComm était en rade ces derniers temps, il devait bien y avoir un moyen. S'il le fallait, il le tatouerait sur l'épaule d'un soldat pendant l'appel. Quoi que ce soit.

Alors qu'il commençait à traverser le terrain chaud et puant, il vit Eyar se diriger vers la cafétéria. Il changea de direction pour l'intercepter.

Aucun doute, c'était une femelle sublime.

Elle sourit et ils échangèrent les salutations rituelles.

— Tu as l'air tout excité, lui dit-elle.

— Comment pourrais-je ne pas l'être en ta présence, ma douce ?

Elle rit.

— J'adore le Sullustin qui me fait rire. Mais je devine quelque chose d'autre dans ton attitude.

— Un article, avoua-t-il. Un gros, si j'y arrive.

— Tant mieux pour toi !

Sa voix était chaude, généreuse, sincère.

Den la regarda et l'espace d'un instant, il sentit comme une pointe de regret envers les femmes et les familles qu'il n'avait jamais eu le temps de construire. Le travail passait toujours au premier plan ; au dernier aussi. Son choix impliquait ne pas voir les enfants s'aventurer hors des grottes pour la première fois, ne pas entendre leurs rires joyeux, ne pas sentir la chaleur de – ou des – épouse (s) au lit sous une couverture légère. Autant de choses qu'il se promettait de faire, un jour, quand il en aurait le temps. C'est juste que ça n'avait jamais été le cas.

— Tu es perdu dans tes pensées, remarqua-t-elle.

Il soupira.

— Quelques regrets dus à mon grand âge.

Elle sourit.

— Pas si grand que ça.

— Je croyais que je te rappelais ton grand-père.

— C'est le cas, mais notre famille a démarré très tôt. Mon grand-père est toujours en forme et actif. Six femmes. Quatorze enfants. Vingt-six petits-enfants. Et il vient tout juste de prendre une nouvelle épouse il y a deux saisons. Elle est déjà enceinte.

— Impressionnant.

— Tu ne penses jamais à revenir chez nous ?

Il hocha la tête.

— Ça m'arrive. De plus en plus, ces derniers temps. Courir après les guerres rend vieux. J'ai envisagé de quitter le terrain, de trouver

du boulot dans un journal local sur Sullust et d'essayer de dénicher quelques vieilles femmes suffisamment désespérées pour me considérer comme leur mari.

— Elles n'auront pas à être désespérées, déclara-t-elle en regardant ses pieds. Ni vieilles.

Den cessa de marcher et la regarda.

— Euh... Peut-être que mes tympanes ne fonctionnent pas très bien. Qu'es-tu en train de me dire, Eyar-La ?

Eyar fit également halte et se retourna pour le regarder directement.

— Quand cette guerre sera finie et que ma tournée touchera sa fin, j'envisage de rentrer à la maison et de trouver une grotte à partager.

— Quoi ? Et laisser tomber le show-business ?

Elle rit encore – c'était comme une cascade cristalline – puis continua :

— Mes prétendants sont jeunes, mais un peu machos. Ne me fais pas dire ce que je n'ai pas dit ; ils feront de bons pères, et j'espère encore en ramasser un ou deux comme eux, mais disons qu'ils manquent de marchandise au rayon sens de l'humour. Il y aura toujours de la place pour un Sullustin dans ton genre, Den-La.

Den était stupéfait. Il sourit à Eyar.

— C'est la meilleure offre qu'on m'ait faite depuis une éternité.

— Alors considère-la sérieusement. Les enfants ont besoin de pères forts et bien faits, mais ils ont aussi besoin de sagesse et de maturité. Tu honorerais ma grotte si tu décidais d'y vivre.

Den cilla contre l'humidité qui envahit soudainement ses yeux. Impossible que ce soient des larmes, pas pour un vieux cynique comme lui. Le mariage ? Une famille ? Une grotte pleine de beaux-frères et d'enfants ? Il pensait que c'était trop tard, hors de portée. Pas pour lui. Un reporter dur à cuir, à des décennies de son monde natal. Il avait toujours pensé qu'il mourrait sur un champ de bataille, ou ivre dans un trou perdu, sale et pourri.

Mais là, se faire offrir une alternative, surtout de la part de quelqu'un de si jeune et si doux...

— Réfléchis-y s'il te plaît, dit-elle en craignant que son silence n'entraîne une réponse négative.

— Tu sais quoi ? Si je survivais à cette guerre, je crois bien que je vais essayer de rentrer.

Den fit une pause, prit sa respiration et reprit :

— Ce serait un honneur pour moi de te rejoindre dans ta grotte.

Elle fit un grand sourire, une expression délicieuse.

— Vraiment ? Tu le ferais ?

Son enthousiasme le submergea, énergique et joyeux.

— Je brûle d'envie de l'annoncer à ma famille ! Den Dhur, le

célèbre reporter, nous rejoint !

— Pas si célèbre.

— Tu dissimules ta modestie sous un bouclier, Den-La. Je lis tes articles depuis des années. Tout le monde te connaît sur Sullust.

— Ce n'est pas très gentil de te moquer des ancêtres, bougonna-t-il avec une sévérité feinte.

— Pas du tout. C'est vrai. Dans mon clan, il y a des jeunes qui veulent grandir pour devenir comme toi.

— Sans mopak ? Euh, je veux dire...

Elle rit.

— Sans mopak.

Elle lui attrapa la main.

— Peut-être veux-tu m'accompagner à mon Cube et sceller les vœux ? Sauf si, bien sûr, tu es trop occupé avec ton article... ?

Den sourit.

— L'article peut attendre. Ce n'est pas si important.

Tout en le disant, il réalisa que c'était parfaitement le cas. Il y avait des choses plus essentielles que le journal quotidien, ou même l'argent facile.

Qui l'eût cru ?

La nuit commençait à tomber quand Den quitta le Cube d'Eyar. Il vit I-Cinq qui parlait à Jos, à côté du Hall Opérateur. Le chirurgien dit quelque chose au droïde puis rentra à l'intérieur.

— I-Cinq, vieux pote !

Le droïde se tourna et le vit. Den parada jusqu'à lui et lui cogna amicalement le bras.

— Ça fait plaisir de te voir, quoi de neuf ?

— En dehors de vous ?

Den gloussa alors que tous deux marchaient dans l'air moite du soir. Eya avait ouvert une bouteille de vin de Bothan pour fêter leur éventuel arrangement marital, et ça n'avait pas posé de problème. Il se sentait bien, somme toute. Alors qu'il était chez Eyar, il avait confirmé la probable véracité de son article sur le Bota via son UnitComm auprès de trois sources différentes, à qui il faisait confiance. Il avait maintenant envie de fêter ça.

— Hé, je me sens juste bien disposé à ton égard. Ne me rejette pas avant d'avoir essayé, dit-il au droïde. D'ailleurs, à ce sujet, il faut encore que tu fasses partie du club.

— Et de quel club s'agit-il ?

Den pointa un doigt vers lui.

— Ne me dis pas que tu as oublié. Tu dois découvrir les joies de l'alcoolisme. Ça fera du bien à ton âme de silicone.

— Ah, oui. A ce propos, je crois que j'ai découvert un manière

ridiculement simple d'y arriver. Je suis gêné de ne pas y avoir pensé plus tôt.

— Vas-y, raconte.

— Comme vient juste de me le rappeler le Docteur Vandar, je suis essentiellement une machine. Mon processeur synaptique est heuristique – j'extrapole de nouvelles données à partir de données connues. Mais j'ai également un sous-processeur algorithmique qui s'applique à mes besoins autonomes.

— Ok...

— Vous n'avez pas compris un traître mot, n'est-ce pas ?

— Je crois que j'ai pigé « également » et « mon ».

— C'est exactement comme votre système nerveux parasympathique, qui contrôle votre respiration, votre cœur et d'autres choses encore – des fonctions dont votre corps a besoin, mais qui ne sont pas sous contrôle conscient. Si je n'ai pas besoin de respirer, j'ai quand même besoin d'un monitoring permanent des différents paramètres comme l'équilibre, la lubrification, le bus de contrôle...

— Ok, je saisis, dit Den. Mais quel rapport avec un verre ou deux ?

— C'est simple. Mon sous-processeur est programmable. Je peux l'encoder pour simuler un état d'ébriété.

Den se tut et le regarda.

— Tu peux te programmer pour être soûl ? Je croyais que tu ne pouvais rien tripoter dans tes systèmes.

— Le Hardware est protégé. J'ai quelques libertés avec le Soft, maintenant que ma mémoire est totalement revenue.

— Combien de temps ça te prendrait ?

Il y eut une légère, mais indéniable, note de snobisme dans la voix de I-Cinq quand il répondit :

— Je possède un nanoprocesseur SyntheTech AA-Un qui tourne à sept Petahertz avec une capacité de cinq hexa-bytes. J'ai écrit le programme juste après vous en avoir parlé. Ça m'a pris six virgule une picosecondes pour encoder l'algorithme de base et pour calculer ses paramètres de fonctions.

— Waouh ! C'est... rapide.

Il s'arrêtèrent pour laisser passer un petit groupe de R4 astromécano, émettant toutes sortes de bips et de chuintements les uns à l'égard des autres.

— Et donc, quand vas-tu implémenter le programme ? Ou être complètement mopak, comme on dit, nous autres organiques.

— Rien ne vaut l'instant présent, comme vous dites, vous autres organiques.

Den digéra l'information.

— Ok, j'imagine que tu peux faire ça n'importe où. Mais il y a des

règles à respecter, tu peux me faire confiance sur ce point. Par ailleurs, j'aimerais bien t'accompagner. Je suis agréablement bourré, et ça ne me dérange pas de continuer à l'être. Et puis c'est bientôt l'heure du Sabbac. Tout le monde sera là.

— Formidable, rien ne vaut un public.

Den fit un geste « d'après-vous » vers la Cantina et emboîta le pas à I-Cinq.

Il y avait un vieux dicton sur Nediji : On n'est jamais à plus de sept battements d'ailes du Grand Rapace. Bien sûr, étendu à l'échelle de la Galaxie, le nombre augmentait considérablement, mais le principe restait le même. Parlez à quelqu'un qui connaît quelqu'un qui connaît quelqu'un, et ainsi de suite le long d'une liste incroyablement courte, et vous finissez toujours par faire le lien avec à peu près n'importe qui.

De nouveau agréablement et confortablement dissimulé sous les robes d'un Silencieux, Kaird se tenait à l'ombre d'un entrepôt, observant la technicienne de restaurant quitter les cuisines du Hall principal et se diriger vers son dortoir. La véracité du proverbe était encore plus évidente ici, sur un monde entièrement peuplé par une force d'occupation, sans aucun autochtone. Avec cette femelle, il n'était plus qu'à deux pas du pilote du vaisseau qu'il envisageait de voler.

La femelle, une Twi'lek appelée Ord Vorra, avait une histoire avec Biggs Bogan, un pilote humain qui faisait partie du trio en charge des rotations du vaisseau personnel de l'amiral. Cette relation Twi'lek-humain était intéressante pour un raison peu banale – du moins sur cette planète : Vorra et Bogan étaient tous deux des joueurs de Strag, et tous deux étaient des Adeptes classés. Ce vieux jeu de stratégie, joué sur un simple plateau holographique via une douzaine de pièces de chaque côté, était une activité intellectuelle qui nécessitait une excellente mémoire et des années de pratique pour devenir un expert. Kaird lui-même connaissait bien ce jeu, mais n'y avait jamais consacré assez de temps pour atteindre le niveau d'Adeptes. Que deux d'entre eux soient ensemble sur une planète comme Drongar était très étonnant, et, évidemment, ils s'étaient rencontrés.

Un pilote de vaisseau et une employée de cuisine, tous deux Adeptes de Strag. De quoi méditer sur l'étrangeté de la Galaxie, un fait dont était conscient Kaird depuis longtemps.

Il se déplaça, restant bien derrière la Twi'lek alors qu'il la suivait comme son ombre. Si elle le remarquait, il était probable qu'elle ne s'inquiète pas de la présence d'un Silencieux en balade nocturne, mais vieux valait ne pas prendre de risques.

Une brise chaude, annonciatrice de pluie, dissipa à peine l'humidité et ajouta une petite pointe de fraîcheur à l'atmosphère

puante. Il avait déjà vérifié le dortoir commun dans lequel la Twi'lek vivait – bien trop peuplé pour agir, et toujours avec quelqu'un dans les parages. Mais Vorra et Bogan avaient sans aucun doute trouvé un endroit où ils pouvaient être tranquilles, dans la mesure où le bruit et le mouvement sont des parasites que les joueurs de Strag préfèrent éviter. Non qu'ils ne puissent en faire abstraction – on disait que les Adeptes étaient capables de prévoir quatre coups à l'avance au beau milieu d'une tempête Piluvienne –, c'était juste qu'ils n'y tenaient pas. Tôt ou tard, Kaird en était persuadé, la Twi'lek et l'humain finiraient par trouver un endroit où ils pourraient être seuls, sans personne, et cet endroit serait le lieu idéal pour prendre contact.

Il ne s'intéressait pas à Vorra, sauf en tant que voix d'accès à Bogan. Les jours où ce dernier n'était pas en service à faire la navette pour l'Amiral Kersos, il n'en possédait pas moins les nouveaux codes de sécurité. Kaird apprendrait bientôt le « quand ». Ensuite, ce ne serait plus qu'affaire de « comment » rassembler les informations dont il avait besoin...

Ord Vorra fit une halte au Cube magasin. Kaird se glissa dans l'ombre d'un des recycleurs industriels en face du bâtiment de ravitaillement et devint proprement invisible.

Le vent s'intensifia et l'odeur de pluie se fit plus lourde. Kaird attendait et suait. Le Dôme ne retarderait pas la pluie ni ne dissiperait les flaques d'évaporation. Quand les champs de Force et les dômes avaient été testés pour la première fois, il y avait une éternité de cela, ce genre de choses n'avait pas toujours été pris en considération. Les résultats avaient souvent occasionné des problèmes, ou pire, aux résidents. Un Dôme de Force qui se remplissait de gaz qui ne pouvait s'échapper, laissant la vapeur se condenser en pluie ou en épais brouillard – sans même parler du manque d'air respirable –, tout ça n'était pas bon. De fait, le Dôme récemment réparé avait été réglé pour coller de près aux paramètres environnementaux qui étaient le sien avant le « couac hivernal », comme on s'y référait désormais. Ce qui impliquait le retour d'un temps à faire fumer les ailettes d'un dos.

Le nouvel amiral avait apparemment hérité du vaisseau de l'ancien amiral, ou du moins son usage. Kaird était d'accord. Le vaisseau en question était un vaisseau d'assaut Sullustin modifié, une coque fine propulsée par quatre réacteurs de type A2 et A2.50. D'après ce que Kaird avait appris, il était rapide dans l'atmosphère – comparable à un intercepteur NI de Naboo – mais, plus important, il était aussi rapide à passer en vitesse lumière. Sans parler de son armement de quatre canons lasers couplés à ions, ni du fait qu'il mesurait moins de trente mètres de longueur, il était suffisamment ravitaillé pour un long et confortable voyage, et doté d'une rayon d'action plus que suffisant pour quitter cette boule de boue et rallier le quartier général du Black

Sun sur Coruscant.

Une fois qu'il serait là-bas et que ses affaires seraient réglées, il avait l'intention de garder le vaisseau et de l'utiliser pour rentrer chez lui.

Vers les montagnes auréolées de neige de Nediji...

La Twi'lek sortit du magasin en portant un petit paquet. Elle n'était pas laide, pour peu qu'on apprécie les bipèdes sans plumes, bien qu'elle soit bien trop lourde pour les goûts de Kaird. Les femelles Nediji avaient les os creux et longilignes, et ce canon esthétique était tatoué dans le cerveau des mâles de Nediji.

Elle disparut dans le crépuscule environnant, et Kaird résista à l'envie de la suivre immédiatement. Pas besoin de se dépêcher. Il avait trouvé le filon, et bientôt il apprendrait tout ce qu'il y avait de pertinent à leur sujet. Il obtiendrait leurs dossiers médicaux par Lens et un employé chargé du Personnel lui livrerait leurs états de service. S'il y en avait, un type du Centre de Comm fournirait les copies des communications passées à leur famille et à leurs amis.

En une journée, probablement moins, il aurait autant d'informations que possible à leur sujet. Puis, quand il en aurait assez, il trouverait une faille, une clé, un petit détail à partir duquel il concevrait son plan. Peut-être pas le plan parfait, mais Kaird avait appris beaucoup de choses pendant ses années au service du Black Sun, et il rangeait ceci au rayon des plus importantes : Le plan n'a pas à être parfait. On doit toujours laisser la place aux variables.

Il penserait bien évidemment aux différents moyens de parer à toute éventualité. Et puis il amorcerait l'ensemble. Si tout se déroulait bien, ça glisserait comme un Mynock graisseux sur du transparacier. Même s'il y avait des problèmes, il pourrait faire avec. Ça marcherait malgré tout.

D'ici quelques jours, il serait dans son nouveau vaisseau, avec une cargaison dont la valeur dépasserait toute mesure. Il fourguerait le tout et prendrait ensuite une retraite anticipée. Et il vivrait heureux, jusqu'au Dernier Vol...

Il y eut un éclair de lumière et, presque immédiatement, un bruit de tonnerre qui indiquait que la foudre n'était pas tombée loin – vraiment pas loin. La pluie commença à tomber, en grosses gouttes bien lourdes.

Il est temps de rentrer, pensa Kaird. Il en avait assez fait pour ce soir. Il savait qu'il valait mieux ne pas se précipiter. C'était toujours une bonne chose de se rappeler la recette de ragoût de Taboret de sa mère-œuf : Tout d'abord, il faut attraper un Taboret...

Column n'était pas sans regrets ni remords, alors que le message codé était envoyé aux supérieurs de l'espion séparatiste. Il y avait eu

un moment d'hésitation, une longue pause de réflexion, mais à la fin, on fait ce qu'on a à faire. La touche de contrôle était enfoncée, l'information transmise. Et on ne pouvait l'intercepter, une fois partie.

La transmission eut lieu sans difficulté, malgré les récents parasitages et autres pertes de signal dont la base avait été victime. La zone était couverte depuis peu par un nouveau brouilleur d'ondes dernier cri, positionné dans la jungle à quelque cinq kilomètres d'ici. Le blocage n'était pas suffisamment consistant pour éveiller les soupçons, mais il lui assurait couverture et protection quand l'espion devait émettre ou recevoir. Bien entendu, l'explication officielle parlait de taches solaires.

Comme toujours, le code était tordu, surprotégé et ne représentait qu'une perte de temps dans la majorité des cas. Mais, en l'occurrence, son côté inextricable était aujourd'hui utile. Il ne fallait évidemment pas que la République intercepte et lise cette missive en particulier.

De l'autre côté de la ligne de communication, le message déchiffré entraînerait sans aucun doute la consternation. Il fallait s'attendre à ce qu'on ne le croit pas. Column savait qu'il y aurait quelques messages d'explications, au moins un ou deux, peut-être plus, pour confirmer l'information. Ce n'était pas une question de confiance, mais de certitude. Si une attaque à grande échelle devait être lancée, si des forces considérables devaient être rassemblées et renforcées, on ne pouvait s'autoriser la moindre petite erreur d'interprétation du code.

Quoi ? Non, je n'ai pas dit que le Bota allait mal, j'ai dit que les Bothans étaient pâles...

Column sourit, mais son sourire disparut rapidement. Sa mission ici touchait à sa fin. Si ce coup ne ferait pas tomber la République, ça n'en serait pas moins une douloureuse épine dans son pied. Il était tragique que ses conséquences entraînent la mort certaine d'une grande partie du personnel de ce RMSU-7 et des autres. Mais c'était fait, et on ne pouvait pas revenir en arrière. Mieux valait commencer à se préparer à quitter la scène. Il y aurait d'autres endroits, d'autres identités, où un agent du calibre de Column serait utile. Saper une par une les fondations de la République était lent, certes, mais efficace à long terme.

L'espion savait tout ceci, bien sûr. Mais le fond du problème restait qu'il lui serait extrêmement difficile de regarder ces gens dans les yeux – surtout un en particulier – et faire semblant de ne rien savoir de la catastrophe imminente.

Il fallait néanmoins continuer à le faire. Ne pas les regarder dans les yeux, agir comme si quelque chose n'allait pas ; toute attitude qui puisse éveiller le moindre soupçon, serait désastreuse. Column se tourna vers la porte. C'était le moment de se mêler à eux, de partager leur amitié, leur joie – et leur amour – pendant qu'il en était encore

temps.

CHAPITRE VINGT-SIX

Sans prévenir, la solution vint à Barriss alors qu'elle se lavait pour aller rejoindre les autres à la table de Sabbac. Elle attrapa une serviette pour essuyer l'eau qui lui coulait du visage et des mains – elle préférerait l'eau aux ultrasons, même si ces derniers fonctionnaient bien dans ses quartiers. Alors qu'elle regardait son visage mouillé dans le miroir au-dessus du petit évier, elle comprit soudainement :

La réponse est dans la Force.

Ça n'aurait pas du être une révélation. C'était quelque chose qu'on lui avait dit au moins des milliers de fois, une litanie que chaque étudiant Jedi entendait en grandissant : En cas de doute, faites confiance à la Force. Il est possible que vous ne l'interprétiez pas correctement, mais la Force ne ment jamais.

Elle le savait. L'avait déjà appris, l'avait de mieux en mieux compris à mesure qu'elle grandissait, et dès le début, n'en avait jamais douté. La Force ne vous laisse jamais tomber. Elle est éternelle, infinie et omniprésente. Si vous trouvez ce qu'il faut demander, ce qu'il faut voir et comment l'obtenir, la réponse dont vous avez besoin est toujours là.

Après tout, combien de fois Maître Unduli lui avait dit ces mots, doucement, avec le calme de ceux dont la conviction est totale ?

Utilise la Force, Barriss.

Ne réfléchis pas, ne t'inquiète pas, ne t'empêtre pas dans des détails sans importance. Utilise tout simplement la Force, fais-lui confiance, accepte-la. Parce que c'est là qu'un Jedi vit. Pas dans le passé ni le futur mais dans cet éternel moment de compréhension joyeuse, cet éternel maintenant. Ne laisse pas la peur ou l'échec t'empêcher de tenter ta chance.

Barriss se sécha le visage, suspendit la serviette et se regarda dans le miroir. Son visage, plus calme et mieux maîtrisé que celui auquel elle était habitué depuis longtemps, lui rendit son regard. Oui, bien sûr. C'était si simple. Vraiment. L'exemple parfait de ces devinettes énigmatiques que Maître Yoda aimait à poser comme moyen d'aider l'esprit à se débarrasser des concepts et des pensées linéaires. La question était la suivante : Comment devait-elle déterminer si elle devait – ou pas – utiliser le Bota pour augmenter sa connexion à la Force ?

Demander à la Force.

Et quelle était, depuis le début de son existence, la plus forte, la plus puissante, la meilleure connexion qu'elle ait eu avec la Force ?

Le Bota.

Elle pouvait presque voir sourire et approuver Maître Yoda. Le Bota était la clé, une clé qui ouvrait la porte sur de nouveaux modes de perception. Au-delà de cette porte se trouvait un chemin qu'elle pourrait suivre, jusqu'à l'endroit où elle trouverait les réponses dont elle avait besoin.

Pourquoi attendre ? Barriss ouvrit la coffre à côté de son lit et en sortit l'une des doses restantes d'extrait de Bota. Elle prit une grande inspiration, s'appliqua l'injecteur sur l'avant-bras et pressa le piston.

Comme si sa première expérience l'avait en quelque sorte préparée, en ouvrant ses récepteurs, le flash fut presque immédiat. Cet incroyable sens de familiarité, couplé avec l'admiration et l'étonnement de la nouveauté, cette stupéfiante sensation à couper le souffle, et sa profondeur, s'éloignant à l'infini...

Elle pensait y être préparée, mais elle ne l'était pas. C'est tout simplement trop... énorme. Elle ne comprenait pas comment les gens pouvaient l'accepter, la prendre dans son entier, l'interpréter. Ça ne tiendrait pas dans son esprit trop limité. C'était comme essayer de réduire la magnificence, la glorieuse apothéose de lumière d'un incendie, dans une petite image bidimensionnelle. Ses sens, confinés à seulement trois dimensions, ne pouvaient même pas ne serait-ce que commencer à comprendre. Elle devait l'accepter, ne faire qu'un avec la sensation. C'était renversant, enthousiasmant et terrifiant, tout en même temps...

Sa peur que tout ne soit qu'illusion disparut. Il y en aurait certainement pour dire que ce n'était pas une vraie connexion avec la Force, parce que ça découlait de quelque chose d'extérieur à elle-même, et non le résultat de la paix intérieure et de la méditation. Fut un temps où elle aurait pu le dire elle-même, mais pas maintenant. Cette ouverture cosmique ne pouvait être rien d'autre que vraie. Elle pouvait le sentir au centre de son être.

Peu importe comme elle était arrivée là. Ce qui comptait, c'était qu'elle y soit.

C'était comme si on lui servait un repas sans fin composé de tous les plats imaginables, au moment même où elle réalisait qu'elle était affamée. Préférer un plat à un autre était un choix difficile, mais, sur un autre niveau, elle savait qu'elle pouvait y arriver.

Abruptement, la « table » tourbillonna et disparut, se dissolvant en couleurs variées à l'image des colonies de spores tournoyantes dans le ciel nocturne de Drongar. L'ensemble devint une tapisserie géante, d'une taille galactique, un vélin si complexe et si fin que les larmes lui vinrent aux yeux. Un chef-d'œuvre parfait, magnifique au-delà de toute

description, au-delà du soulagement...

Attends. Oui, la perfection était ici, mais il y avait également autre chose. Elle pouvait sentir quelques défauts dans le motif, petits, presque insignifiants, éparpillés tout au long de cette étendue incommensurable. Barriss sut instinctivement que ces petites erreurs étaient nécessaires, qu'elles étaient les points dans l'écheveau de l'existence – imparfaits, sans doute, mais néanmoins essentiels. Sans eux, le tissu ne formerait pas un tout.

Elle atteignit un de ces petits fils tordus avec son esprit, le vit s'étendre et tourner, afin de devenir... lisible, d'une certaine manière.

Les concepts qui lui furent révélées n'étaient pas des mots, et pas non plus des images, ni des odeurs, des goûts, des bruits ou du toucher. Ils formaient un genre d'amalgame merveilleux, des sens qu'aucun être de chair n'avait jamais...

A cet instant, Barriss, elle-même partie prenante du grand Motif, lut le défaut dans la tapisserie :

Le campement était en danger. Il y avait un espion parmi eux, le même espion responsable des explosions de la navette et sur Medstar. Pas mort, comme ils l'avaient cru, mais bien vivant. L'espion était à l'origine d'événements qui causeraient la perte de tous ceux qui étaient ici, si l'on ne réagissait pas.

L'espace d'un instant incroyablement court, moins qu'un battement des paupières, elle en sut encore plus. Elle sut le comment, le pourquoi, le où et le quand. Mais tout disparut, aspiré dans un sursaut d'énergie qu'elle ne pouvait contrôler. Elle ne put se rappeler des détails.

Elle lutta pour les retrouver, bien consciente de leur importance. Mais quelque chose lui barra le passage...

Barriss se sentit soudainement patauger, comme si elle avait été emportée par un torrent furieux. Elle fut bringuebalée comme une brindille. A l'intérieur, et non pas dehors.

Elle comprit que c'était l'imperfection. Elle l'avait vue, l'avait atteinte, mais n'avait pas le talent, le pouvoir ou quoi que ce soit de nécessaire pour la contrôler correctement. Elle avait perdu pied, la franche stabilité sur le sol que sa sérénité lui avait apportée. Le courant déferlant l'avait désormais entraînée, la faisait dériver...

Non. Elle avait un pouvoir. Un grand pouvoir. Elle pouvait l'utiliser !

Elle essaya de s'ancrer, mais il n'y avait rien pour s'accrocher, rien de solide. Elle était prise dans une inondation, une avalanche qui la faisait tourner et la désorientait.

Tout au fond, elle sut qu'elle cherchait désespérément des métaphores pour ce qui n'était pas descriptible, en quête d'analogies mentales qui lui permettraient de se séparer de ce chaos. Elle lutta

pour se calmer, se battit pour se recentrer sur elle-même, même elle n'y arriva pas. Comme dans une inondation, sa bouche semblait s'emplir d'eau, menaçant de la noyer. Comme dans une bourrasque, elle fut emportée dans toutes les directions, la vidant de son air. C'était à la fois exactement ça, et pas du tout.

C'était la Force.

Elle crut alors entendre quelqu'un parler, une voix calme et familière, qu'elle ne put identifier.

Laisse-toi faire, dit la voix, ne lutte pas. Prend ta respiration et laisse-toi couler...

Non ! Je peux contrôler ce flux, l'utiliser, le maîtriser !

Ou bien mourir.

Barriss sentit l'attention et l'intérêt dans cette voix, et, à un certain niveau de sous-conscience, elle sut que c'était vrai. Alors qu'elle reprenait sa respiration et qu'elle se détendait dans le puissant courant, elle reconnut la voix.

Maître Unduli...

Barriss se retrouva assise sur son lit, clignant des yeux comme si elle venait tout juste de sortir d'un sommeil profond. Elle n'eut pas besoin de vérifier l'horloge murale pour savoir que du temps avait passé. Elle avait prit la dose de Bota à midi. Elle était maintenant assise dans le noir.

Elle se leva, marcha jusqu'à la fenêtre, l'éclaircit et regarda au-dehors. La faible lueur du Dôme de Force n'était pas suffisante pour masquer les étoiles dans le ciel nocturne et limpide. Les constellations étaient à mi-chemin de leur danse éternelle. Il était autour de minuit. Elle était... partie... pendant au moins douze heures.

Partie dans un endroit où elle n'était jamais allée. Où peu de gens, si ce n'est personne, n'étaient jamais allés.

Elle se détourna de la fenêtre. Elle se sentait rafraîchie, comme si elle avait dormi profondément. Elle n'avait pas faim ni soif. Elle n'avait pas non plus besoin de la clim. Elle sourit. Les souvenirs de l'expérience étaient toujours puissants, tournoyant dans son esprit comme un brillant halo de lumière, de sons, d'odeurs, de goûts et de sensations...

Voilà ce que pouvait être sa relation avec la Force. C'était comme ça qu'elle aurait dû être tout le temps...

Elle fronça les sourcils, sentant une petite saccade dans ses souvenirs. L'imperfection. Le futur désastre dans le camp. Ça n'était rien par rapport à la totalité cosmique dont elle venait juste de faire l'expérience, rien qu'un détail insignifiant face à la trame et à la voilure du Tout. Mais c'était bel et bien présent, au beau milieu

d'innombrables autres imperfections. Elle comprit que si ces défauts étaient d'une certaine manière nécessaires et qu'on ne pouvait tous les éliminer, certains d'entre eux pouvaient – et devaient – être réparés.

Le camp courait un grand danger. On lui avait montré tout ceci dans un but précis – elle le savait. Tout comme elle savait qu'il fallait agir.

CHAPITRE VINGT-SEPT

Den ne se rappelait pas avoir jamais vu la Cantina aussi pleine. Au bout d'un moment, il comprit pourquoi : la troupe de HNE était sur le départ – ils étaient sur le prochain vaisseau en partance pour quitter Drongar et finir ce qui restait de leur tournée. Et ils feraient la fête toute la nuit.

Alors que Den et I-Cinq entraient, le reporter trébucha presque en arrière, comme s'il avait reçu un coup. L'odeur douceâtre d'épices et de nourriture, les effluves d'alcools variés et – plus que tout – les odeurs corporelles d'au moins une douzaine d'espèces différentes, l'ensemble mélangé dans l'air poisseux et moite, tout ceci produisait une atmosphère méphitique aussi épaisse qu'une bouillabaisse Gungan. Il jeta un coup d'œil à I-Cinq.

— Tu es sûr que tu tiendras le coup ?

— C'est l'ambiance idéale pour moi.

— Pour moi, ça ressemble plus à ce qu'on trouve à vingt kilomètres sous la couche nuageuse de Bepin.

Den regarda l'endroit d'un air désapprobateur. De nombreux artistes étaient en train de danser – ou essayaient – accompagnés par les Modal Nodes qui chantaient leurs singles suffisamment fort pour abîmer des oreilles jusque sur Medstar. Den avait déjà vu de nombreux bars bruyants, bondés et sauvages tout au long de sa carrière ; classer celui-là parmi les pires ne lui posait aucun problème.

I-Cinq ne paraissait pas gêné.

— La tradition, vous vous rappelez ? dit-il à Den.

Il se glissa entre deux danseuses Ortolennes et disparut.

Den soupira. Je ferai mieux de le tenir à l'œil, avant que quelqu'un décide de l'utiliser comme cure-dent.

Restait à définir comment il s'y prendrait. Bonne question. Les Sullustins faisaient partie des espèces intelligentes les plus petites de la galaxie civilisée. Il ne s'en fraya pas moins un chemin, se faufilant entre les jambes, les tentacules, les ailerons et autres membres variés. Aucun signe d'I-Cinq. Inquiet quant à sa propre sécurité, Den finit par grimper sur une table à côté d'un clone évanoui.

Cette position le plaça à peu près à hauteur des yeux de ceux dont la taille était moyenne. Plusieurs espèces plus grandes étaient aussi mélangées au groupe, tout particulièrement un Wookiee membre de la troupe qu'il avait remarqué lors de la seule et unique représentation.

Celui-là dépassait d'une bonne tête à peu près tout le monde. Il avait l'air de beaucoup apprécier sa bière et semblait prêt à la partager avec les autres, principalement en la renversant sur leurs têtes.

Un Wookie ivre. Voilà qui ne manquerait pas de rendre la soirée intéressante.

Den déplaça le regard, remarqua Klo Merit près d'un mur, un verre dans sa main duveteuse et l'air introspectif. Les Equanis n'étaient pas particulièrement grands, peut-être une demi-douzaine de centimètres au-dessus de la moyenne, mais ils étaient massifs. Klo aurait probablement le dessus sur le Wookie, avec l'aide d'un ou deux Ugnaught. Den s'apprêta à lui crier un salut, puis décida de ne pas le faire. D'après son expression, le psychologue paraissait avoir besoin d'une dose de ses propres médicaments.

— Den ?

Surpris, il se retourna et vit Tolk Le Trene à la table sur laquelle il se tenait. Elle aussi avait l'air bien trop sérieuse pour une telle fiesta.

— Tu as vu Jos ?

Den secoua la tête.

— Je suis arrivé il y a à peine une minute.

— Il faut que je le trouve, dit-elle, plus pour elle-même que pour lui.

Le reste de sa phrase fut englouti dans le brouhaha.

— Quoi ? hurla-t-il.

Mais elle se retourna et disparut dans la foule sans ajouter un mot.

Il y avait quelque chose dans son regard – Den n'était pas sûr de ce qu'il signifiait, mais ça lui rappela le vieux diction Sakiyan sur le Flensor qui vole au-dessus d'un piton rocheux. Ses ailettes frissonnèrent. Brrrr !

Il finit par apercevoir I-Cinq.

Le droïde n'était pas très loin d'Epoh Trebor et parlait au présentateur humain. Il gesticulait avec bien plus d'emphase que d'habitude. Den ne pouvait deviner ce que I-Cinq était en train de dire – même l'ouïe des Sullustins ne servait à rien avec un tel bruit de fond – mais, en tout cas, Trebor riait.

Il est clair que le génie est sorti de sa lampe magnétique, pensa-t-il. I-Cinq avait manifestement déjà implémenté ce que le reporter qualifiait déjà « d'algorithme d'ébriété ».

En un mot comme en cent, I-Cinq était soûl.

Il semblait également assez évident que le droïde n'y était pas allé de main morte en écrivant son programme.

Den voyait que les photorécepteurs de son ami brillaient plus que d'habitude. Ajoutez à ça les gestes excessifs, les rires qu'I-Cinq obtenait d'un présentateur chevronné et vous étiez sûr que le droïde était somme toute complètement bourré.

Den sourit. Mission accomplie. Il avait voulu rendre un service à son ami en l'aidant à trouver un moyen de s'affranchir de la propriété, de se lâcher un peu. Une bonne chose. I-Cinq le méritait bien. Après tout, si les espèces organiques en étaient encore à se débattre dans leurs propres chaînes, qu'en était-il des droïdes ?

Et la bonne nouvelle, c'était qu'I-Cinq ne se réveillerait même pas avec la gueule de bois.

Den décida qu'il était grand temps de participer à la fête.

Il sauta de la table et commença à se faufiler vers le bar.

— Pardon. Je suis là. Y a un petit qui passe, là. Pardon, citoyen. Hé, fais gaffe à mes oreilles, crétin... !

Jos s'assit sur son matelas et fixa le mur. Il ne s'était jamais senti aussi malheureux de sa vie. Il passait ses journées couvert de sang, les bras plongés jusqu'aux coudes dans les corps de clones qui n'étaient pas grand-chose de plus que de la chair à canon. Son seul véritable ami, un musicien et un chirurgien brillant, avait été tué, effacé en une seconde. Sa seule autre joie dans cet océan de ténèbres, la femme qu'il aimait, l'avait laissé tomber sans même lui dire pourquoi.

Jos regardait son mur sans vraiment le voir. Il était chirurgien, il avait vu des gens mourir bien avant que la République ne l'incorpore au service militaire, et il s'était bien débrouillé avec. Il ne s'en était pas inquiété.

Mais il avait eu tort de penser que ça aiderait. Durant ces journées où la mort l'accompagnait dès l'instant où il commençait à travailler jusqu'à ce qu'il quitte son service, quand il opérait jusqu'à ce que sa vision se brouille, encore et encore, il ne pouvait cesser d'y penser.

Tolk était son antidote. Tolk s'était tenue à ses côtés. Et bien que cette relation l'éloigne de sa famille et de ses amis sur son monde natal, elle en valait la peine.

Mais maintenant...

Maintenant, les jours étaient sombres, et les nuits plus encore. Il n'y voyait pas de fin. Cette guerre pouvait encore durer des années. Des décennies. C'était déjà arrivé avant. Il vieillirait ici, à découper et rafistoler des corps broyés, jusqu'au jour où il tomberait et mourrait.

Quel intérêt ?

En tant que docteur, Jos savait ce qu'était la dépression. Les patients en postchirurgie n'allaient pas très bien après les événements qui avaient failli leur coûter la vie. Et, s'il envoyait les cas les plus graves chez le psychologue, il avait appris à se débrouiller avec de tels symptômes sans aide extérieure. Mais comprendre la dépression ne l'immunisait pas pour autant. Il y avait la connaissance, mais ça n'avait rien à voir avec la sensation.

L'idée de tout laisser tomber était tentante, oh oui. Il en était

capable, s'il le fallait. Il savait exactement où un petit coup de scalpel le ferait saigner au maximum. Un peu d'anticoagulant, une artère importante, une lente descente vers le sommeil – et pas de réveil. De cette façon, la mort ne serait pas douloureuse, mais il pouvait toujours utiliser n'importe laquelle des douzaines de médicaments dispos au Bloc. Un adieu final, et puis le grand saut...

Le suicide était rare parmi les membres de son espèce. Peu de Corelliens choisissaient ce chemin, et pour autant qu'il le sût, personne de sa famille ne l'avait jamais fait.

Sur le moment, ça ne paraissait pas être la pire chose qui puisse lui arriver. Il pourrait facilement faire passer ça pour un accident, ce qui épargnerait la honte à sa famille, ou du moins le chagrin.

Jos secoua de nouveau la tête. Comment en était-il arrivé là ? C'était une chose à laquelle il n'aurait jamais pensée : planifier les détails de sa propre mort.

Il se rappela ce qu'il avait appris à dire aux patients qui étaient au plus bas : attendez. Ne faites rien d'irréparable. La vie est longue. Les choses évoluent. Un mois, un an, cinq ans et votre situation peut changer du tout au tout. Regardez ceux qui sont partis de rien, qui sont devenus riches, ont tout perdu et ont tout recommencé à zéro. Regardez ceux qui ont lutté jusqu'au bout contre leurs maladies incurables, et qui s'en sont sortis. Même ceux qui ont perdu leur épouse, leur famille, leurs enfants, et qui ont trouvé le bonheur quelque temps après. Le leitmotiv était simple : vivant, il vous reste une chance. Mort, plus aucune.

Jos soupira rageusement et profondément. Oui. Voilà ce qu'il disait à ses patients, et tout était vrai.

Il se rappela un vieux souvenir qui remontait à l'époque où il étudiait sur Coruscant. L'instructeur, un humain pleurnichard tout gris nommé Leig Duwan qui devait avoir largement dépassé les cent ans standards, avait raconté des anecdotes du temps où il était sur Alderaan. Le vieux souriait beaucoup et il souriait encore plus en racontant l'histoire.

Il y avait eu une mauvaise passe dans la vie de Duwan – son père était mort, sa mère hospitalisée, et sa sœur portée disparue lors d'une mission d'exploration. Duwan avait raté un examen et tout laissait à penser qu'il se ferait virer de la faculté de médecine. Il avait, révéla-t-il à sa classe, sérieusement pensé au suicide. Mais il s'était accroché et finalement, les choses s'améliorèrent.

Un jour, il rencontra un type dans la rue. L'homme l'arrêta et lui dit :

— Docteur Duwan, je voudrais vous remercier de m'avoir sauvé la vie.

Evidemment, Duwan avait entendu ça bien des fois, et il évacuait

sa fierté avec facilité.

— C'est mon travail, citoyen, ce n'est pas la peine de me...

— Non, l'interrompt l'homme. Je ne suis pas un de vos patients. Je traversais un période de profonde dépression et j'avais des tendances suicidaires. J'avais décidé d'en finir – j'avais déjà les moyens de le faire – et j'allais trouver un endroit où le faire. Mais je m'étais fixé une condition : si sur mon chemin, une seule – rien qu'une seule – personne me souriait, je ne le ferais pas. J'étais dans la rue, en dehors de l'hôpital où vous alliez entrer. Vous m'avez salué et souri. Et me voilà.

La morale de l'histoire, avait commenté Duwan, n'était pas que ses talents médicaux avaient sauvé quelqu'un. L'important, c'est qu'il avait traversé ses propres ténèbres, qu'il avait tenu le coup suffisamment longtemps pour être capable de sourire à un inconnu, et qu'il lui avait sauvé la vie. Au cours des années, il en avait sauvé des milliers, avec son talent ou par chance. Etre utile aux autres n'était pas rien...

Jos regarda sa montre. Il devait prendre son service, checker des patients en PostOp. S'il se suicidait, quelqu'un d'autre devrait prendre sa place. Ce serait abusif et demanderait un effort supplémentaire aux autres.

Ce serait... impoli.

Il pouvait bien assurer encore une heure. C'est tout ce que tu as à faire, se dit-il, juste une heure. Fais ton service, fais ton rapport.

Il ferait son heure. Et après...

Eh bien, il s'en inquiéterait à ce moment-là. Pour l'instant, seule comptait cette heure.

CHAPITRE VINGT-HUIT

Jos termina son service. Il était au courant pour la fête d'adieu donnée par la troupe de HNE, et en temps normal il n'aurait pas rechigné à y faire un tour. Mais là...

Et si Tolk y était ?

La voir au Bloc opératoire était déjà suffisamment difficile. Il n'était pas sûr de supporter de la voir dans un contexte privé. Et si elle y était avec quelqu'un d'autre ?

Il secoua la tête. Au moins, à la Cantina, il ne boirait pas seul. Tôt ou tard, il finirait par la croiser. Ce n'était pas si compliqué.

Au diable tout ça ! Jos sortit du Bloc en ayant la sensation de marcher vers l'échafaud.

La Cantina était bondée. Chaude, bruyante et puante. Peut-être que Jos ne croiserait pas Tolk, finalement.

Cet espoir ne dura pas longtemps. En fait, ce fut Tolk qui le trouva, avant même qu'il ne puisse commander son premier verre. Il se retourna et la voilà, juste ici, le regard fixé sur son visage, y cherchant quoi ?

Il ne sut pas que lui dire. Il savait qu'il lui fallait parler, mais elle était si belle, même en tenue de travail avec ses cheveux décoiffés et son air épuisé, qu'elle lui coupa le souffle.

— Tolk, réussit-il à articuler. Je...

— J'ai beaucoup réfléchi, Jos. Tout ceci dépasse de loin ce que nous ressentons l'un pour l'autre. La guerre est plus vaste que ça, ce que nous faisons, ce que nous sommes l'un pour l'autre. Il me faut du temps pour digérer tout ça. Seule.

Elle prit sa respiration.

— J'ai demandé une mutation vers le RMSU-7 Trois.

Sa bouche était sèche. Le RMSU-7 Trois était à un millier de kilomètres au nord, au-delà de la Mer d'Eponges.

— Qu'est-ce que tu dis ? Ne pourrait-on pas au moins en discuter ?

— Non, pas encore.

Jos laissa échapper un profond soupir. Il ne voulait pas le dire, mais il fallait que ce soit fait.

— Ce signifie que nous rompons ?

Elle hésita.

— Ça veut dire que nous nous séparons pour quelque temps.

Il n'y avait pas moyen de l'en dissuader, il le voyait bien. Mais si

elle était mutée, il ne la reverrait jamais. De ceci, il était sûr.

— Je dois partir, conclut-elle.

Sur ce, elle disparut.

Jos se fraya un chemin vers le bar. Il était sonné. Qu'est-ce qui s'était passé ? Qu'est-ce qui n'avait pas marché ? Qu'avait-il fait ou dit ?

Il n'arrivait pas à y croire. Réglé. Partie. Comme ça.

Son esprit tentait désespérément de s'accrocher à quelque chose. En tant que chirurgien-chef, il pouvait s'opposer à la mutation, dire qu'elle était nécessaire ici – mais qu'est-ce que ça lui apporterait ? Comment pourraient-ils travailler ensemble ? Comment pourraient-ils...

Les questions tourbillonnaient dans sa tête comme des atomes de poussière, comme un essaim de moucheron.

Il lui fallait un verre.

Il atteignit le bar, mais avant qu'il ne puisse commander quoi que ce soit, il entendit un grognement sourd. Il se retourna.

Eh bien voilà quelque chose qu'on ne voit pas tous les jours, pensa-t-il, un droïde et un Wookiee qui jouent aux holosjeux.

Le jeu était appelé Dejarik ; bien que Jos n'y joue pas, il le connaissait assez bien. I-Cinq et le Wookiee étaient assis à une petite table d'angle au milieu de toute cette agitation. Le Wookiee était recouvert d'une fourrure bouclée charbonneuse, hormis quelques mèches en forme d'étoile sur sa poitrine. Il avait l'air vraiment énervé, même pour un Wookiee, ce qui n'était pas peu dire.

— Jamais ennuyeux, hein ?

Jos baissa les yeux et vit Den Dhur à ses côtés. Den fit un geste vers la table de Dejarik et soupira.

— Tu te rappelles sans doute qu'on avait parlé une ou deux fois du fait que j'essayais de soûler I-Cinq ?

— Ouais ?

— Eh bien...

Finalement, Kaird passait un bon moment, même s'il lui fallait porter sa tenue de Kubaz. Ça ne le dérangeait pas de voir des gens prendre du bon temps, et le fait qu'il savait qu'il ferait quelque chose qui ruinerait leur bon plaisir ne le gênait pas le moins du monde. Quand les nouvelles concernant le Bota seraient largement connues, le chaos s'ensuivrait très probablement. Les malheurs de la guerre...

Quel dommage ! Même s'il n'était sentimentalement attaché à personne ici – les sentiments étaient un luxe qu'il pouvait difficilement se permettre –, il admirait bon nombre des docteurs, techniciens et soldats qui peuplaient l'endroit. Pour la plupart, c'était des gens honorables. L'honneur, comme la majorité des espèces semblait le

penser, était un code qui limitait sérieusement les options de chacun ; pis encore, c'était une bonne méthode pour retourner dans l'Œuf Cosmique à une vitesse hyperspatiale. Kaird était un être pragmatique. Il ne pouvait se permettre d'avoir de l'honneur. Mais il l'admirait chez les autres. Par ailleurs, cela rendait leurs actions plus faciles à prévoir.

Il était plus difficile de faire affaire avec des escrocs ; mais aussi plus facile dans certains cas. Thula et Squa Tront, par exemple. Kaird serait surpris – presque déçu, en fait – si ces deux-là n'avaient pas trouvé un moyen de les arnaquer, lui et le Black Sun, dans leur prochaine transaction. Ça ne le dérangeait pas vraiment qu'ils se gardent quelques miettes pour eux – c'était la nature du business et il fallait s'y attendre. Mais il n'était pas trop concerné. Tout malhonnêtes qu'ils puissent être, ils étaient suffisamment intelligents pour réaliser les risques que l'on prenait à trop décevoir le Black Sun.

Il plongeait la trompe de son masque dans son verre – une des raisons pour lesquelles il aimait bien son identité de Kubaz, c'était qu'il pouvait boire sans problème. Quel dommage qu'il ne puisse pas se lâcher et profiter de la soirée à fond, mais il était aussi là pour des raisons pratiques. Le pilote humain Bogan avait récemment vu son service doublé et, de fait, il ne serait pas en stand-by quand Kaird aurait besoin de lui. On pourrait toutefois facilement y remédier. Il y avait deux autres pilotes pour assurer les quarts, et l'un d'entre eux était ici même, à la Cantina. Ce pilote, lui aussi humain – il y en avait beaucoup dans la Galaxie, remarquait Kaird –, se comportait raisonnablement. Dans la mesure où il n'était pas en stand-by, il ne buvait pas, ne fumait pas et ne sniffait pas non plus quelque substance stupéfiante. Il s'appelait Sebairns ; et, s'il avait l'air de bien s'amuser, riant et souriant, il s'en tenait à un genre de tisane faite de plantes locales.

Comme Kaird avait accès à toutes sortes d'informations, y compris les dossiers médicaux, il avait appris que Sebairns développait une allergie contre laquelle il n'existait pas de remède ou de traitement préventif. Mis en contact avec un légume commun, l'humain aurait une réaction anaphylactique plutôt sérieuse, dont les symptômes pouvaient aller de l'urticaire à la syncope. Kaird avait reçu ces infos via l'Holonet. Cela signifiait que l'humain pouvait se retrouver avec de sérieuses démangeaisons et des plaques plein la peau. Il pouvait s'évanouir, et si rien n'était fait, mourir asphyxié, la trachée obstruée. Non qu'il puisse en arriver là au beau milieu d'un RMSU-7 rempli de docteurs – il serait rapidement évacué sur une civière et ses symptômes facilement traités. Mais il ne serait pas capable de travailler pendant un jour ou deux, ce qui était plus que suffisant pour Kaird.

Kaird avait observé les serveurs avec beaucoup d'attention, et le

moment était arrivé. Il se leva et s'éloigna de sa petite table comme pour aller satisfaire un besoin naturel. Le droïde serveur qui portait un plateau pour la table de Sebairns allait dans la même direction. Comme Kaird l'avait prévu, leurs chemins se croiseraient.

Alors que Kaird s'approchait du serveur, il demanda :

— Excusez-moi, où sont les toilettes ?

Même si les toilettes étaient clairement signalées par des images graphiques et des signes en une demi-douzaine de langues, le droïde avait sans aucun doute souvent entendu cette question posée par différentes personnes ivres. Il hocha légèrement la tête et leva son appendice libre.

— Par là, monsieur, la porte sous le signe éclairé.

Alors que le droïde ne faisait pas attention, Kaird approcha sa main comme pour se gratter le museau et laissa tomber une petite dose de poudre de légume dans le verre de l'homme.

Il prit ensuite la direction des toilettes. Il reviendrait ensuite à sa table s'assurer que l'homme buvait le verre empoisonné et réagissait comme prévu. Une fois fait, son objectif de la soirée serait accompli.

Il était improbable que quiconque soupçonne que le verre était douteux – ce n'était pas du poison, après tout, et les médecins reconnaîtraient la réaction pour ce qu'elle était. Même s'ils se doutaient d'un geste délibérément malhonnête, peu importait. Il n'y avait aucun moyen de faire le lien avec Kaird. Même si on interrogeait le droïde et qu'il se souvenait d'un Kubaz lui demandant où se trouvaient les toilettes, le Kubaz en question n'existait pas. Après ce soir, Kaird n'aurait plus besoin de ce costume en particulier, et il n'allait pas tarder à se transformer en nuage moléculaire via l'unité de recyclage. On ne peut découvrir ce qui n'existe pas.

Sous l'un de ses déguisements de gros humains, il avait obtenu de l'un des membres de la troupe une copie toute récente de L'Actualité des sports galactiques. Sur cet enregistrement figurait un des derniers championnats de Strag. Si vous n'étiez pas un joueur chevronné, regarder un match de Strag était aussi intéressant que regarder de la moisissure se développer ; mais si vous étiez Classé, ce genre de match était fascinant. Ni Vorra la Twi'lek, ni le pilote humain Bogan n'auraient vu ce match. Il n'avait pas encore été diffusé aussi loin. Le corpulent humain, que Kaird avait baptisé Mont Shomu, s'arrangerait bientôt pour parler tout haut de ce match dont il possédait une copie. Vorra ferait tout pour l'obtenir. Le gros humain répugnerait à s'en séparer, étant lui-même un fan du jeu. Mais bien entendu, il serait d'accord pour le regarder avec elle. Et oui, naturellement, elle pourrait amener un ami...

Kaird sourit en sortant des toilettes et retourna à sa table au milieu du bruit et de la chaleur de la Cantina bondée. C'était un vrai plaisir

de voir fonctionner un plan à merveille.

— Attends, si j'ai bien suivi, dit Jos, I-Cinq est bourré ?

— Ça fait des heures que je l'observe, répondit Den, et crois-moi, il est noir. Si on peut utiliser ce mot pour un droïde.

— A partir d'un programme.

— Ouaip.

— Qu'il a écrit.

— Absolument.

Jos regarda vers la table de jeu, où diverses holocréatures transparentes remuaient et gigotaient sans arrêt sur leurs cases. D'ici, I-Cinq n'avait pas l'air différent, si ce n'est une luminosité accrue dans ses photorécepteurs, et des mouvements exagérés. Jos secoua la tête.

— On dirait que tout devient de plus en plus bizarre.

— Ha ! cria I-Cinq, mon Molateur prend ton Houjix ! J'ai gagné !

Le Wookie hurla de rage. Jos se retourna vers la table, juste à temps pour voir le Wookie se lever, attraper le bras droit d'I-Cinq et l'arracher d'un coup. Circuits et servomoteurs giclèrent dans un geyser d'étincelles et de fluide lubrifiant.

Oh mince !

— Mauvais perdant, soupira Den.

— Apparemment, acquiesça Jos.

Ils se ruèrent tous deux en avant, attrapèrent le droïde et l'évacuèrent de la table de jeu tandis que le Wookie furieux jurait, crachait dans son propre langage et jetait le bras par-dessus sa tête. Jos entr'aperçut plusieurs membres de la troupe, dont un grand Trandoshan baraqué, venir rapidement calmer leur collègue.

I-Cinq ne ressentait aucune douleur, bien entendu. Il avait l'air plus surpris que choqué.

— Il me semble bien avoir perdu un bras, dit-il à Jos, j'étais pourtant sûr de l'avoir quand je suis entré ici.

Jos poussa I-Cinq dans un box vide.

— Ton adversaire te l'a emprunté.

— I-Cinq, suggéra Den, je crois qu'il est grand temps que tu te dégrises, maintenant.

I-Cinq haussa les épaules. Jos n'aurait pas cru possible qu'un tel geste puisse être effectué par un droïde manchot.

— Si tu le dis.

Ses photorécepteurs clignotèrent quelques instants puis retrouvèrent ce que Jos pensait être leur luminosité normale.

Le droïde regarda autour de lui avec surprise.

— Intéressant.

— J'aimerais bien pouvoir dessoûler aussi facilement, déclara Den.

Une femelle humaine leur ramena le bras et le tendit à Jos.

— Voilà, fit-elle, vous devriez programmer votre droïde pour qu'il évite de jouer avec des Wookies à l'avenir. Ce sont des adversaires, euh... délicats.

I-Cinq regarda le bras.

— C'est ce dont je m'étais rendu compte.

Jos examina le moignon.

— Je ne suis pas cybertech, commenta-t-il, mais on devrait pouvoir le rattacher sans trop de problème.

Il regarda le droïde.

— Tu as de la chance qu'il ne t'ait pas arraché la tête.

— C'est vrai, acquiesça I-Cinq, cela aurait été considérablement plus compliqué à réparer.

— Qu'est-ce qui t'a pris de défier un Wookie au Dejarik ?

— Je n'ai pas réfléchi, c'est bien ça le problème. J'étais ivre – ou du moins aussi proche de cet état que mon programme me le permet.

Jos secoua la tête d'étonnement.

— Allez, décida-t-il, allons à l'atelier voir s'il y a encore quelqu'un pour te réparer. Ressouder des membres mécaniques dépasse légèrement mes compétences.

Tous trois quittèrent la Cantina et marchèrent dans l'air chaud du soir, I-Cinq tenant son bras arraché sous l'autre.

— Je me serais senti affreusement mal de t'avoir soûlé et impliqué dans une bagarre, dit Den. Si ça n'en avait pas valu la peine...

— Je pense que ça valait le coup, répondit I-Cinq. Je pense que ça en valait vraiment la peine.

Il regarda Jos.

— Vous vous rappelez de l'attaque d'anxiété que j'éprouvais ?

Jos acquiesça.

— Je crois qu'elle provient d'impulsions conflictuelles dues à des nouvelles données suite à ma récente récupérations de fichiers mémoire – dont certains concernent mon compagnon et ami de jadis, Lom Pavan. Je me suis souvenu que j'avais une mission à remplir. Une mission qui implique que je retourne sur Coruscant dès que possible. Mais agir ainsi, c'est abandonner mes responsabilités ici.

Ce n'est pas un problème qu'on peut résoudre en se tenant à la seule logique. Il me fallait de l'intuition, la capacité de sentir ce qui est juste via des mécanismes bien plus vieux que la logique où la simple exécution de programmes. D'une certaine manière, j'avais besoin de faire passer mon cortex synaptique dans un autre mode – un mode totalement non linéaire. D'où le concept d'altération d'entrées sensorielles et de perception des données.

— Ça a marché ? demanda Den.

— Je crois. J'ai décidé de la marche à suivre.

— Tu nous quittes, I-Cinq ? s'inquiéta Jos.

— Pas dans l’immédiat.

Le droïde ne s’étendit pas sur sa réponse.

Jos ne put y résister.

— Mais tu es une machine, déclara-t-il, tu t’en souviens ? Programmée pour être un automate, rien d’autre. Qu’est-ce que ça peut bien faire, le comment tu prends tes décisions ?

I-Cinq le regarda.

— Vous vous amusez bien, n’est-ce pas ?

— Oh oui.

— Tout ce que je vous ai dit tout à l’heure est techniquement vrai, dit le droïde, mais j’ai fini par comprendre que, dans certains cas, le tout est plus important que la somme des parties. Et d’un point de vue pratique, une différence qui ne fait pas la différence est discutable. Je pense que j’avais peur, même si ce mot n’est sans doute pas adéquat. Je crois que j’essayais de me convaincre moi-même que je n’étais pas ce que vous, Barriss et quelques autres, voyaient en moi. Toutefois, il me manquait les informations nécessaires pour en tirer les bonnes conclusions.

— Et quelles sont-elles ?...

— Que je suis effectivement une créature pensante, avoua I-Cinq.

Jos sourit et tapa le droïde sur son dos en Duracier.

— Tu as mis du temps à t’en rendre compte !

Ils trouvèrent un technicien Ishi Teb à demi endormi sur son établi. Il fut d’abord réticent, mais les bouteilles de vin de Coruscant que Den avait attrapées en partant furent efficaces.

Alors que le Tech réassemblait le bras de I-Cinq, rafistolant les jonctions brisées, ressoudant les joints hydrauliques et réparant les câbles sensoriels, Jos déclara :

— Pendant qu’on y est – ça ne me regarde pas, mais je suis curieux –, c’est quoi, ces obligations, dont tu te souviens ?

I-Cinq ne répondit pas tout de suite, et le silence se prolongea suffisamment pour que Jos regrette d’avoir posé la question.

— C’est une demande de Lom, finit par dire le droïde. Il m’a demandé de m’occuper de son fils.

CHAPITRE VINGT-NEUF

Barriss n'arrivait pas à dormir. Sa liaison avec la Force continuait à faire écho en elle, bien plus fort que la première fois. De puissants flashs de l'incroyable conscience cosmique dont elle avait fait partie revenaient régulièrement, en plus du sentiment d'inaction. Elle voulait retrouver cet endroit – et y rester, si c'était possible.

Peut-être était-ce cumulatif. Peut-être qu'elle arriverait à un point où elle pourrait nager dans cette mer magique, aussi longtemps qu'elle le désirerait.

Elle n'avait pas eu de nouvelles révélations. Le danger approchait, mais il n'était pas encore à portée de la main. A un certain niveau, elle savait qu'il lui restait suffisamment de temps pour décider de la marche à suivre. Mais savoir ce que serait cette marche à suivre lui semblait totalement au-delà de ses capacités.

Au-delà de ses capacités non amplifiées. Rien ne semblait trop compliqué à gérer quand elle était connectée à la Force via le miraculeux Bota. Elle savait, au plus profond de son être, que ce qu'elle pourrait faire dans cet état serait incroyable, dès qu'elle s'y serait habituée. Dès qu'elle apprendrait à ne pas le contrôler, mais à s'y laisser entraîner, à l'être.

Elle comprenait maintenant comment les plus grands Maîtres Jedi pouvaient sentir des choses à plusieurs parsecs, obtenir des informations bien plus rapidement que par le subespace. Elle savait maintenant, elle en était certaine, que l'Univers était d'un seul tenant, chaque partie connectée aux autres, vaste réseau vibrant maintenu par la Force, étendu dans des dimensions qui la dépassaient complètement. Mais elle savait quelle était sa place, et que chaque chose, petite ou grande, tenait un rôle précis. Comme elles l'avaient toujours fait. Comme elles le feraient toujours. Des mondes sans fin.

La tentation de faire pousser du Bota, de le distiller et d'installer une pompe constante sur son bras pour se l'injecter de manière continue était grande. Elle se demandait si c'était là un désir de connaissance ou la manifestation du manque.

Dans tous les cas, elle pouvait rapporter cette nouvelle connaissance au Conseil Jedi ; et, avec elle, les Jedi deviendraient plus puissants que quiconque puisse imaginer. Ils pourraient mettre un terme à cette guerre, mais aussi en empêcher d'autres de commencer. Ils pourraient abolir l'esclavage, transformer des mondes ruinés en

paradis, pourchasser le mal aux confins de la Galaxie et le terrasser ! Rien ne serait au-delà de leurs capacités. Ce pouvoir était immense !

Tout cela nageait en Barriss, la noyant par son intensité. Même maintenant, elle pouvait à peine en contenir le souvenir.

Mais avant qu'elle aille plus loin dans cette direction, elle devait faire face à la situation du camp. Ce serait facile à régler. Ensuite, elle pourrait se consacrer à des choses plus importantes...

Den traversait rapidement le camp vers la plate-forme de lancement, espérant qu'il ne soit pas trop tard. Pauvre crétin, pensa-t-il, tous ces jours où tu as trop dormi !

Il ne se préoccupait presque jamais des réveils – comme la plupart des gens de son espèce Den possédait une horloge interne qui allait de pair avec son excellent sens de l'orientation. Habituellement, elle s'ajustait assez rapidement au cycle jour-nuit de n'importe quel monde sur lequel il allait ; c'était l'histoire d'une semaine, tout au plus, et il était ici depuis bien plus longtemps.

Mais l'un des jours où il en avait le plus besoin, il fallait que ce système se détraque et qu'il dorme juste assez longtemps pour louper le départ du Transport de la troupe HNE, Eyar incluse.

Après la proposition qu'elle lui avait faite et qu'il avait acceptée, il ne pouvait pas la laisser partir sans lui dire au revoir. C'était dur de prévoir quand il la reverrait. Et quand il le ferait, ce serait comme membre à part entière d'une famille qui compterait un nombre vraiment stupéfiant d'enfants.

Il serait le patriarche, le vieux sage que l'on écoute. Il se tiendrait assis, seul en son labyrinthe, à dispenser de sages conseils comme autant de pépites aux jeunes ignorants.

Tout ce truc lui semblait maintenant moins attirant qu'au moment où Eyar le lui décrivait.

Les acteurs seraient d'abord transférés sur Medstar, où leur propre Transport était amarré. Eyar ferait partie des premières à quitter la plate-forme.

Den atteignit le bâtiment principal de l'aire de lancement juste à temps pour voir les membres de la troupe grimper sur la passerelle. Eyar était parmi eux.

Il courut vers elle, se frayant un chemin à travers les êtres plus grands qui l'entouraient, pour la plupart des techniciens et autres ouvriers.

— Hé ! cria-t-il, Eyar ! Attends !

Malédiction, il ne pouvait voir que des jambes, des jambes recouvertes de vêtements, de fourrure ou d'écailles ; des jambes de carnivores, des jambes de plantigrades, une forêt verticale de membres inférieurs. Il atteignit enfin la porte.

— Eyar !

Elle marchait tristement le long de la passerelle, en dernière position. Elle se retourna en l'entendant, et quand elle le vit, son visage, ses yeux, tout son corps sembla s'animer.

— Den-La !

Il était tellement soulagé de la voir qu'il se fichait complètement du fait qu'elle ait attaché le suffixe familial à son nom en public. Ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre.

— J'avais peur que tu ne viennes pas ! Qu'est-ce qui s'est passé ?

Lui dire qu'il ne s'était pas réveillé n'était pas une bonne idée. Il le comprit immédiatement. Elle aurait été offensée qu'il manque leurs adieux pour une raison si triviale.

— J'ai pris une comm du HNE, inventa-t-il. Un truc à propos d'un de mes articles dont ils envisagent de faire un holo. J'ai finalement dû les faire taire et courir jusqu'ici.

Incroyable comme ce mensonge lui vint rapidement à l'esprit. Incroyable et pas qu'un peu consternant. Mais tout marcha comme sur des roulettes. Elle le regarda avec des yeux éperdus d'amour.

— Reviens vite à Sullust, murmura-t-elle. Elle fit battre ses ailettes une dernière fois, se retourna et courut le long de la passerelle.

Den se recula jusqu'à l'arrière du champ. Parfaitement silencieux, hormis ses répulseurs, le transport s'éleva rapidement et disparut dans la clarté du soleil de Drongar.

Den retourna lentement vers ses quartiers. Ça avait été tellement facile de lui mentir. On pouvait toujours dire que ce n'était pas grand-chose, qu'il avait menti pour la protéger, pour ne pas la blesser. On pouvait toujours dire toutes sortes de choses, mais aucunes d'entre elles n'avait plus de validité que la poignée de main d'un Neimoidien.

Il avait l'impression d'être une crapule.

Eyar était douce, sincère et elle lui faisait confiance. Il admirait ces qualités en elle. Mais combien de temps cela prendrait-il avant que ces mêmes qualités l'impatientent, ou l'énervent... ?

Ou le contentent ?

Il n'était pas franchement digne de son admiration.

Den s'arrêta au beau milieu du camp. Ça n'allait pas du tout. Il avait froid des pieds jusqu'aux coudes, et il n'avait pas la moindre idée de comment y remédier.

Il regarda autour de lui. De là où il se tenait, il avait deux possibilités, toutes deux en parfaite opposition. A sa gauche, la Cantina, avec son étonnante et hautement thérapeutique quantité de boissons alcoolisées. A sa droite, le bureau de Klo Merit, où il pourrait lui parler ou bien prendre rendez-vous pour plus tard. Il lui fallait trouver une solution.

Comment ?

Il fallut presque deux minutes à Den sous le soleil brûlant avant qu'il ne s'agite et prenne finalement une direction.

CHAPITRE TRENTE

Le bourdonnement des drones civières, les cris et l'agitation du personnel qui courait dans la zone de triage, les hurlements et les plaintes des soldats – c'était une litanie de sons et de gémissements à laquelle Jos avait répondu tellement de fois qu'il lui semblait pouvoir agir en dormant debout.

Dormir. Quelle blague ! Les périodes hachées de sommeil et de siestes que les médecins du RMSU-7 Sept arrivaient à se dégager les jours de calme restaient très éloignées d'une quelconque hygiène de repos. Bien sûr, ils avaient des inducteurs à ondes Delta, mais remplacer six à huit heures de cycle ininterrompu par dix minutes de sommeil ne satisfaisait pas le cerveau de la même manière. La seule solution était une bonne nuit de sommeil, et c'était un luxe bien rare.

La plupart du temps, les patients étaient des clones. Pour Jos, les cas les plus durs n'étaient pas les espèces complètement étrangères. C'était les humains ordinaires, non clones, parce que leur anatomie lui était familière mais subtilement différente d'un blessé à l'autre. Quand il les opérait, il lui fallait faire très attention de ne pas laisser ses mains et son cerveau suivre la procédure normale pour les clones, suffisamment raide pour tuer un être humain. C'était déjà arrivé une fois.

C'est vrai que les espèces aliens ne finissaient que très rarement au RMSU-7. Les rares à le faire étaient en général sur Drongar pour des raisons religieuses ou des missions d'observation. Et chacune apportait son lot d'humeurs et d'horreurs.

La dernière fois qu'il y avait eu un truc inattendu de ce type, c'était quand Jos avait été recouvert des fluides du Nikto. Cette fois, c'était Uli qui faisait l'expérience de la nouveauté.

Le jeune chirurgien travaillait sur une femelle Oni. Les Oni étaient une espèce plutôt belliqueuse, par bien des aspects, qui vivait sur le monde isolé d'Uru. Personne ne savait vraiment ce que celle-là fabriquait sur Drongar – probablement une mercenaire.

Quoi qu'il en soit, elle avait prit de plein fouet un tir de Laser-mitrailleur, et Uli y travaillait quand il y eut un éclair de lumière bleue et comme un bruit d'essaim de guêpes enrégées ; le jeune chirurgien fut projeté en arrière et heurta le mur.

D'après le flot de jurons qu'il émit, il n'était pas sérieusement blessé. Le brouhaha usuel des instruments et des rapports s'arrêta.

Threndy, l'infirmière assistante, remit Uli sur pied.

— Ça va Uli ? Tu as besoin d'aide ? cria Jos.

— Ça va, merci, mais par les Sept Ciel, qu'est-ce que c'était ? Je n'ai jamais...

Il fut interrompu par un droïde tripode qui entra à ce moment-là, le rejoignit et lui parla brièvement. Jos ne put entendre la conversation, mais, après quelques instants, Uli et Threndy éclatèrent de rire.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Jos.

— Apparemment, les femelles Oni sont électrophores. J'ai dû toucher un lobe de son organe électrique en l'opérant.

Uli haussa les épaules.

— J'aurais bien aimé le savoir plus tôt.

Jos gloussa.

— On devrait la garder sous la main au cas où nos droïdes auraient besoin d'un coup de jus.

Son service et celui d'Uli se terminaient au même moment et, sur le coup, Jos demanda au jeune homme s'il voulait les rejoindre à la table de Sabbac. Ils manquaient de plusieurs joueurs ces derniers temps. Tolk ne venait plus, et Barriss semblait bien trop absorbée par ses « trucs de Jedi », comme les appelait Jos, pour être présente à chaque partie. Même Klo, trop occupé, ne faisait que d'occasionnelles apparitions.

Uli eut un sourire qui lui illumina le visage.

— Bien sûr ! dit-il avec enthousiasme. J'espérais que l'un de vous me le propose !

Jos sourit en retour.

— On est contents de t'avoir !

Ça serait bien d'avoir une équipe de joueurs quasiment au complet. Cela dit, d'un certain point de vue, il se sentait coupable. Uli était tellement ouvert et si dépourvu de malice que les autres le boufferaient tout cru. Le Sabbac était un jeu de durs.

Jos, Den, Barriss et I-Cinq sortirent de la Cantina.

— Eh ben ! lâcha Jos. Qui l'eût cru ?

— Manifestement pas toi, répliqua Den, à moins que tu ne sois de mèche avec ce petit...

— Hé, je n'imaginai même pas qu'il puisse jouer comme ça ! Je veux dire, regardez-le. Il a l'air de sortir d'un couvent de jeunes filles !

Jos haussa les épaules.

— Par ailleurs, ajouta-t-il, nous n'avons pas été bons joueurs. Je me sens désolé pour lui.

— Ah ouais ? Eh ben essaye d'être désolé pour moi. J'ai perdu trois cents crédits.

Den secoua la tête.

— Simple suggestion, lança I-Cinq à Jos, mais la prochaine fois que vous avez des poussées d'altruisme de ce genre, évitez de...

— Allez, ferme ton vocabulateur, lui répondit Den amèrement. Tu es bien le seul à ne pas y avoir laissé ta chemise. Non que tu en aies une à perdre...

— C'est exact. Cela dit, pour la première fois depuis plusieurs semaines, je n'ai rien gagné non plus.

Jos s'absorba futilement dans la contemplation d'un essaim de mouchérons.

— Je te le demande encore une fois : pourquoi as-tu besoin d'argent ? Tu es un droïde.

— Un point que je n'oublie que très rarement, merci. Mon besoin d'argent s'explique facilement. Voyager coûte cher. Surtout pour aller aussi loin que Coruscant.

— Tu y vas vraiment, donc ? s'enquit Barriss.

— Oui.

— Mais tu es une propriété militaire, déclara Jos. Même si tu trouvais le moyen d'être muté sur Coruscant, tu n'aurais qu'une marge limitée pour rechercher le fils de Pavan.

— C'est également exact. Ce qui implique, leur assena I-Cinq calmement, que je dois désertier.

Pendant un bon moment, le silence ne fut interrompu que par les mouchérons. Puis Jos reprit la parole :

— Si c'est ce que tu décides et que tu es pris, ils effaceront ta mémoire jusqu'au dernier octet quantique.

— Si je suis pris. Mes années sur Coruscant n'ont pas été complètement inutiles. Je connais de nombreuses façons de passer entre les gouttes. Surtout dans une mégapole aussi grande.

Den suçà son hydropack pendant quelques instants, avant de déclarer :

— Sans aucun doute. Mais avant, tu dois quitter Drongar. Ne risques-tu pas d'attirer l'attention en voyageant seul ?

— Les droïdes, et plus particulièrement les droïdes de protocole effectuent sans arrêt des voyages interstellaires. Nous ne sommes pas des enfants. Personne ne me soupçonnera, surtout si j'ai sur moi des papiers qui m'identifient comme porteur d'un message mandaté par le Temple Jedi pour Coruscant.

Il regarda Barriss. Elle lui retourna assez gravement son regard.

— Tu es prêt à tout risquer, y compris ta propre individualité ? demanda-t-elle.

— C'est quelque chose que j'ai promis à Lom il y a de nombreuses années, la première fois que son fils lui a été enlevé. Il m'a demandé de faire de mon mieux pour m'en occuper, bien qu'il soit sous la

protection des Jedi. Lom ne faisait pas confiance aux Jedi.

— Il est de mon devoir de te rappeler, I-Cinq, que les Jedi ont juré allégeance à la République et à ses lois.

Barriss fit une pause, puis ajouta :

— Toutefois, il arrive que ces lois entrent en conflit avec le code moral que nous respectons. De tels conflits impliquent souvent des choix douloureux.

— Et comment font les Jedi pour prendre ce genre de décision ?

— Eh bien, dit-elle avec un petit sourire, certains sont connus pour se soûler.

Jos éclata de rire. Il ne put s'en empêcher. Et cela lui fit du bien.

— Il se trouve également, continua Barriss, que je possède une chose que j'aimerais voir livrée au Temple sur Coruscant aussi vite que possible. Rares sont ceux à qui je fais suffisamment confiance pour leur confier une telle mission. Le ferais-tu... ?

— J'en serai honoré, répondit I-Cinq.

CHAPITRE TRENTE ET UN

Column contempla le message sur son écran. Il lui avait fallu plusieurs heures pour déchiffrer ce délicat code triple, mais cette fois, ça en valait la peine. Les Séparatistes accusaient réception du message qu'il avait précédemment envoyé. Ils avaient vérifié et découvert que le Bota perdait en effet son potentiel. Ils avaient pris une décision bien plus rapidement que l'espion ne l'aurait pensé : il y aurait une offensive générale contre les forces de la République dans les prochains jours. Tout le monde participerait à la bataille, jusqu'aux derniers des techniciens et mercenaires que l'autre camp pourrait rassembler. Le tout dans un seul but : récupérer les derniers plants de Bota pour les Séparatistes. Beaucoup mourraient ou seraient détruits des deux côtés. La plupart des champs de Bota seraient détruits, mais le message, aussi court soit-il, était explicite et tout sauf ambigu. Ils arrivaient. Ce RMSU-7, comme les autres, serait bientôt débordé. Ils ne feraient pas de prisonniers. Du moins pas pour les garder en vie.

Column regarda le texte avec des sentiments mitigés. Certes, il s'y attendait, mais pas aussi vite. Certes, ce serait un coup dur pour la République, et c'était la raison principale pour laquelle Column était ici. Certes, mais ça ne changeait pas le fait qu'il porterait la responsabilité des pertes matérielles et humaines.

Imprimé sur une feuille de plastipapier, le message décodé commença à se corner aux angles. Encore une minute, et l'oxydation – qui commençait au moment même où le plastipapier était exposé à l'air – réduirait la feuille à néant.

Tout comme la troisième identité de l'espion arriverait bientôt à son terme.

Peu importe, quoi qu'il en soit. La feuille avait rempli son rôle – Column en avait mémorisé le contenu. La guerre serait également bientôt terminée. Le Bota serait récolté, détruit ou sa mutation achèverait de le rendre inutile – tout ça revenait au même en ce qui concernait les combattants.

Column serait déjà parti au moment où l'attaque serait lancée. Il trouverait une raison de se rendre sur MedStar, et le vaisseau de transport qui emporterait l'espion à son bord serait... détourné, afin qu'il livre sa cargaison en territoire séparatiste. Bien entendu, Column aurait à sa disposition les codes qui permettraient au vaisseau de passer les contrôles. Ensuite, ce serait le saut dans l'hyperespace, et

tous ceux qu'il laisserait derrière lui ne seraient plus que de tristes souvenirs.

Il y aurait une autre mission, sur une autre planète, et bien assez tôt. La guerre continuerait ailleurs, et Column, sous une nouvelle couverture, continuerait à aider à la destruction de la République. Quel que soit le temps que ça prendrait, ça finirait par se produire ; l'espion en était persuadé. Ça se produirait.

Column soupira. Il restait encore beaucoup à faire, et le temps lui manquait. Enregistrements, dossiers, informations, tout ce qui pourrait s'avérer utile aux maîtres de Column devait être rassemblé, condensé en paquets de données suffisamment petits pour pouvoir tenir dans la poche ou dans une valise. La fin – du moins ici et maintenant – était proche.

Il était presque minuit. Le costume à longue trompe de Kubaz n'était plus, et l'autre vêtement était difficile à enfiler avant que Kaird puisse se rendre à son rendez-vous avec Thula en tant que Silencieux. Personne ne les verrait ensemble, aussi ne s'inquiétait-il pas quant à sa soi-disant impossibilité de parler.

Il se tenait le dos appuyé contre un entrepôt aux murs fins, un peu plus loin que le réfectoire, apparemment seul. Thula était à l'intérieur de l'entrepôt, invisible pour quiconque passerait pas là dans la chaude nuit tropicale, mais facilement audible via les grilles d'aération.

— Vous avez ce dont j'ai besoin ?

— Oui.

— Eh bien, vous et votre ami êtes prévenus. Je suggère que vous utilisiez sagement vos deux jours.

La voix de Thula était un ronronnement doux et sauvage.

— Et en ce qui concerne notre paiement ?

— Regardez sur le dessus de l'encadrement de la porte.

Il y eut un bref moment de silence. Les oreilles de Kaird étaient suffisamment sensibles pour détecter le bruit de pas de la Falleen alors qu'elle se dirigeait vers la porte, s'y arrêta un instant puis revenait vers le mur. Il aperçut un faible éclat quand elle actionna le cube de crédits qu'il avait laissé au-dessus de la porte et vérifia la somme holoprojetée.

— Très généreux, dit-elle.

— Où est ma valise ? demanda-t-il.

— Elle doit déjà être dans vos quartiers, à côté de votre autre bagage. Ce fut un plaisir de faire des affaires avec vous, mon ami.

— Vous avez un moyen pour quitter la planète ?

— Oui, nous avons obtenu des places sur une petite navette de transport qui part demain. Son pilote est ouvert à toute discussion.

— Une navette surface-vaisseau ne vous mènera pas loin.

— Suffisamment pour trouver quelque chose d'autre qui le fera. L'argent est un lubrifiant très efficace.

— Peut-être qu'on se reverra un de ces jours, dit Kaird.

— Peut-être, répondit-elle.

Kaird s'éloigna de l'entrepôt et retourna à ses quartiers. La porte était fermée, mais ce genre de chose n'arrêtait que rarement des voleurs professionnels – ce qu'étaient Thula et Squa Iront, sans parler de leurs autres talents.

Le bloc de carbonite était à côté de son sac, maquillé pour ressembler à une valise relativement coûteuse. Il était presque parfaitement assorti à son autre bagage. En congélation carbonique, le Bota se conserverait jusqu'à ce que quelqu'un actionne le mélangeur. Ensuite, il faudrait le distiller pour éviter le pourrissement rapide qui s'ensuivrait, mais ça n'était pas son problème. Le Black Sun avait à sa disposition les meilleurs chimistes de la Galaxie. Tout ce qu'il avait à faire, c'était de leur apporter.

Il soupesa la mallette. C'était lourd, pas loin des soixante-dix kilos. Mais facilement transportable.

Kaird se sentit mieux que jamais depuis qu'il était arrivé sur ce monde pestilentiel. Il avait fait de son mieux, étant donné les circonstances. Et quand tout serait réglé, il pensait s'en sortir plus qu'honorablement. Encore deux jours de subterfuge et il serait sur sa planète natale, en paix.

Une paix bien méritée.

Jos se réveilla au beau milieu de la nuit, barbouillé à cause de ce qu'il avait bu tout récemment. Il s'assit sur le matelas et se frotta les yeux. Il avait rêvé de Tolk, et dans son rêve, elle lui avait révélé pourquoi elle le quittait. Mais là, il n'arrivait plus à s'en rappeler.

Jos se leva, tituba jusqu'au lavabo et s'aspergea le visage d'eau. Il se rinça la bouche. Ces derniers temps, il buvait tellement que même les médicaments anti-gueule de bois qu'il prenait perdaient leur efficacité. Il se regarda dans le miroir.

Tu n'es pas beau à voir.

Il soupira. Ça ne faisait aucun doute.

Quelque excuse minable. Tu vas la laisser partir ? Sans te battre ?

Il fronça les sourcils. Il dit tout haut :

— Qu'est-ce que je peux faire ? Elle refuse de me parler ! Et je ne sais pas pourquoi !

Et alors ? Tu n'es pas idiot ! Trouve pourquoi ! Tu n'as pas réussi à empêcher Zan de mourir et tu vas laisser Tolk partir sans même savoir pourquoi ?

Jos se détourna du miroir et retourna à son matelas. Il s'immobilisa, le regard baissé vers le lit. Telle était la question, n'est-

ce pas ? La grande, la seule : pourquoi ? Pourquoi Tolk, une femme qui lui avait dit qu'elle l'aimait, avait décidé de partir tout d'un coup ? Elle avait invoqué l'explosion sur MedStar, les douzaines de morts, mais ça ne tenait pas la route. Tolk avait vu pire, bien pire, et de bien plus près. C'était presque comme si elle avait reçu une révélation d'une déité planétaire primitive...

Une idée soudaine le frappa si durement qu'il s'assit. C'était comme si on l'avait frappé en plein plexus solaire, lui coupant la respiration. Il savait. Il savait !

Grand-Oncle Erel. Il avait parlé à Tolk. Il lui avait dit ce que ça faisait d'abandonner sa famille et sa maison pour toujours. C'était lui qui avait changé Tolk !

Tout concordait parfaitement. Elle savait que le vieil homme lui parlerait. Lui aussi, mais ça lui était sorti de la tête – il était tellement débordé de travail. Avec le recul, il lui semblait incroyable de ne pas avoir pensé à ça, mais c'était pourtant le cas. Tolk lui avait parlé de l'explosion, des morts, de toute cette horreur et Jos s'était accroché à cette explication sans y réfléchir d'avantage.

Oncle Erel.

La rage le submergea en une vague brûlante. Il se leva, se dirigea vers la salle de bains et actionna la douche sonique. Il entra sous le faisceau, sentit le sommeil, le chagrin et l'amère odeur d'alcool qui suintaient par tous les pores de sa peau se dissoudre, quitter son corps en coulées crasseuses jusqu'à la bonde. Il regarda sa montre. La prochaine navette était prévue pour le milieu de la matinée. Suffisamment de temps pour se doucher, s'habiller et ensuite... Il ferait jouer son grade, forcerait des mains, trouverait tous les moyens légaux... Il se ferait pousser des ailes et il volerait lui-même s'il devait en arriver là, mais il trouverait une occasion de rendre visite à son oncle bien-aimé pour lui arracher la vérité. D'une façon ou d'une autre.

CHAPITRE TRENTE-DEUX

Kaird, ou plutôt Mont Shomu, comme on l'appelait quand il portait son gros costume d'humain, fit un sourire tandis que le pilote humain et l'employée de cuisine Twi'lek buvaient la bouteille de vin local qu'il avait apportée. Ce n'était pas mauvais ; on le tirait d'un fruit rouge-pourpre tout rond, grand comme un poing d'humain et poussant sur des arbres qui avaient tout du champignon. Appelée Avedame, sa pulpe était croustillante quand on la pressait. Elle avait un goût acidulé, mais douceâtre. Le vin le restituait bien.

Le fait que la bouteille était empoisonnée à la myocaïne n'en affectait pas la saveur ; sous sa forme liquide, ce relaxant musculaire était inodore, incolore et parfaitement indécélable. Pour éviter tout soupçon, Kaird buvait lui aussi. Mais une petite dose d'antidote préalablement glissée dans son verre l'empêchait d'éprouver les effets du produit chimique.

— Allons-y, d'accord ? dit la femelle Twi'lek.

Sa voix trahissait une grande excitation. Kaird sourit et son visage gras fit de même. Si douce et si naïve...

Bogan, le pilote humain, était à peu près aussi impatient. Il vida la moitié de son verre d'un trait et alluma brusquement l'holoprojecteur. Pas aussi consciencieux que l'autre pilote ; boire du vin, même en petite quantité...

L'image d'une vaste pièce remplie de tables sur lesquelles se tenaient à chaque fois deux joueurs se matérialisa au-dessus d'eux.

L'holoprojecteur était précis, et ils apprécieraient les premières vingt ou trente minutes du spectacle. Ensuite, une fois sous l'emprise du produit, ils seraient alertes et réveillés, mais simplement incapables de bouger.

Après quinze minutes, tous deux commencèrent à s'affaïsser ; et même s'il ne faisait pas le moindre doute que cette situation les préoccupait, ils n'avaient tout simplement pas suffisamment d'énergie pour faire autre chose que froncer les sourcils. Après vingt minutes, ils ne pouvaient même plus actionner leurs muscles faciaux pour le faire. Même s'il leur avait donné un pistolaser, ils n'auraient pas eu la force de se lever et de lui tirer dessus.

Kaird alla près de l'humain.

— Pouvez-vous parler ?

— Ooo-ooo-ou-uuuuuuuuu, réussit à dire Bogan d'une voix presque

indistincte. Qu-qu-quoi-oi-oi-iiii... ?

— Je vais être aussi clair que possible. Je vous ai drogué. Je veux les codes du vaisseau personnel de l'amiral. Accès, sécurité, pilotage, tout. La drogue que je vous ai administrée n'est pas mortelle ; mais si vous ne me donnez pas les codes, ou si vous m'en donnez des faux, je vous tue, vous et votre amie. Est-ce clair ?

— Ou-ououiiii-ui-iiii.

— Bien.

Kaird sortit un enregistreur de sa poche. Il savait que le baragouinage de l'homme ne poserait aucun problème – les codes de sécurité n'étaient pas vocaux, n'importe qui pouvait les faire fonctionner.

— Donnez-moi les codes. Prenez votre temps, identifiez-les clairement, un par un. S'ils fonctionnent, vous et votre amie passerez une excellente soirée à regarder un match de Strag. Dès demain midi, vous pourrez suffisamment bouger pour appeler à l'aide. Mais si jamais l'un des codes est mauvais...

Kaird sortit un petit détonateur thermique de sa poche. Utilisée avec une bombe un peu plus grande, une unité de cette taille actionnée dans une pièce comme celle-ci serait suffisamment puissante pour déchiqueter tout ce qui s'y trouverait et repeindre les murs avec leur sang et leur chair vaporisée. Avant de faire éclater ces mêmes murs. Le tout en moins d'un millième de seconde.

Il le montra à l'homme afin qu'il le voie clairement.

— Vous savez ce que c'est ?

— O-o-o-o-o...

— Bien, le coupa Kaird. Mon transmetteur est doté d'une portée d'environ deux cents kilomètres.

Il sortit un petit engin, le montra quelques instants et le remit dans sa poche.

— Quand je serai aux commandes du vaisseau – oui, je vais le voler –, si quoi que ce soit ne fonctionne pas avec les codes que vous me donnez, et je dis bien quoi que ce soit, j'actionnerai le transmetteur.

Il se leva, se dirigea vers l'holoprojecteur et y plaça la bombe thermique.

Bogan avait commencé à suer, ce qui était bon signe.

— Bon, je sais que vous êtes un bon pilote et donc un homme courageux qui n'a probablement pas peur de la mort, Bogan. Mais votre amie Twi'lek ici présente est une civile innocente. Vous ne voulez pas la transformer en bouillie sanglante, n'est-ce pas ?

— No-no-nonn-on...

— Eh bien nous sommes d'accord. Les codes ?

Après que Bogan ait communiqué les mots et les nombres à voix

haute – un processus long et pénible – « Mont Shomu » déchira quelques draps et les utilisa pour attacher le couple l'un contre l'autre, afin qu'ils puissent voir l'holoprojecteur. Il essuya la sueur du visage de Bogan.

— Bon match ! J'ai réglé l'holoprojecteur sur Repeat, vous ne vous ennuierez pas. Du moins pas pendant les douze premières fois.

Kaird s'inclina légèrement et sortit.

Il aurait pu les tuer sur-le-champ, bien entendu, et de nombreux membres de sa profession l'auraient fait sans hésiter. Non que cela le dérange tout particulièrement – il avait largement expédié son lot de victimes vers le Grand Œuf Cosmique en son temps, et deux de plus ne changeraient pas grand-chose au total. Mais il n'avait aucune raison de les tuer. D'abord parce que personne ne l'avait payé pour le faire, et ensuite parce que ça n'était pas nécessaire. Tous deux étaient en stand-by, enfermés dans un Cube, et avant que quiconque ne s'aperçoive de leur disparition, Kaird serait déjà loin. Ils ne savaient pas que c'était un Nediji, et le gros humain qu'ils avaient rencontré serait bientôt recyclé en plastichair. Il s'était assuré qu'aucun lien ne menait à son nid.

Il sourit sous son déguisement. En fait, le détonateur thermique était un détonateur d'exercice. Mécaniquement et électriquement identique au modèle opérationnel, mais sans la moindre charge explosive et donc inoffensif. Le « transmetteur » qu'il avait montré à Bogan n'était pas autre chose qu'un bijou personnel. A sa connaissance, il n'existait aucun transmetteur de cette taille dont la portée atteignait les deux cents kilomètres. De plus, si les codes ne fonctionnaient pas et qu'il était capturé, il n'avait pas la moindre envie qu'on l'accuse de meurtre au premier degré. Ils le mettraient à l'ombre pour vol de vaisseau, bien sûr, mais ça ne méritait pas la peine de mort. Même pour le vaisseau d'un amiral en temps de guerre. Au final, le Black Sun enverrait quelqu'un pour découvrir ce qu'il lui était arrivé, et ils trouveraient un moyen de le libérer. Un tribunal de guerre qui le jugerait coupable de meurtre l'éliminerait bien avant que le Black Sun n'envoie quelqu'un pour se soucier de sa santé.

Pour finir, il y avait cette histoire de l'ancien amiral de MedStar qu'il avait retourné, Tarnisse Bleyd le Sakiyen. Ça ne serait pas bien compliqué de fouiller dans son cerveau et de découvrir cette information. Mais, même en temps de guerre, il existait des règles, et le scan neuronal n'était pas supposé être effectué sans autorisation. Si on en arrivait là, il serait sans doute préférable de se suicider que de parler. Kaird le savait parfaitement, et au moins, avec lui, ce serait rapide et sans douleur. Ça ne serait certainement pas le cas si le Black Sun s'en chargeait.

Le meilleur plan restait finalement de ne pas se faire prendre.

Kaird se dirigea vers des toilettes afin de se débarrasser du lourd costume humain. Bon débarras ! Mont Shomu et Hunandin le Kubaz l'avaient tous deux bien servi, mais il était plutôt content de plus avoir à porter leurs déguisements. Il se demanda comme des humains taillés de cette façon pouvaient bien fonctionner. Kaird, quant à lui, aurait préféré être rôti à la broche plutôt que de leur ressembler.

Jos était énervé comme jamais. Il distinguait l'homme en face de lui comme au travers d'un filtre rouge. Entre ses dents, il dit :

— Si vous n'étiez pas mon grand-oncle et mon supérieur hiérarchique, je vous foutrais par terre !

— A ta place, j' imagine que je réagirais de même.

Ils étaient dans le bureau de l'amiral sur MedStar, seuls. Mais Jos supposait que s'il commençait à frapper Erel au visage, quelqu'un viendrait bien voir ce que signifiait tout ce vacarme. Plusieurs personnes, en fait. Tous des MP. Grands, froids et armés.

Non qu'il s'en soucie... Etant donné sa rage, rien, ni personne, ne pourrait l'arrêter s'il décidait de réduire son vieil oncle en bouillie.

— Comment osez-vous venir fourrer votre nez entre nous ? De quel droit ?

— Je ne voulais que t'épargner du chagrin.

— M'épargner du chagrin ? En virant la femme que j'aime ? Désolé, docteur, mais je ne vois pas bien le côté positif de la prescription. Tolk est le remède contre tellement de choses qui m'effraient, me dérangent ou me blessent que je ne peux même pas commencer à vous l'expliquer !

Jos se tut et reprit son souffle.

— Je n'arrive toujours pas à croire qu'elle vous ait écouté.

— Ce qu'elle a fait est la preuve de l'amour qu'elle te porte, Jos.

— Comment ça ?

— Elle ne veut pas que ta famille et tes amis te rejettent.

— Parce que vous lui avez décrit à quel point ça serait horrible et affreux ! Vous lui avez fait croire que nous serions bloqués comme les derniers des cons de toute la Galaxie !

— Je l'admets.

Jos dut faire un effort conscient pour desserrer les poings. Il prit une grande inspiration, souffla, en prit une autre. Calme-toi, se dit-il à lui-même. Ecraser le nez de l'amiral serait extrêmement satisfaisant, mais c'était une mauvaise idée, et qu'importe si le vieil homme le méritait. C'est un docteur, se rappela Jos, il n'a fait que ce qu'il pensait être le mieux. Mais c'était dur. Il voulait se faire le vieil homme. Salement.

Même ainsi, sa colère n'était plus aussi intense qu'une supernova. Jos prit une autre grande inspiration et dit :

— Eh bien, mon oncle, si ma famille refuse d'accepter la femme que j'aime, elle n'est plus ma famille que de nom, et je me passerai d'eux.

Kersos secoua la tête, un geste d'une infinie lassitude.

— C'est ce que je pensais, Jos. J'ai déjà emprunté cette voie.

— Mais vous n'êtes pas moi. Je pourrais un jour le regretter, bien que j'en doute, mais, même si c'était le cas, ça aura été mon choix. Que j'aurai pris moi-même.

— Les choses ne sont pas aussi simples, mon garçon. Tu parles de tabous culturels qui sont là depuis des milliers d'années. Il y a une forte tradition qui les justifie.

— Et d'ici soixante ou quatre-vingts ans, la plupart de ces traditions, y compris l'interdiction entre Ensters et Eksters ne seront plus que des souvenirs.

Jos se tut, luttant pour ranimer sa colère. Il pouvait expliquer tout ça à son oncle. Il était intelligent et avisé. S'il arrivait à expliquer une opération compliquée à un patient angoissé, il trouverait certainement des termes compréhensibles.

— Ecoutez, dit-il. Vous étiez largement en avance sur votre temps et je le suis encore. Mais mes enfants et leurs enfants n'auront pas à être confrontés à ce genre de problèmes stupides.

Oncle Erel secoua la tête.

— C'est difficile à croire. Tu peux prédire l'avenir ?

Jos secoua la tête et soupira.

— Je vois le présent, mon oncle. Ça fait longtemps que vous avez quitté votre planète natale. Avez-vous déjà entendu le terme Hustru Fönster ?

Son oncle fit non de la tête.

— Ça ressemble à du Hoodish.

— Pas loin. C'est du Vulcanien. Un dialecte obscur mais similaire des Grandes Marches du Sud. Je crois que le dernier indigène à le parler comme langue maternelle est mort il y a cinquante ans. Quoi qu'il en soit, Hustru Fönster signifie « l'épouse à la fenêtre ». C'est un terme qu'on utilise depuis quelques années. Et pas en formule de politesse.

Son grand oncle eut l'air stupéfait.

Jos continua :

— Mettons que nous ayons un jeune homme de bonne famille qui s'engage avec une fille Ekster. Ok, tout le monde rigole et regarde ailleurs pendant qu'il se livre à quelques débauches. Ce n'est pas recommandé, mais c'est permis. Tant qu'il revient dans le giron familial. Mais de plus en plus, les fils – et les filles – de bonne famille quittent leur planète et rencontrent des Eksters avec lesquelles ils – et elles – veulent continuer à vivre. Oui, les coutumes l'interdisent, mais

ceux qui peuvent se le permettre ont trouvé un moyen de les contourner. Le fils ou la fille rentre à la maison et prend un partenaire Enster. Mais ces gens ne se marient que pour des raisons financières ou de prestige. Le jeune couple ne tarde pas à engager un cuisinier, un serviteur ou un jardinier Ekster... Vous voyez où je veux en venir.

Son oncle resta muet.

— Techniquement, continua Jos, il n'existe même pas d'interdiction contre ce genre d'arrangements. Et tout le monde est content. Pas de scandale, pas de honte, et si la « femme de ménage » tombe mystérieusement enceinte, eh bien son enfant pourra être élevé par son employeur comme s'il faisait partie de la famille. On s'occupe vraiment bien des employés de valeur. Peut-être même que l'enfant sera légalement adopté, dans la mesure où ce genre de mariage Enster est de plus en plus fréquent. Et bien entendu, si l'enfant de la fille de bonne famille ressemble au jardinier, ou si le fils de la bonne ressemble au maître de maison, eh bien c'est une coïncidence.

Son oncle secoua la tête.

— Et c'est quelque chose qui se fait sur notre planète natale ?

— De plus en plus largement. Et de plus en plus souvent.

Erel eut l'air amer.

— Eh bien, voilà ta solution donc.

— Non, monsieur, absolument pas ! répliqua Jos.

Son ton redevint agressif, mais il ne s'énerva pas.

— Je ne forcerai pas mon épouse à cette mascarade. Je ne la forcerai pas à vivre en permanence un mensonge qui ne trompe personne, et qui maintient juste un système archaïque et anachronique depuis longtemps inutile. Je prendrai Tolk comme femme, et ceux qui trouveront ça inacceptable peuvent bien ouvrir en grand leurs narines et éternuer dans le vide, pour ce que j'en ai à foutre !

— Ta famille...

— Tolk est ma famille ! Elle arrive en premier et de loin. Tous les autres arrivent en second. Je l'aime, je ne peux pas vivre sans elle. Et si je devais ramper à genoux sur un champ d'obsidienne-rasoir pour la convaincre que c'est vrai, je le ferais.

Le vieil homme eut un sourire.

— Il y a quelque chose de drôle ?

Jos sentit s'accroître sa rage. Il allait finir par le frapper, grand-oncle, commandant en chef ou pas !

— J'ai tenu le même discours à mon frère, bien avant ta naissance.

Il se leva.

— Félicitations, mon neveu ! Je vais t'aider par tous les moyens qui sont à ma disposition !

Jos cligna des yeux. Il eut l'impression d'être écrasé contre l'un de ces plots anti-vide qu'il avait vu les pilotes installer.

— Quoi ?

— Aller à l'encontre de milliers d'années de traditions n'est pas une affaire de faibles. Si Tolk n'est pas sincère envers toi, tu finiras par le regretter. C'est bien possible, comme tu le dis, mais au moins tu es en position de force.

Jos s'appuya sur le bureau et regarda le vieil homme droit dans les yeux.

— Pour l'instant, grand-oncle, et grâce à vous, je démarre de nulle part. Tolk va être mutée dans un autre RMSU-7. Elle ne me parle plus. Je ne vois comment les choses pourront s'arranger une fois que nous séparés par des milliers de kilomètres d'océan.

— Mon garçon, aucune membre du corps médical expéditionnaire de la République ne va nulle part sans mon accord. Si la femme que tu aimes vaut la peine que tu abandonnes tout pour rester avec elle, alors il faut le faire. Je réparerai mon erreur. Elle ne partira pas.

— Mais comment ? Le mal est fait. Comment pouvez-vous... ?

— En laissant Tolk regarder l'enregistrement de cette conversation, répondit l'Amiral Kersos. Elle voulait te quitter parce qu'elle t'aime. Si elle voit et entend à quel point tu l'aimes, ça fera la différence.

Jos s'assit, avec l'impression d'avoir escaladé un gratte-ciel. Oncle Erel pouvait vraiment rattraper sa bévue ? N'était-il pas déjà trop tard ?

— Ne t'inquiète pas, mon garçon. Ce que je brise, je le répare.

Et pour la première fois depuis plusieurs jours, Jos sentit un brin d'espoir naître en lui.

CHAPITRE TRENTE-TROIS

Den Dhur broyait du noir à la Cantina.

Il avait fini d'écrire son article sur la mutation du Bota, et, en toute modestie, il le considérait comme l'une de ses meilleures productions. Il avait réussi à le traiter d'un point de vue humaniste, en mettant le doigt sur la façon dont les différentes espèces concernées seraient affectées par la perte de ce produit miraculeux. De plus, il avait pointé l'absurde ironie d'une guerre livrée pour un plante qui mute par la suite, rendant ladite guerre inutile.

Dans tous les cas, c'était le genre d'article qui attirait l'attention. Sa couverture d'un tel événement le remettrait sur les rails et lui garantirait un poste dans un endroit plus... excitant que Drongar. Mais s'il décidait vraiment de revenir sur Sullust et de prendre Eyar pour femme, ce serait un super-article d'adieu.

Il n'y avait qu'un seul problème. A la réflexion, il ne voyait pas comment le résoudre.

Une fois que tout le monde saurait que le Bota était inutile, Den prévoyait deux choses. La seconde serait l'arrêt des hostilités et l'évacuation de Drongar ; il n'y aurait en effet rien d'autre sur ce monde perdu qui vaille la peine que l'on se batte. Den ne s'en porterait pas plus mal.

La première chose, toutefois, serait un combat final sans merci entre les Séparatistes et la République pour le contrôle des derniers champs de Bota. Comme le Bota ne poussait globalement que dans cette partie de Tanlassa du Sud – environ un millier de kilomètres carrés – les combats se concentreraient autour d'eux. Les quinze RMSU-7s en charge du traitement des blessés, et pour certains comme le RMSU-7 Sept et quelques autres, du conditionnement du Bota, seraient envahis de soldats. Des droïdes de guerre, des droïdekas, des mercenaires de toutes sortes, ne tarderaient pas à escalader les barricades en grouillant comme des rats. Et tous avec la même idée en tête, rapporter autant de richesse que possible. Ça ne serait pas beau à voir.

Il l'avait compris au moment même où la rumeur avait commencé à se répandre. De toute façon, cette histoire finirait par se savoir, d'une façon ou d'une autre. Pourquoi ne ferait-il pas partie de ceux à en tirer bénéfice ?

Mais il connaissait la réponse autant qu'il haïssait l'idée de

l'admettre. Ici, pendant son séjour, il avait été infecté par une maladie encore plus mortelle que n'importe quel virus de l'écosystème pestilentiel de Drongar : la conscience.

Den pouvait faire passer son article en secret, il le savait. Mais il serait au moins en partie responsable d'une pleine cargaison de fumier Bantha qui se déverserait sur les gens qu'il considérait maintenant comme ses amis.

Den soupira péniblement, ses ailettes vibrantes de frustration. Que la fuite soit de son fait ou de quelqu'un d'autre, cette calamité arriverait certainement. Et quand ça se produirait, ce serait le genre de chose plus agréable à voir à quelques parsecs de distance. Ce qui signifiait qu'il devait se trouver une place à bord d'un vaisseau en partance. Et vite. D'où la tentation d'accompagner I-Cinq jusqu'à Coruscant. Ce serait facile de prendre ensuite une correspondance pour Sullust, ou pour n'importe où ailleurs.

Den n'avait pas encore pris de décision quant à sa retraite. Que faire ? Laisser tout tomber et devenir le patriarche du clan d'Eyar ? Ou bien se jeter dans le travail qu'il avait fait toute sa vie d'adulte ? Il y avait encore de bons articles à écrire, après tout.

D'un autre côté, Eyar était une femelle particulièrement jolie et désirable...

Il lui faudrait rapidement prendre une décision. I-Cinq partirait bientôt remplir sa mission pour Barriss Offee. Den n'aurait aucun problème pour partir lui aussi. C'était un non-combattant, un civil. Libre d'aller ou bon lui semblait. Ils pourraient rejoindre les planètes du centre en quarante-huit heures standard, peut-être moins.

Il n'avait aucune raison de rester, à moins de risquer une mort presque certaine à couvrir les derniers moments chaotiques de la bataille. Et comme il n'avait pas manqué de le signaler à quiconque l'écoutait, il n'avait rien d'un héros. Mais partir, partir en laissant des gens comme Jos, Barriss, Tolk, Klo, Uli... Ça n'était pas facile à avaler.

Comment les choses avaient pu en arriver là ? Comment pouvait-il se soucier d'autant de gens ?

En tant que Silencieux, se rendre sur MedStar était simple. Les ordres religieux et méditatifs, surtout ceux dont l'action était bénéfique sur les malades et les blessés, recevaient généralement un traitement de faveur. Une fois bien installé à bord, Kaird prit sa mallette et se rendit directement au pont principal. Comme les Silencieux ne parlaient pas, il tendit au garde sa fausse plaque d'identité et fut autorisé à passer. Manifestement, le Silencieux sur le départ embarquerait ses bagages sur un transport militaire qui partirait vers les planètes du centre d'ici un jour ou deux. Il y aurait un garde là aussi, mais comme ce dernier ne s'attendait pas à avoir de

la visite, du moins pas à celle de Kaird déguisé, la silhouette d'un Silencieux passant dans les parages n'aurait aucune signification particulière.

Le vaisseau de l'amiral était amarré loin des autres navettes et transports, ce qui n'avait rien d'étonnant. On s'en approchait via un couloir privé.

Il n'y avait pas de garde en faction sur le pont principal, ça n'était tout simplement pas nécessaire : sans les codes il était impossible de monter à bord du vaisseau ; impossible de le piloter, d'outrepasser la tour de contrôle et d'échapper aux chasseurs en patrouille. Et les seuls à posséder les codes étaient les pilotes officiels, alors pourquoi s'en faire ?

Kaird se déplaçait lentement, affectant la démarche de celui qui se préoccupe de choses profondes et compliquées. Il savait qu'il y avait un angle mort, là-bas, à l'endroit où le couloir faisait un coude. Il l'avait trouvé en étudiant les plans de MedStar, plans qu'il avait payés cher. Aucune caméra ne couvrait l'endroit. C'était une zone toute petite, de quelques mètres carrés, mais il n'avait pas besoin de plus.

Quand Kaird atteignit l'endroit, il regarda autour de lui, ne vit personne et retira rapidement sa robe. Dessous, il portait l'uniforme de Bogan et un simple masque humain. Le masque était générique, il ne tromperait personne qui le verrait de près en croyant avoir affaire à Bogan, mais il ferait l'affaire si une caméra le repérait. La seule chose qu'on pourrait éventuellement remarquer, c'était le filtre qu'il devait porter pour camoufler sa bouche en forme de bec. L'autre déguisement humain était suffisamment gros pour englober la pointe de trois centimètres ; Bogan, lui, était exomorphe, et Kaird avait dû se montrer un peu plus créatif. Quoiqu'il en soit, de tels filtres étaient communs à bord de MedStar, surtout depuis la récente explosion, alors que des particules toxiques étaient encore décelables dans l'atmosphère.

Les derniers cent mètres étaient les plus dangereux. Si quelqu'un passait à côté de lui, il devrait le tuer rapidement et courir. Toutefois, il ne pensait pas croiser qui que ce soit, et il soupira de soulagement en atteignant la porte du vaisseau.

— Hé, c'est toi, Bogan ? cria quelqu'un derrière lui.

Une épine de glace le traversa de part en part, tuant dans l'œuf toute forme de soulagement. Il inspira rapidement et se tourna juste assez pour jeter un œil. Il salua de la main l'homme qui se tenait à une trentaine de mètres et entra ensuite le code sur le clavier.

— Evite les murs quand tu sors ! dit l'homme en riant.

Kaird répondit par un geste d'un goût douteux et le rire se fit plus fort.

Le sas tourna et s'ouvrit. Kaird se dépêcha d'entrer, une fois à l'intérieur du vaisseau, il déposa sa mallette de Bota et se dirigea vers

le cockpit. Il tapa les codes de sécurité, mit les réacteurs en marche et entama la séquence de décollage.

La tour de contrôle le contacta par radio :

— A-Un, ici Contrôle ; vos réacteurs sont en marche. C'est vous, Lieutenant Bogan ?

C'était la partie la plus délicate, mais Kaird ne l'avait pas moins préparée que le reste. Il pouvait imiter la voix de Bogan – les voix humaines étaient faciles à contrefaire, avec leur système limité de cordes vocales –, fabriquer un masque suffisamment bon pour bernier quiconque le regardait via la holocam de bord était au mieux problématique. Sur Coruscant, avec un bon professionnel pour faire les cheveux et la couleur et quelques heures de maquillage, ça ne posait pas de problèmes. Mais ici, Kaird n'avait pas trente-six solutions et ils voudraient voir son visage. Le visage de Bogan, en fait.

Il inséra rapidement une puce et tapa quelques instructions. L'image du pilote humain apparut sur le moniteur du Comm.

— Ouais, c'est moi, répondit Kaird avec la voix de Bogan. Je... Zut ! La caméra déconne.

Sur ce, il coupa la transmission. Ça n'avait duré qu'une seconde, juste le temps pour le Contrôle d'apercevoir un visage humain. Ceci plus la voix de Bogan devrait suffire à les convaincre qu'il était bien celui qu'ils pensaient.

— Vous allez devoir vous contenter d'imaginer mon sublime visage, Contrôle, ricana Kaird.

La radio gloussa. Une voix de femme, réalisa Kaird.

— J'ai déjà vu des gardiens de Nerfs qui étaient bien plus beaux. En fait, j'ai même déjà vu des Nerfs qui l'étaient.

La voix se fit plus sérieuse.

— Qu'est-ce que tu fabriques, Bogan ? On n'a pas de plan de vol pour l'amiral, aujourd'hui.

— J'ai besoin de m'entraîner, répliqua Kaird, si je veux pouvoir piloter des vaisseaux de ligne une fois que j'aurai quitté l'armée. Je n'en ai que pour deux heures. Quelques loopings, un ou deux tonnes, j'enregistre, tout le monde est content.

— Et ça ne dérange pas l'amiral ?

— Il m'a dit qu'il n'allait nulle part. Je crois bien qu'il allait prendre un bain quand je l'ai vu. Mais tu peux l'appeler et vérifier, si tu veux.

— Sortir l'amiral du bain ? Ouais, d'accord. Donne-moi les codes du sas pré-vidé.

Kaird fit un sourire de prédateur et dicta les codes.

— Check, répliqua la Tour. Ok pour le sas pré-vidé.

Les portes séparant le sas du hangar pressurisé s'ouvrirent. Une légère brise charria quelques déchets pendant que Kaird faisait

manœuvrer le vaisseau jusqu'au gigantesque sas. Ses portes massives se refermèrent derrière lui, une sirène d'avertissement hurla et un feu rouge s'alluma. La voix automatique des haut-parleurs se fit entendre :

— Attention, attention, dépressurisation en cours. Tout le personnel non équipé est prié d'évacuer le sas immédiatement. Attention, attention...

L'enregistrement passa en boucle jusqu'à ce que la sirène stoppe et que le feu rouge s'éteigne. Peu après, les portes extérieures s'ouvrirent sur la noirceur de l'espace. Quelques étoiles brillaient au loin.

— A-Un, donnez-moi vos codes de décollage.

Kaird s'exécuta.

— A-Un, vous êtes autorisé à décoller. Evitez les murs en sortant.

Kaird sourit et agrippa les commandes. Le vaisseau commença à sortir du sas. Par le Grand Œuf Cosmique, il quittait Drongar, avec de précieux cadeaux pour ses maîtres. Des cadeaux qui le libéreraient bientôt de toute obligation et lui permettrait enfin de rentrer chez lui. Pouvait-on rêver mieux ?

CHAPITRE TRENTE-QUATRE

Il n'y avait pas grand-chose à ranger. Les années que Den avait passées comme correspondant de presse lui avaient appris à voyager léger, il n'était pas encore au stade où seule sa brosse à ailettes lui était nécessaire, mais pas loin. Ses vêtements multiclimateurs étaient compressibles, son synthétiseur vocal n'était guère plus gros que son pouce. Tout ce dont il avait besoin tenait dans deux petits bagages. Les remplir, les sortir. Il avait fait ça des milliers de fois. Au moins.

La sonnette retentit.

— Entrez.

Le panneau coulissa, laissant place à I-Cinq.

— Exactement le droïde que je cherchais, dit Den.

Le photorécepteur gauche d'I-Cinq fit l'équivalent d'un haussement de sourcils. Il balaya la chambre du regard.

— Vous m'avez l'air d'être prêt à partir. Mais c'est difficile à dire, étant donné l'ambiance... générale.

Den sourit.

— Je ne suis pas la meilleure femme de ménage de la planète, admit-il. Et probablement pas non plus de l'essentiel des planètes connues. Ni même des inconnues, je suppose.

— Oh, ça n'est pas si grave que ça, répondit le droïde. Laissez-moi trente minutes et un lance-flammes et je...

— Tu sais qu'il reste encore un transport qui décolle bientôt. Les derniers membres de la troupe sont à bord. Je suis sûr qu'un droïde qui fait des blagues leur serait très utile.

— Sans aucun doute. Il se trouve que je prendrai la navette suivante.

Den hocha la tête. Il s'y attendait.

— Tu acceptes la mission de Barriss, donc ?

— Oui. Une information à ne communiquer que verbalement et discrètement. Ainsi qu'une fiole.

I-Cinq tendit la main.

— Je venais vous dire au revoir.

Den ne toucha pas à la main du droïde.

— Pas la peine. Je viens avec toi.

Encore un subtil changement de luminosité, cette fois-ci de surprise.

— Vraiment ? Et que me vaut cet honneur ?

— Le fait que très bientôt, cet endroit sera envahi de droïdes séparatistes, de mercenaires, et de tout ce qui est capable de bouger et de tirer en même temps.

Den expliqua brièvement la mutation du Bota et ce qui ne manquerait pas d'arriver une fois que tout le monde serait au courant.

— Cette mutation n'est pas une surprise, déclara I-Cinq. Toute cette planète est une seule et même énorme expérience transgénique. Etant donné les pollinisations croisées des spores et les potentiels ADN non différenciés, je suis même étonné que le Bota soit resté stable aussi longtemps.

— Eh bien, la stabilité ne sera pas un terme très usuel d'ici quelques jours. D'où mon départ pour Coruscant.

Den haussa les épaules.

— Je pensais qu'on pourrait voyager ensemble.

— Je n'y vois pas d'objection. Même si je doute que les autres droïdes m'adressent la parole si je suis accompagné d'un organique.

— Tu sais quoi ? Tu devrais te reprogrammer un tout petit peu. Sinon, quelqu'un d'autre s'en chargera, mais avec une vibrolame. Peu de gens apprécient les droïdes à grande bouche.

— Comme vous vous en doutez certainement, vous n'êtes pas le premier à me dire ça. Mais je trouve que ça donne du piquant à ma décidément morne existence. Et je me débrouille très bien tout seul, merci bien.

Den regarda sa montre.

— Encore neuf heures avant d'embarquer. Une idée pour meubler l'attente ?

— Il serait approprié que je passe ces quelques heures au Bloc Opératoire à aider Jos et les autres. Après tout, c'est ma fonction première.

— Personnellement, j'ai une autre idée. Et même si nous allons passer les prochaines heures dans des endroits séparés, ils ont au moins une chose en commun, dit Den avec un sourire.

— L'alcool.

Le droïde se tut un instant.

— Envisagez-vous de dire à tout le monde ce que vous savez sur la mutation du Bota ?

Den regarda I-Cinq. Aucun doute, il était aussi aiguisé qu'un sabre laser, celui-là.

— Officiellement, non. Et si j'en lâche des bribes à quelques membres du staff, ça ne fera aucun bien, dans la mesure où ils ne sont pas en position de faire quoi que ce soit, à part s'inquiéter.

— Je perçois qu'il y a autre chose.

— Ouais, bien. Disons que je suis devenu copain avec certains joueurs de cartes et que je ne veux pas qu'on les attaque par-derrière.

— Mais si, comme vous le précisez, ils ne peuvent rien faire contre cette situation, pourquoi leur dire quoi que ce soit ?

Den haussa les épaules.

— Tu ne voudrais pas le savoir, toi ?

— Bien sûr que oui. Plus on a de données, mieux on est équipé pour fonctionner.

— Eh bien voilà.

Den se dirigea vers la porte.

— Je vais aller boire un ou six verres, et puis je refilerai l'info à mes amis. On se retrouve sur l'aire de lancement.

CHAPITRE TRENTE-CINQ

Barriss essaya encore une fois son UnitComm. Ce qui bloquait ses tentatives de communication avec le Temple Jedi n'évoluait pas depuis plusieurs jours, et elle ne voulait pas trop espérer. Elle se remémora ce que Jos lui avait dit un soir lors d'une partie de Sabbac, citant un sermon qu'il avait entendu dans un restaurant : Minimise tes attentes si tu ne veux pas être déçu.

Voilà une philosophie réaliste, pensa-t-elle.

Et brusquement, peut-être parce qu'elle ne s'y attendait pas, la communication s'établit. L'holoprojecteur s'anima à l'échelle 1/6 et Barriss se trouva devant l'image de Maître Unduli. Elle ressentit une montée de joie à cette vue.

— Maître !

— Qui d'autre ? Tu m'as appelée, n'est-ce pas ?

Barriss sourit en anticipant le moment où elle révélerait ce grand et terrible secret. Incroyable comme les fardeaux mentaux s'allègent quand on les partage, exactement comme s'ils étaient réels physiquement.

— Oui.

Barriss eut soudainement l'impression que son esprit était bien trop encombré pour parler. Elle hésita. Il fallait qu'elle le dise, il fallait qu'elle soit sûre de le présenter correctement. Ce secret pouvait potentiellement avoir un effet sur la Galaxie entière, après tout...

Avant qu'elle puisse ouvrir la bouche, Luminara demanda :

— Barriss, qu'est-ce qui se passe ici ? Ça va ?

— Oh pardon. J'essaie juste de savoir par où commencer. Beaucoup de... Euh... Beaucoup de choses se sont passées.

— Choisis un point de départ.

Y avait-il une légère note de rudesse dans la voix de son Maître, ou bien était-ce un bug dans la transmission ? Deuxième option, espérait-elle.

— Tu pourras toujours aller en avant ou en arrière à partir de là, continua Maître Unduli.

Barriss prit une large goulée d'air.

— Très bien. J'ai découvert quelque chose de remarquable dans le Bota...

Elle raconta rapidement ses expériences, en essayant de rester cohérente, sans cacher quoi que ce fût à son Maître. Essayant

également de rendre non pas seulement ce qui s'était passé, mais aussi ce qu'elle avait ressenti, le sentiment de totale connexion avec la Force, l'émerveillement.

Maître Unduli l'écouta sans l'interrompre. Elle hocha la tête de temps en temps, l'encourageant à continuer, mais resta silencieuse, sans prendre la parole quand Barriss faisait une pause pour rassembler ses pensées.

— ... Et voilà à peu près tout ce qu'il y a à dire, conclut Barriss. A part qu'un droïde de protocole nommé I-Cinq va probablement vous apporter un message codé qui contient à peu près la même chose que ce que je viens de vous résumer. J'avais peur que quelque chose n'arrive et m'empêche de délivrer ces informations. Je n'arrivais pas à vous joindre et I-Cinq cherchait un prétexte pour se rendre sur Coruscant ; nous avons joint nos forces. C'est un droïde vraiment inhabituel, et il est lié au Temple. Il a appartenu au père d'un de nos Padawans. Il vous sera probablement utile.

Elle réalisa qu'elle ne faisait plus rien d'autre que bavarder et se tut.

Maître Unduli resta silencieuse pendant un moment, avant de demander :

— Tu es certaine que ce dont tu as fait l'expérience n'était pas un genre... d'illusion ?

— Ce n'était pas une illusion, Maître. C'était une connexion à la Force bien plus puissante que tout ce que j'aurais pu imaginer. C'était réel. Aussi certain que notre conversation actuelle.

Et même plus, voulut-elle ajouter. Elle n'en fit rien.

Son maître hocha la tête.

— Un événement extraordinaire.

Après quelques instants, elle ajouta :

— Maître Yoda et quelques autres membres du Conseil ont récemment mentionné qu'ils avaient ressenti – non pas un trouble, en fait, plus un afflux – dans la Force. Peut-être tenons-nous là l'explication.

Barriss attendit la suite, mais l'autre femme resta songeuse et silencieuse. Finalement, la Padawan déclara :

— Je ressens un grand danger qui menace ces gens, Maître. Comme je vous l'ai dit, l'« accident » sur MedStar n'en était pas un. Le responsable, quel qu'il soit, frappera de nouveau. Et je sens également – non, je sais – qu'en utilisant cette nouvelle forme de connexion, je suis capable de l'en empêcher. Je n'en ai pas le moindre doute. Ce pouvoir est stupéfiant. Même maintenant, son écho continue à réverbérer en moi.

— Alors pourquoi ne l'as-tu pas déjà utilisé à cette fin ? demanda Maître Unduli.

— Parce que je ne suis pas qualifiée – je n’ai pas assez d’expérience ni la sagesse suffisante pour prendre ce genre de décision.

Barriss écarta les bras.

— Maître, que dois-je faire ?

Le petit hologramme de son maître resta silencieux un moment. Son expression, étant donné la taille et la résolution de l’image, n’était pas facile à interpréter.

— Ce n’est pas une question facile, Barriss, dit-elle. Tu es ici, je suis là, et je n’ai aucun moyen de connaître la situation aussi bien que toi. Mais, en en tenant compte, je pense que tu devrais...

L’hologramme se tordit, clignota, et des lignes de scan apparurent. La voix de Maître Unduli se distordit, coupant la phrase çà et là :

— Essayer – trouver la vérité – parce que...

Puis l’image disparut et la voix avec elle.

Non ! Barriss en aurait hurlé. Reviens !

Elle essaya quelques touches sur le clavier, ses doigts à la limite de la panique, mais ça ne servit à rien. La connexion était rompue. Terminée.

Terminée.

Barriss se passa distraitement la main dans les cheveux. Le poids des responsabilités dont elle croyait s’affranchir, ou du moins partager, lui retomba encore plus lourdement sur les épaules.

Que devait-elle faire ? Existait-il un seul Padawan à qui l’on avait donné un problème aussi épineux à résoudre ?

Il n’y avait qu’un point positif – et encore – les Jedi connaissaient désormais la situation quant au Bota. Quels que soient les événements sur Drongar, ils seraient capables de les considérer et de prendre une décision, décision soutenue par les membres les plus sages et les plus puissants du Conseil Jedi. Ça ne rendait pas sa situation plus facile, bien sûr, mais c’était déjà quelque chose.

Mais à la fin, se rappela-t-elle, I-Cinq leur apportera tous les éléments, dont l’extrait de Bota. J’ai certainement rempli mes devoirs quant aux informations que je dois au Conseil. Je ne suis plus seule.

Mais elle en sentait encore le poids. En fait, celui-ci lui avait paru être une stère de bois. Et maintenant, de pierre.

Elle se demanda combien de temps elle tiendrait.

CHAPITRE TRENTE-SIX

Dès qu'il eut donné les codes au derniers des vaisseaux patrouilleurs, Kaird se sentit définitivement soulagé. C'était un professionnel, et côtoyer la mort avait toujours fait partie de sa vie. Il n'avait pas peur du retour vers le Grand Œuf. Tôt ou tard, il faut faire le voyage, et il avait remis le sien à plus tard, bien plus souvent que d'autres. Mais naviguer dans l'espace profond et s'apprêter à passer en vitesse lumière signifiait qu'il avait survécu une fois de plus. Et il s'offrait le droit d'en ressentir une certaine fierté.

Il rentrait sur Coruscant, apportant un cadeau extrêmement précieux à la volée qu'il choisirait. Il y avait aussi comme un sentiment d'accomplissement, là aussi. Il s'était tiré impeccablement d'une situation très délicate, il avait sauvé les meubles dans ce qui semblait n'être qu'un désastre complet. Vraiment, c'était comme le disait le proverbe : Aucune charogne n'est trop mauvaise pour nourrir un charognard.

Le vaisseau calé en pilotage automatique, Kaird fit sa toilette, mangea de la nourriture synthétique et fit quelques rapides exercices d'arts martiaux. Se sentant moins desséché avec ses muscles chauds et sa respiration haletante, il se dirigea vers le sas d'entrée, là où il avait laissé la fausse valise et son précieux contenu. Il préférait l'avoir sous les yeux, même s'il était seul à bord. Moins on laissait de choses au hasard, moins elles allaient mal.

La valise était là où il l'avait laissée. Elle était lourde – encore transportable, mais suffisamment pesante pour que les roulettes soient utiles. Kaird reprit le chemin du poste de pilotage.

Le vaisseau fit coulisser une série de portes le long du couloir principal. En cas de brèche dans la coque, ces portes se scelleraient rapidement pour garantir l'étanchéité des autres compartiments. Chacune avait un seuil légèrement surélevé, pour faciliter cette manœuvre. Les bords ne pointaient qu'à quelques centimètres, mais il devait faire attention à les enjamber quand le champ antigrav était actif. Kaird le faisait presque inconsciemment après des années de voyages spatiaux. Les fabricants de bagages étaient parfaitement au courant de la présence de ces obstacles, et les roues standard étaient faites d'un matériau flexible qui facilitait le passage des portes.

Mais pas les roues de la fausse valise. Kaird ne savait pas où diable ses anciens associés avaient trouvé ces roues, mais elles étaient

assurément faites d'un matériau plus dur. Au moment où il toucha la première saillie, la valise stoppa dans un grincement et une roue se brisa.

Kaird secoua la tête. Il allait devoir la porter, finalement.

Il hissa la valise – la roue et son axe tombèrent en emportant avec elles un morceau de carbonite gros comme le poing ; il frappa le pont avec un clank !

Un bout de métal brilla sur le bord de la valise brisée.

Kaird le regarda. Une brusque giclée d'hormones se déversa dans son système, soulevant ses petites plumes d'une peur atavique, le gonflant pour le faire apparaître plus gros à n'importe quel prédateur qui en viendrait à le considérer comme une proie. Le fait qu'il n'y avait rien qui ressemble de près ou de loin à un prédateur dans un rayon de plusieurs milliers de kilomètres cubes d'espace n'allégea pas cette peur instinctive le moins du monde.

La carbonite n'était pas censée contenir du métal.

Le Bota était fragile. Même conditionné en briques compressées, il finissait par pourrir, d'où la carbonite – le processus de congélation carbonique suspendait quasiment toutes les interactions moléculaires organiques. Le Bota ne devenait pas vraiment stable avant qu'un traitement final le rende injectable ou sous forme de tablettes. En brique compressée – le conditionnement normal –, toute chose emballée pouvait causer des réactions chimiques indésirables. A cette étape, on prenait grand soin de s'assurer que le produit était expédié aussi pur que possible. Et il avait insisté pour que ses complices y fassent également attention.

Alors pourquoi voyait-il un bout de métal dans ce bloc de carbonite ?

Ses plumes commencèrent à se relâcher alors que Kaird respirait profondément, se concentrant sur des expirations un peu plus longues que les inspirations, afin d'évacuer le CO₂. Cela fonctionna. Il sentit son pouls ralentir alors que son niveau d'anxiété baissait.

Il envisagea les différentes possibilités. Première option, il y avait quelque chose avec le Bota.

Deuxième option : quelque chose était dans la carbonite à la place du Bota...

Le vaisseau possédait à son bord un Kit médical, y compris un diagnostiqueur. Kaird hissa précautionneusement la valise sur ses épaules et se rendit vers l'autodoc. Au gré de sa profession, il avait été amené à utiliser de tels engins pour soigner des blessures, les siennes ou celles de ses camarades. Il n'avait rien d'un expert, mais ces machines étaient conçues pour être utilisées par ceux dont la formation médicale était limitée, et elles avaient un mode d'emploi.

Ce modèle possédait un résonateur d'image axiale en standard.

Kaird déposa doucement la mallette sur la table du diagnostiqueur. Il entra les instructions dans l'ordinateur, les scanna et trouva les réglages maximaux.

Il toucha les commandes.

Un brillant bouclier de radiations en forme de chapeau engloba la mallette. Puis vint le ronronnement du moteur. Il ne fallut qu'un instant à la machine médicale pour projeter l'image de ce qui se trouvait à l'intérieur ; et ce que montrait le scanner ne ressemblait pas à des briques de Bota.

C'était une bombe.

Kaird étudia l'image flottante d'un point de vue strictement pratique. Il vit quatre détonateurs thermiques placés en série sur un timer – bien plus que nécessaire pour vaporiser la carbonite et tout ce qui trouvait dans la coque du vaisseau s'ils explosaient ensemble. Peut-être même suffisamment puissant pour faire sauter le vaisseau lui-même. C'était l'angle d'un des détonateurs qu'il avait aperçu quand la carbonite avait sauté autour de la roue. La carbonite n'ayant aucune action sur les mécanismes électroniques, il y avait toutes les raisons de croire que la bombe sauterait comme prévu.

Thula et Squa Tront l'avaient trahi. Ils avaient gardé le Bota et l'avaient condamné à mort. Et il les avait généreusement payés pour le faire !

Le hasard fait parfois bien les choses. Il avait choisi de porter la valise au lieu de la faire rouler – et s'il n'y avait pas eu cette roulette de mauvaise qualité et le rail de la porte pour la briser, la bombe aurait très probablement sauté juste à côté de lui.

C'était un coup risqué. S'il avait marché, tous deux auraient été très riches, et personne n'en aurait rien su.

Ça peut encore marcher, si tu restes ici sans rien faire comme un imbécile heureux !

Kaird empoigna la valise et se dirigea vers le sas le plus proche. Il ne savait pas quand la minuterie ferait sauter la bombe. Il sentit la sueur couler dans son dos au moment où il déposa l'engin dans le sas, recula derrière la porte, coupa le champ antigrav et enfonça le bouton d'ouverture.

La chance tournait. Le flot d'air projeté dans le vide emportait la bombe avec lui. Il retourna au poste de pilotage et en quelques secondes, il avait suffisamment accéléré pour se mettre à l'abri. L'engin pouvait sauter dans quelques heures. Des jours même...

Le flash de lumière silencieux fut détecté par ses récepteurs arrière moins de deux minutes après qu'il se soit débarrassé de la bombe. Les instruments indiquèrent un rapport d'un kilotonne. La bombe les aurait transformés, lui et son vaisseau, en nuage de plasma incandescent.

Kaird s'adossa à son siège. Il avait fait une erreur. Une grosse. Et elle avait bien failli lui coûter la vie. Il avait mal jugé ses associés. Il avait cru que Thula et Squa Tront étaient suffisamment intelligents pour comprendre que le doubler était stupide. Qu'il les traquerait et leur ferait payer, quel que soit le temps que ça prendrait. Quel que soit l'endroit où ils fuiraient. Le Black Sun avait des yeux et des oreilles partout, et, tôt ou tard, il les retrouverait.

Ce à quoi il ne s'attendait pas, c'était que ces deux-là aient suffisamment d'estomac pour tenter d'assassiner un assassin. Ce n'étaient que des criminels de seconde zone, sans aucune expérience de la vraie violence. Il ne les aurait jamais crus capables de ça. Et c'était une erreur presque fatale. Il est toujours préférable de surestimer le potentiel d'un ennemi que de le sous-estimer. Si on est préparé au pire, le reste est facile à gérer.

Ce qui lui restait vraiment en travers de la gorge, c'était qu'ils n'étaient pas loin de l'avoir jugé à son exacte mesure. Il avait eu de la chance, et, comme chacun sait, la chance est parfois meilleure que le talent. Il l'acceptait.

La perte du Bota n'était pas une erreur fatale en soi ; son Vigo ne saurait jamais ce qui avait été en balance. Kaird adapterait l'histoire pour qu'elle ne le montre pas sous un jour trop négatif. Oui, il avait découvert que la plante mutait, mais malheureusement, les militaires avait tout verrouillé le temps qu'il s'en rende compte ; il était maintenant impossible d'en récupérer le moindre pied. Les Vigos seraient déçus, mais ça faisait partie du business. Au final, Kaird était un outil trop précieux pour qu'on le punisse à cause d'un problème dont il n'était pas responsable. Il y aurait toujours d'autres moyens de gagner de l'argent.

Personne ne saurait jamais qu'il avait fait un faux pas, à part lui et les deux autres.

Ce qui signifiait, réalisa-t-il douloureusement, qu'il était toujours l'esclave du Black Sun. L'autorisation de prendre sa retraite concédée par un maître reconnaissant et riche n'était plus à l'ordre du jour ; on ne quittait pas sans permission le genre de travail que faisait Kaird.

On ne pouvait rien y faire.

Kaird serra les poings et les regarda comme s'ils écrasaient déjà le cou de ces deux crapules. Il espérait que Thula et Squa Tront profiteraient pleinement de leur richesse jusqu'à la fin de leurs jours. Une fin qui ne serait pas aussi lointaine qu'ils le pensaient. Une fin qui serait très désagréable.

Extrêmement désagréable.

Kaird entra les coordonnées dans le navigateur puis enclencha l'hyperpropulseur. Le vaisseau fit une embardée alors que son champ de gravité se modifiait, les étoiles s'étirèrent en longues traînées

spectrales, les moteurs rugirent, et il disparut.

CHAPITRE TRENTE-SEPT

En tant que Commandant en chef du RMSU-7, le Colonel D'Arc Vaetes était le plus haut gradé à portée de main. Barriss alla le voir pendant une accalmie au Bloc. Tout était étonnamment tranquille, ces deux derniers jours. Elle se demanda si c'était le calme avant la tempête.

Même en tant que Padawan, elle aurait quand même pu demander à voir le nouvel amiral sur Medstar, et elle aurait probablement été autorisée à le faire. Mais le protocole était compliqué quand on traitait avec l'armée, et Barriss en avait suffisamment fait l'expérience pour savoir qu'il était plus intelligent d'essayer le premier maillon de la pyramide hiérarchique. L'armée de la République méritait de nombreux qualificatifs, mais souple n'était pas exactement le premier mot qui venait à l'esprit quand on s'y frottait. Il y avait la mauvaise méthode, la bonne méthode et la méthode militaire...

— Que puis-je faire pour vous, Padawan Offee ?

— Le camp est en danger, Colonel, répondit-elle.

Le colonel eut un sourire.

— Vraiment ? Un RMSU-7 en danger dans un champ de bataille ? J'ai du mal à y croire.

— Non, monsieur, je veux dire qu'il est plus en danger que d'habitude – quel que soit ce que « d'habitude » signifie.

Vaetes était un chirurgien de première classe, un militaire de carrière et certainement pas un idiot. Son sourire disparut et il accorda toute son attention à Barriss.

— Expliquez-moi ça, dit-il.

— J'ai des raisons de croire que la personne responsable de l'explosion de la navette est également responsable de l'explosion sur MedStar. Et cette personne ne va pas tarder à frapper de nouveau, mettant tout le monde en danger. Et pas seulement ce RMSU-7.

— L'enquête sur l'explosion de la navette est close depuis un certain temps, déclara Vaetes. Il a été prouvé que Filba le Hutt était l'espion responsable du sabotage. C'était la conclusion du Colonel Doil, l'officier chargé de l'enquête.

— Je n'y crois pas. Ou, du moins, l'histoire est plus compliquée.

— Très bien. Qui est responsable, alors ? Et qu'est-ce qu'il – ou elle – prépare qui nous menace tant ?

Barriss soupira.

— Je ne sais pas encore de qui il s'agit exactement. Ni comment les choses se passeront.

Vaetes la regarda.

— Alors comment pouvez-vous le savoir ? L'intuition ?

— Je l'ai appris en utilisant la Force. C'est difficile à expliquer à quelqu'un qui ne l'a jamais sentie, mais c'est bien plus que de l'intuition.

Elle se voyait mal lui dire que sa connexion avec la Force avait été améliorée par l'injection d'une drogue, surtout une drogue dont elle n'était pas supposée se servir. Toute la crédibilité qu'elle pouvait avoir disparaîtrait rapidement si elle allait par là. Vaetes était un militaire, pragmatique à l'extrême, et un chirurgien. Elle s'était plusieurs fois rendu compte que si un médecin rencontrait un problème qu'il ne pouvait résoudre avec son scalpel, c'est que le problème n'existait tout simplement pas.

Vaetes dit :

— Padawan Offee, je sais que la Force est une partie importante des méthodes opérationnelles de votre... organisation, mais...

Il haussa les épaules.

— Que vais-je bien pouvoir dire à l'Amiral ? Etant donné le, euh... manque d'informations spécifiques, même s'il décide de vous faire confiance, qu'est-ce que nous sommes supposés faire exactement ?

Barris sentit la frustration l'envahir. Que pouvait-elle dire ? Il avait raison. Et si elle n'arrivait pas à convaincre Vaetes – un homme qui la connaissait et, elle le sentait, l'aimait bien –, quelles étaient ses chances de convaincre quelqu'un qui ne la connaissait pas du tout ? Tout cela était trop flou.

— Colonel, vous est-il possible de contacter Coruscant ? Mon UnitComm n'a pas l'air de pouvoir générer une communication stable.

Il secoua la tête.

— C'est censé être un secret militaire, Padawan Offee, mais en ce moment, nous ne pouvons pas non plus appeler à la maison. Un genre de parasite dans le subéther qui perturbe les communication longue distance. Nos Comm-Techs n'ont pas l'air de piger pourquoi.

Barris acquiesça silencieusement. Elle avait espéré que le Conseil Jedi l'appuierait si le militaire réussissait à le joindre, au moins suffisamment pour justifier une alerte. Mais manifestement, ça ne risquait pas d'arriver.

— Ecoutez, reprit-il, je parlerai à l'Amiral des troupes stationnées ici. Je lui dirai que nous avons obtenu des renseignements d'un blessé ennemi. Que quelque chose se prépare et qu'il va devoir renforcer ses patrouilles. J'ai peur de ne pas pouvoir faire plus, tant que vous ne nous donnerez pas quelque chose de plus solide et de vérifiable.

C'était mieux que rien.

— Merci, monsieur.

Au moment où elle quittait le bureau, elle vit Jos Vondar s'éloigner de la zone de lancement. Le temps était nuageux, il allait probablement pleuvoir d'ici peu, mais l'aura de Jos était plus légère, son énergie plus intense qu'elle ne l'était depuis longtemps. Certainement plus que la sienne à cet instant précis.

Elle se dirigea vers lui.

— Jos, comment ça va ?

Il lui sourit.

— Bien mieux qu'auparavant, je crois. J'espère. Enfin, je le saurai bientôt.

— Je suis heureuse de l'entendre.

Il la regarda.

— Qu'est-ce qui te préoccupe ?

Elle fut surprise par sa question.

— Qu'est-ce qui te fait penser que quelque chose me préoccupe ?

— Toi. Ta gestuelle, ton expression. Ton comportement général. Tout m'indique que tu as des soucis. Qu'est-ce qui se passe ?

Lui dire ne ferait de mal à personne, et il était déjà au courant pour le Bota. Peut-être qu'un autre cerveau branché sur le problème serait utile. De toute façon, elle prendrait toute aide qu'on voudrait bien lui donner.

Elle lui expliqua en marchant, racontant son expérience avec la Force, le Bota et sa certitude quant à un danger imminent. Le temps qu'elle finisse, elle réalisa qu'ils étaient dans ses quartiers.

— Voilà toute l'histoire, termina-t-elle.

— Par tous les Wookies, s'exclama-t-il, c'est plutôt incroyable !

— Oui. J'ai l'impression d'être le prophète mythique Daranas d'Alderaan. Je peux voir le futur, mais personne ne croit à mes avertissements.

— Eh bien, résuma Jos, tu l'as dit à Vaetes et il va passer l'info aux types sur le terrain. Si la menace se concrétise, c'est probablement de là qu'elle viendra. Au moins, ils seront prévenus.

Elle hocha la tête.

— Et tu crois vraiment que le Bota augmente et améliore ta connexion avec la Force ?

— Absolument. Je sais qu'il procure un grand pouvoir. Je crois qu'avec une telle connexion, je peux faire cesser toute menace. Je pourrai même être capable d'arrêter complètement la guerre sur cette planète.

Il ne répondit rien, mais elle put sentir son doute grâce à la Force.

— Tu penses que c'est un genre d'hallucination, n'est-ce pas ?

— Je n'ai pas dit ça.

— Mais tu l'as pensé.

Il s'essuya le visage.

— Barriss, tu es un docteur. Tu sais que les médicaments ont des effets différents en fonction des patients. Donne deux CC de pléthyl nitraté à un Devaronien, et tu guéris sa pneumonie lobaire en dilatant ses poumons congestionnés, quasiment sans effets secondaires. Donne la même chose à un humain et sa pression sanguine chutera jusqu'à la syncope. Donne-la à un Bothan et...

— Et il mourra avant même de toucher le sol, ter-mina-t-elle. Où veux-tu en venir ?

— Le Bota est le médicament miraculeux de notre époque. Chaque fois qu'on y touche, on découvre un nouvel effet merveilleux sur une espèce qui ne l'a pas encore essayé. Peut-être qu'effectivement, il te connecte à la Force d'une façon puissante et merveilleuse. Ou peut-être l'as-tu imaginé. Un scientifique établirait un protocole objectif d'expérimentation pour s'en assurer. Nous avons tous les deux travaillé sur des patients avec des troubles psychologiques. Eux aussi croient ce qu'ils voient, ce qu'ils entendent et ce qu'ils ressentent.

Elle acquiesça.

— D'accord. Mais on ne peut pas vraiment épingler la Force sur un plan de travail et la disséquer. Je sais que ce dont j'ai fait l'expérience était réel.

— Mais tu es la seule.

— Maître Unduli a dit que certains membres du Conseil en avaient ressenti les ondulations.

— Je déteste me faire l'avocat du Sith, mais si je comprends bien ce que tu es en train de me dire, il n'existe aucun moyen de prouver que ce qu'ils ont senti était un écho de ton expérience. Tout ça est bien trop subjectif. Mais bon, d'accord, admettons que ce soit vrai. Quels sont les risques de posséder un tel pouvoir ? Que pourrais-tu faire par accident ?

Barriss hocha la tête. Oui. Il avait mis le doigt sur le nœud du problème. Qui était-elle pour assumer une arme qui pouvait s'avérer plus dangereuse qu'un sabre laser capable de couper une planète en deux ? Que risquait-elle de faire accidentellement ? On ne pouvait répondre à ces questions. Même le plus sage des Maîtres Jedi ne devrait approcher ce pouvoir qu'avec beaucoup de précaution et l'expérience de toute une vie. Elle n'était qu'une Padawan, sans grand talent ni sagesse.

Alors, le choix : prendre la torche enflammée que lui offrait la Force, l'utiliser pour empêcher les chats errants de s'approcher de sa porte, et ce faisant, risquer de brûler sa maison ?

D'une façon ou d'une autre, il faudrait qu'elle prenne une décision très bientôt. Parce qu'elle était sûre d'une chose : ils n'avaient plus beaucoup de temps.

CHAPITRE TRENTE-HUIT

Jos était en plein travail sur un clone blessé. En l'occurrence, il lui fallait recoudre l'intestin. La climatisation était encore une fois détraquée, l'air était chaud et humide, et la nécessité d'être plongé jusqu'aux coudes dans les intestins âcres du soldat n'améliorait pas vraiment les choses. C'est de la chirurgie Mimn'Yet top niveau, pensa Jos en retirant encore un morceau de Duracier de l'abdomen. Ou la pire.

Et malgré tout, alors qu'il était tout à ce travail effroyable, Jos souriait. On aurait dit que son cœur possédait sa propre petite unité antigrav ; il menaçait de se libérer de sa poitrine et de flotter au loin, jusqu'aux bandes colorées qui tournoyaient dans le ciel. Il avait l'impression de pouvoir traiter n'importe quel cas, réparer n'importe quelle blessure, quelle que soit son importance. Les raisons de ce bonheur étaient assez simples :

Lui et Tolk étaient de nouveau ensemble.

Oncle Erel avait été aussi bon dans l'action qu'en paroles. Il avait réparé ce qui avait été cassé. En l'occurrence, le cœur de Jos.

Il sentait sa présence à ses côtés, attentive, prête à lui tendre n'importe quel outil chirurgical dont il pouvait avoir besoin.

Ils n'avaient guère eu le temps de se parler avant que les drones civiles en approche ne les conduisent au Bloc. Juste des excuses murmurées, un baiser, et ils avaient enfilé gants et masques.

C'était tout. Mais c'était bien assez.

Il termina de recoudre l'intestin. Le soldat était dans un état stable et fut allongé dans un lit, libérant la table de travail pour le suivant. Celui-là avait la poitrine rougie de sang séché.

— Vous savez quoi ? demanda Jos à la cantonade, je pense que cette Galaxie serait un endroit bien plus sympa si on arrêtrait tout simplement de se tuer les uns les autres. Qui est d'accord avec moi ?

Quelques gloussements et deux petits rires lui répondirent.

— Vous êtes un visionnaire, déclara I-Cinq.

— Faites passer ça à Palpatine et voyez ce qu'il en pense, suggéra Uli.

Ok, c'était du mauvais humour, mais au moins c'était de l'humour. Il y avait eu d'autres pouffements dans le Bloc, même si ça n'avait duré qu'un instant.

Jos et Tolk se sourirent au travers de leur masque. Jos avait

l'impression de mesurer six mètres et d'être invulnérable. Il était de nouveau avec la femme qu'il aimait. C'était tout ce dont il avait besoin. Il savait qu'il pourrait gérer n'importe quel problème qui lui tomberait dessus.

Quelque chose s'écrasa contre le Dôme de Force et explosa.

Dehors, la pluie s'était arrêtée et Barriss se dirigeait vers son aire d'entraînement. Elle s'était permis d'éprouver de la peur, de l'inquiétude, et elle savait que seul un état d'esprit calme lui permettrait de retrouver son équilibre mental.

Le sabre laser en main, elle dansa. Elle fit sortir tout le reste de son esprit, ferma toutes les issues et se concentra entièrement sur ses mouvements. Fais confiance à la Force.

Après quelques minutes, elle était en sueur, mais faisait quelque chose qu'elle n'avait plus été capable de faire depuis longtemps. Elle ne pensait pas, elle faisait.

Son esprit se calma. La Force s'y installait. Non pas le pouvoir sans limites qu'elle avait ressenti auparavant, mais le phare dans la nuit noire, familier et réconfortant, la présence qui faisait partie d'elle depuis son enfance. Un vieil ami, la main tendue, qui offrait à Barriss ce dont elle avait désespérément besoin.

La paix.

Et avec la paix vint la lucidité. Ni forgée en Duracier, ni annoncée par un glorieux concert de trompettes comme lorsqu'elle fut jetée dans le courant tumultueux de la Force, mais avec confiance, calme et tranquillité : elle pouvait le faire. Ce dont elle avait besoin.

Barriss éteignit le sabre laser et l'accrocha à sa ceinture.

Ces gens étaient désormais sous sa responsabilité. Elle savait qu'elle possédait les outils nécessaires à leur protection, même sans Bota. Elle était une Jedi. Encore Padawan, bien sûr, mais avec des capacités que bien peu de gens maîtrisaient.

Il y avait un espion parmi eux ; de ceci, elle était sûre. Qui était-ce ? Si elle réussissait à le – ou la – démasquer, elle découvrirait probablement la nature du danger qui les menaçait.

Elle était sur Drongar depuis assez longtemps, et sa maîtrise de la Force était suffisamment développée pour qu'elle puisse rayer avec certitude certaines personnes de la liste des suspects. Elle était guérisseuse et développait de fait un rapport avec les autres que même les Jedi plus âgés n'arrivaient parfois pas à atteindre. Elle avait côtoyé de près tout le personnel médical, et leurs âmes – leurs pensées et leurs sentiments – lui étaient transparentes grâce à son entraînement.

Il y avait trop de gens au RMSU-7 pour qu'elle leur parle à tous personnellement et tente de lire en eux via la Force. Mais elle pouvait en écarter certains par simple bon sens : l'espion, quel qu'il soit,

n'était certainement pas un soldat, probablement pas un droïde et devait occuper une position qui lui donne accès à toutes sortes de précieuses informations.

Quelqu'un de haut placé.

Et ici, au RMSU-7, cela signifiait qu'elle le connaissait certainement.

Barriss se dirigea vers ses quartiers. Elle ne savait pas qui était l'espion, mais peut-être qu'en procédant par élimination, elle réussirait à déterminer qui il n'était pas.

En premier lieu, c'était quelqu'un qui était déjà sur place avant qu'elle n'arrive ; des événements louches avaient déjà eu lieu. L'explosion du transport chargé de Bota était certainement une opération longuement préparée.

Cela éliminait d'office Uli de la liste, étant donnée son arrivée récente.

Jos ? Non. Elle le connaissait depuis suffisamment longtemps pour savoir qu'il n'avait rien d'un meurtrier.

Zan était mort, et son cœur était de toute façon trop pur.

Le Colonel Vaetes ? Il était assurément en bonne position pour collecter des informations, peut-être plus que quiconque, mais non. Il ne protégeait pas ses pensées, et elle ne sentait aucune malice en lui.

Qui restait-il ? Den Dhur ? Le reporter jouait les cyniques, mais ne l'était clairement pas. Barriss ne le sentait pas capable de tuer des gens.

Bon. De tous les gens avec lesquels Barriss était en contact, qui était en position de rassembler des informations utiles ? Qui serait capable de tuer froidement des gens avec lesquels il – ou elle – travaillait ?

Personne de ceux qu'elle avait touchés via la Force n'en était capable. Ils étaient docteurs, infirmiers, techniciens médicaux, tous dévoués aux gens dont ils sauvaient la vie. Elle l'avait profondément ressenti en chacun d'eux. Et la Force ne mentait pas.

Un instant. La Force ne mentait certes pas, mais elle ne révélait pas tout non plus. Il y avait deux personnes qu'elle connaissait et qu'elle ne pouvait sonder : Tolk Le Trene la Lorradienne, capable de lire un visage aussi facilement qu'un livre pour enfants. Et Klo Merit, le psychologue Equani, qui lui aussi, suite à un entraînement minutieux, possédait un bouclier mental masquant ses pensées et sensations derrière son sourire.

Tolk était lieutenant et infirmière, mais il lui était impossible d'avoir accès à des données confidentielles, surtout avec ces capacités de lire les visages. Merit, lui, en tant que psychologue, était en position de le faire.

Mais comment pourraient-ils être l'un ou l'autre un espion ? Tolk

et Jos étaient amoureux ; Barriss le voyait dans chacun de leurs gestes, dans chaque regard qu'ils se lançaient. Comment quelqu'un d'aussi amoureux pouvait-il être capable d'organiser des meurtres de masse ?

Cela dit, l'histoire avait maintes fois prouvé qu'on pouvait parfaitement aimer sa sœur et tuer son frère. C'était déjà arrivé.

Mais même. Barriss ne voulait pas croire ça de Tolk. Si c'était elle l'espion, elle aurait au moins une autre mort sur la conscience – la révélation de sa trahison tuerait Jos presque certainement. Il ne se remettrait jamais d'une telle blessure.

Et Merit ? Le psychologue qui soignait les blessures mentales, qui calmait les douleurs intérieures et évacuait les angoisses tout au long de ses journées, comment pouvait-il être un espion ?

Les deux candidats paraissaient au-dessus de tout soupçon. Mais plus Barriss y réfléchissait avec tout le calme et la lucidité dont elle était capable, plus il était probable que ce soit l'un ou l'autre.

Elle se rappela soudainement autre chose. Tolk et Merit étaient tous deux sur MedStar quand l'explosion avait eu lieu. Tolk en était revenue changée. Elle s'était éloignée de Jos. Apparemment, ça c'était arrangé, mais qu'est-ce que ça signifiait ? Tolk était-elle sincèrement traumatisée par ce désastre ? Ou bien était-elle assommée de culpabilité ?

Pour autant qu'elle le sût, Merit n'avait pas évoqué le sabotage lors des parties de Sabbac. Manifestement, le grand Equani était resté le même, aussi professionnel envers ses patients qu'auparavant. Mais cela révélait-il sa capacité à tuer froidement, ou tout simplement sa capacité à se déconnecter des événements pour éviter l'empathie, l'ennemi numéro un des psychologues ?

Pour l'instant, rien ne faisait pencher la balance.

Il y aurait des enregistrements. Tout membre du RMSU-7 présent sur MedStar au moment de l'explosion était suspect. Mais sinon... ?

Tolk ou Merit ?

Plus Barriss y pensait, plus il lui semblait que l'agent secret était forcément l'un ou l'autre. Tout tueur dont l'esprit lui était lisible aurait été comme une lampe noire au milieu du personnel soignant. Elle n'aurait pas pu ne pas le remarquer.

Il existait une méthode très simple pour en avoir le cœur net, elle le savait. Elle cessa de marcher, changea de direction et se dirigea vers le Bloc Opératoire. Un chemin simple et direct. C'était souvent la meilleure façon...

Un éclair de lumière brilla au-dessus de sa tête, presque immédiatement suivi d'un énorme boum ! Barriss regarda en l'air et vit la boule de feu d'un obus s'écraser contre le Dôme de Force.

Ils étaient attaqués !

Elle courut vers le Bloc.

Den sortit en courant de la Cantina, le verre toujours à la main, et s'éloigna du bâtiment au moment même où un obus explosait contre le Dôme de Force dans un éclair de lumière et de chaleur.

Il grimaça. Apparemment, il n'arriverait pas à faire sortir son article sur le Bota en mutation. Il y avait manifestement eu des fuites.

Une petite unité de soldats se rassembla le long du périmètre intérieur du Dôme et se dirigea vers la sortie, accompagnée de petits véhicules chargés de munitions. Au-delà du Dôme, des troupes importantes se rassemblaient.

Den but son Bantha Blaster.

— Mon vol m'a tout l'air d'être retardé, murmura-t-il.

Au Bloc, alors que l'écho de la dernière explosion s'affaiblissait, Jos dit :

— Je commence à en avoir vraiment ras-le-bol de ce bordel.

Il leva les yeux au plafond et cria :

— Hé ! Nous sommes une unité médicale, on n'a rien qui vaille la peine d'être détruit !

Une autre explosion se fit entendre, mais elle n'eut pas l'air de beaucoup affecter le Bloc. Quelques lits tremblèrent et les citernes à bactéries se renversèrent.

— Je ne crois pas qu'ils vous aient entendu, déclara I-Cinq.

Il vit Tolk sourire à travers son masque. C'était comme un rayon de soleil. Il ne voulait pas qu'il lui arrive malheur, mais si lui mourait maintenant, ce serait en homme heureux.

Il détourna le regard et aperçut le visage de Den Dhur derrière la fenêtre de la porte du Bloc. Le petit reporter devait probablement être debout sur une chaise.

Den leva un verre rempli d'une substance verdâtre et trinqua silencieusement vers Jos avant de boire.

Jos le salua et se remit au travail. Il en avait presque terminé avec ce patient. Mieux valait l'endormir et tenter ensuite de savoir ce qui se passait.

Barriss atteignit le Bloc. Elle vit Den debout sur une table devant la fenêtre et se rapprocha de lui. Ça ne ferait pas de mal d'avoir son avis sur ce qu'elle pensait savoir.

— Den, j'ai besoin que tu me rendes un service.

— Vas-y.

— Ouvre-moi tes pensées.

Il fronça les sourcils.

— Pourquoi ?

— S'il te plaît.

— Ok, mais si tu vois quoi que ce soit de gênant, ce sera de ta faute.

Elle utilisa la Force...

C'était la personne qui avait risqué sa vie pour sauver l'instrument de musique de Zan, un acte d'héroïsme désintéressé qu'il continuait de nier. Elle sentit son esprit – aiguisé, intelligent, brillant. Il y avait aussi une zone sombre, des regrets, une perte, mais rien d'aussi noir qu'un meurtre.

— Merci, dit-elle.

Une autre explosion les submergea. Den leva les yeux, puis regarda Barriss.

— Un mortier de deux cents. Ils peuvent en balancer jusqu'à la fin des temps, ça n'éraflera même pas le bouclier. Mais quand ils passeront au faisceau à particules et aux lasers Gigawatt, on va avoir des soucis. Pour l'instant, ils font leurs intéressants, ils nous mettent un petit coup de pression.

Il se tut un instant, finit son verre et le jeta sur le mur le plus proche. Il était fait d'un matériau solide – il rebondit mais ne se brisa pas.

— Pourquoi dis-tu ça ? demanda-t-elle, tu comprends ce qui se passe ?

— Je crois bien, ouais. Non que ce soit important, désormais. Le Bota va mal, il perd son potentiel. Les nouvelles pousses mutent et ne seront plus utiles comme médicament. Je suppose que les Séparatistes s'en sont aperçus et qu'ils arrivent pour récupérer ce qui reste.

— Comment le sais-tu ?

— C'est mon boulot de savoir ce genre de trucs, Barriss. J'allais le dire à tout le monde avant qu'I-Cinq et moi ne décollions, mais...

Il haussa les épaules et regarda en l'air.

— Un jour, tu me diras pourquoi tu as voulu lire dans mon esprit, d'accord ?

— Un jour, promit-elle.

Si nous survivons. Elle fila vers le bâtiment, entra au Bloc Opératoire et enfila une tenue chirurgicale, sans se soucier des gants ou du masque. Elle ne s'approcherait pas des patients.

Elle se dirigea vers Tolk et Jos.

— Barriss, dit Jos, qu'est-ce qui t'amène ?

Elle distinguait le changement dans sa voix. Quels que soient ses démons intérieurs, ils avaient été éradiqués.

— J'ai besoin de parler à Tolk quelques instants.

Jos leva un sourcil inquisiteur.

Barriss prit sa respiration. C'était risqué. Si c'était Tolk l'espion, lui demander d'abaisser son bouclier mental révélerait le fait que Barriss la soupçonnait. Elle pouvait très bien être armée, et si c'était bien elle

l'espion, elle n'hésiterait pas à tirer. Barriss pouvait se protéger elle-même – elle atteindrait son sabre laser sous sa blouse en un éclair – mais les autres risquaient gros. Un trait de laser toucherait n'importe qui.

Un autre obus de mortier éclata contre le champ de Force. Den avait raison, le Dôme tiendrait le coup, pour peu qu'il ne se détraque pas de nouveau, mais l'angoisse était palpable. Et il n'y avait aucun moyen de savoir quand l'attaque s'intensifierait.

La confrontation était un risque à prendre, et Barriss pensait qu'il était faible. Mais elle savait qu'il lui faudrait le prendre – la vie n'est pas toujours qu'un port aux eaux calmes. Parfois, il fallait naviguer sur des mers déchaînées et prendre le risque de couler. Elle n'avait pas le temps d'attendre un moment plus adéquat. Qui pouvait savoir les autres coups tordus que l'espion préparait ?

— Barriss ?

— Tolk, j'ai besoin que tu abaisses ton bouclier mental et que tu t'ouvres à moi. C'est important.

Tolk n'hésita pas.

— Ok.

Sur ce simple mot, Barriss sut qu'elle tenait désormais sa réponse. Sa sonde mentale ne fit que le prouver.

Ce qui émanait de Tolk était entouré de son amour envers Jos Vondar et de sa foi en son travail d'infirmière. Ça n'avait rien à voir avec l'espionnage ou le sabotage.

Ce qui signifiait qu'il n'y avait plus qu'un seul suspect possible.

— Merci Tolk.

— Et tu fais ça... pourquoi ?

Barris les regarda, elle et Jos. Elle décida qu'ils méritaient de le savoir. Surtout Jos.

Elle prit sa respiration et leur raconta tout.

Klo Merit, connu également sous les pseudonymes de Column et Lens, regarda son bureau pour la dernière fois. Les obus qui éclataient plus ou moins sans dommages contre le Dôme protecteur ne représentaient pas une menace immédiate. Mais, encore une fois, personne ne pouvait savoir quand commencerait la véritable attaque, et c'était particulièrement énervant. Il était très utile aux Séparatistes, pourquoi n'hésitaient-ils pas à risquer sa vie ?

Bon. Il leur en parlerait plus tard. Pour l'instant, il avait soudoyé un chauffeur et ce dernier l'attendait. Il quitterait discrètement le RMSU-7 dans le véhicule de ravitaillement et, une fois au loin, il se débarrasserait du chauffeur et activerait le communicateur codé. Tout droïde de guerre qui passerait par là le reconnaîtrait comme ami, et non comme ennemi, et il pourrait passer entre les lignes sans

problème. Ça n'était pas vraiment comme avoir une haie d'honneur, mais c'était le lot habituel des espions. Rentrer discrètement, sortir discrètement, et si vous faisiez votre travail correctement, personne ne savait même qui vous étiez.

— Il est temps de partir, dit-il tout haut.

Il avait fait ce qu'il fallait faire, et même s'il avait quelques regrets, la situation était ce qu'elle était. Il se dirigea vers la porte, l'ouvrit...

Et se pétrifia de surprise. Jos Vondar se tenait devant lui, un pistolaser en main, pointé droit sur lui.

CHAPITRE TRENTE-NEUF

Les obus de mortiers tombèrent plus régulièrement, et le commentaire de Den sur les rayons à particules et l'artillerie laser se révéla exact. Les faisceaux destructeurs d'énergie cohérente étaient visibles au loin, réfléchissant les particules de poussière et les spores. Jusque-là, aucun d'entre eux n'avait touché le Dôme, mais la chance ne tarderait pas à tourner. Alors que Barriss se dépêchait de trouver Vaetes pour lui parler de ses soupçons – sa certitude – envers la culpabilité de Merit, elle remarqua qu'une tempête se dirigeait vers eux. C'était une bonne chose, les fortes pluies affectaient les armes à rayons tactiques, absorbant ou déviant la plupart de leur énergie. Probable que la foudre ne ferait aucun bien aux droïdes de guerre. Mais à mesure que le ciel s'assombrissait, les flash des rayons eurent l'air de briller de plus en plus fréquemment, en plus des éclairs naturels.

La guerre, dans tout ce qu'elle avait de mortel, arrivait à grands pas.

La sensation de mort prochaine était presque palpable. Il était désormais trop tard pour que la capture de l'espion Séparatiste leur serve à quelque chose, Barriss le savait bien. Il pourrait éventuellement répondre de ses crimes, si jamais les troupes de la République survivaient, mais avec cette attaque générale, Merit était le cadet de ses soucis. La survie du camp l'était, en revanche. A moins d'un miracle, l'action combinée des mortiers et des armes énergétiques les réduiraient tous en purée.

Tu peux l'empêcher.

C'était une voix presque tangible dans sa tête. Elle avait une dose de Bota dans sa poche. Qu'elle la sorte, se l'injecte dans le bras, et en quelques secondes, elle aurait les capacités pour renverser le cours de la bataille. Sans le moindre doute. Elle le savait. Elle n'aurait pu dire comment ça se manifesterait exactement. Ce ne serait probablement pas aussi simple que de bouger ses mains et de regarder les droïdes de combat tomber les uns après les autres. Quel dommage qu'ils ne fussent pas tous contrôlés par une seule source énergétique en orbite, comme ça avait été le cas pour l'armée de la Fédération du Commerce lors de la bataille de Naboo, mais ils avaient tiré les leçons de leurs erreurs.

Quoi qu'il en soit, quelque part dans la vaste énergie omnipotente

qu'était la Force, il existait un moyen de les arrêter. Et avec l'aide du Bota, elle pourrait l'atteindre.

Elle le savait. Il n'y avait pas le moindre doute.

Quelle sensation lui procurerait un tel pouvoir, être capable de stopper une guerre ? Celle de passer directement de Padawan au statut de plus puissant Jedi de la Galaxie – celui qui serait capable d'utiliser la Force d'une manière que personne n'aurait même été capable de comprendre auparavant ? De diriger une énergie puissante, un pouvoir primitif, comme un volcan en ébullition qui charrie des tonnes de roches en fusion et les crache sous forme de lave ? Rien ne pouvait y résister. Rien dans toute la Galaxie ne pouvait résister à la Force, pour peu qu'on la canalise correctement, modelée et dirigée par sa propre volonté.

Elle fouilla sa poche et se saisit de l'injecteur.

Pense à toutes ces vies que tu peux sauver.

Oui. C'était ce qu'elle faisait, n'est-ce pas ? C'était sa mission originelle. Elle était guérisseuse. Elle sauvait des vies. Cette fois, ce serait sur une échelle bien plus vaste.

La tempête se rapprocha. La foudre éclata, le tonnerre gronda, se joignant aux bruits des obus explosant contre le Dôme de Force. Il était exact que Maître Unduli, ou Maître Yoda ou Maître Windu étaient plus aptes à accomplir ce travail, mais aucun d'entre eux n'étaient là. Barriss était la seule Jedi dans un rayon de plusieurs centaines de parsecs, pour autant qu'elle le sût.

Le moment était venu. Il lui fallait faire son choix. Maintenant.

Prends le Bota et sauve-les tous, ou bien...

Ne prends pas le Bota et sache qu'un grand nombre d'êtres – y compris ceux qui sont devenus tes amis – vont très certainement mourir.

Barriss tira l'injecteur de sa poche. L'environnement était désormais devenu apocalyptique. Les explosions d'obus, le tonnerre, la foudre, étaient presque constants ; de plus, les rayons à particules et les lasers commençaient à frapper le Dôme. Un rayon le toucha presque directement au-dessus d'elle, et les étincelles à haute énergie qui tombèrent en cascade furent presque aveuglantes. Le camp était censé repousser les rayons gamma, les particules alpha et autres radiations mortelles, mais pour combien de temps ? Elle pouvait déjà sentir sa peau se hérissier dans l'air ionisé, tout en goûtant l'odeur d'ozone résiduelle.

Le choix était plutôt simple, n'est-ce pas ? Pourquoi ne serait-ce qu'hésiter ? Le positif dépassait de loin le négatif. La fin faisait plus que justifier les moyens. Elle avait déjà fait ce voyage au cœur de la Force. Comment cela pouvait-il être mal d'y revenir et de l'utiliser dans un but aussi noble ? Ça serait bon, si bon, c'était bien...

Elle leva sa manche gauche et tint l'injecteur dans sa main droite. Elle le plaça contre l'intérieur de son poignet. Une autre explosion d'énergie – elle n'aurait pu dire s'il s'agissait d'un laser ou d'un rayon à particules – toucha le Dôme. Barriss approcha l'aiguille de sa peau. Elle mit le pouce contre le piston d'injection...

Alors qu'elle allait appuyer, un souvenir lui revint, datant de l'époque où elle était sur Coruscant, une leçon qu'elle y avait apprise, leçon qu'elle avait déjà appliquée ici sur Drongar, lorsqu'elle avait affronté Phow Ji le guerrier.

Le souvenir d'une conversation sur le côté obscur de la Force entre elle et son Maître :

— Viendra peut-être un jour où tu en feras l'expérience, Barriss. J'espère que non, mais si jamais cela se produit, tu dois pouvoir le reconnaître et y résister.

— Sentirai-je le mal ?

— Oh non ! Ce sera bien plus agréable que tout ce dont tu as pu faire l'expérience, plus agréable que tu ne l'aurais cru possible. Tu te sentiras puissante, accomplie, satisfaite. Le pire, c'est que tu auras le sentiment que ce que tu ressens est juste. C'est là que réside la vraie nature du danger.

Barriss Offee se tenait sous un ciel de tempête, à un centimètre de rejoindre la Force d'une manière qui était plus merveilleuse que tout ce qu'elle avait jamais pu ressentir, ni même imaginé qu'elle ressentirait.

A cet instant précis, un battement de cœur, une seconde, elle comprit ce que son professeur avait tenté de lui apprendre ce jour-là, au parc. S'abandonner au côté obscur était une voix qui menait à la ruine, à la corruption, à bien pire que la mort. Mort, vous ne pouviez plus faire de mal à personne. Mais vivant, avec le côté obscur à vos côtés, vous pouviez devenir un monstre.

Elle se rappela également une chose qu'elle avait dite à Uli deux semaines plus tôt :

Ceux qui passent du côté obscur ne se considèrent pas comme mauvais. Ils croient fermement faire le bien. Le côté obscur altère leur jugement, et ils finissent par croire que la fin justifie les moyens, qu'importe si ces moyens sont épouvantables.

Venait-elle vraiment de faire l'expérience du côté obscur ? Non, décida-t-elle. Et elle avait aussi précisé à Uli que la Force ne choisissait pas de camp. Mais embrasser un tel pouvoir, peu importe la noblesse des intentions, mènerait presque certainement à la ruine. Aujourd'hui ou demain, ou encore après-demain. A chaque fois, la tentation de l'utiliser serait plus importante, les raisons pour le faire plus pressantes. Elle sentait cette vérité au plus profond d'elle-même. Ce genre de pouvoir ne pouvait s'empêcher de créer une dépendance.

Il consumerait quiconque n'était pas absolument pur, absolument sage et absolument altruiste. Barriss était loin d'être mauvaise, elle en avait conscience. Mais elle n'était pas parfaite, et un tel contact régulier avec la Force nécessitait rien moins que la perfection si elle voulait y survivre sans corruption.

Comment pouvait-on avoir la puissance d'un dieu sans la sagesse d'un dieu ?

Elle était tellement plongée dans ses pensées qu'elle n'avait pas remarqué Uli qui s'approchait d'elle. Surprise, elle le regarda.

— Ça va ? demanda-t-il entre deux coups de tonnerre.

Elle sourit. Elle rangea précautionneusement la dose de Bota dans sa poche.

— Oui, répondit-elle. En fait, oui, ça va très bien.

Encore un coup de rayon, encore une explosion chromatique. Uli leva nerveusement les yeux.

— Tout le monde est censé s'abriter à l'intérieur. Et utiliser un dosimètre pour s'assurer de ne pas être cuit par les radiations. Ils s'attendent à ce que le Dôme lâche d'ici peu. Vous feriez mieux de faire vos valises, seulement le strict nécessaire, un petit sac par personne. Si l'infanterie droïde perce les rangs des soldats, nous allons devoir évacuer – et rapidement. Pour l'instant, on dit que c'est une bataille comme les autres, mais qui sait comment ça va tourner ?

— Je comprends. Merci, Uli.

Il hocha la tête et se dépêcha de rentrer. Elle se retourna pour y aller elle aussi, mais quelque chose l'arrêta. A cet instant, Barriss sentit quelque chose de nouveau l'envahir, aussi sûr et certain que son voyage au centre de la Force. Elle n'était plus une Padawan.

Et la compréhension du pourquoi la submergea, elle aussi évidente :

Tu es vraiment devenu un Chevalier Jedi le jour où tu as réalisé que tu l'étais déjà.

Debout au beau milieu du chaos de la tempête et de l'attaque Séparatiste, Barriss rejeta la tête en arrière et éclata de rire.

CHAPITRE QUARANTE

— Jos ? Qu'est-ce qui se passe ? déglutit Merit.

Il regarda l'humain qui l'empêchait de passer. Le pis-tolaser qu'il tenait était mortellement immobile, comme si le bras de l'homme était sculpté dans le bois.

— Tu as tué Zan, déclara Jos froidement.

La peur envahit le ventre de Merit, s'épanouissant comme une fleur d'azote gelé. Il n'en laissa rien paraître. D'une façon ou d'une autre, Jos le suspectait. Ça ne signifiait pas forcément que sa couverture était fichue – si ça avait été le cas, il ferait très probablement face au Colonel Vaetes et à quelques MP en lieu et place du chirurgien en chef. Ce n'était pas la première fois qu'il devait manœuvrer pour s'échapper d'une situation tendue, et à moins que ses pouvoirs d'empathie et de persuasion mentale l'abandonnent, ça ne serait pas la dernière.

Son expression était légèrement inquisitrice, son ton sincèrement inquiet lorsqu'il répondit :

— Non. Zan est mort quand les Séparatistes sont passés à l'assaut. Son transport a été directement touché par un missile. Tu étais là, Jos. Et moi aussi. Tu t'en souviens ?

— Je m'en souviens, répondit-il. Je me souviens aussi que tu m'as montré comment surmonter mon chagrin, Klo. Que ta compréhension, ta capacité à faire correctement ton boulot m'ont aidé à guérir. M'ont aidé à passer le cap. J'ai une dette envers toi pour ça, Klo. Ou du moins, je devrais en avoir une. Mais comme l'attaque des Séparatistes est de ta faute, je pense que ma dette s'annule d'elle-même, tu ne crois pas ?

Comment a-t-il pu savoir ? Il ne peut pas. Il s'en doute, mais il ne peut pas le savoir. J'ai été trop discret, je n'ai rien laissé qui puisse...

Laisse tomber. Règle d'abord ce problème.

Il pouvait s'en sortir. Après tout, il était expert dans l'art de la manipulation et du contrôle. Avec du temps, il était certain de convaincre Jos qu'il avait tort, qu'il avait fait une erreur.

Mais le temps lui manquait.

— Tu es sous l'influence du stress, Jos, déclara Merit. Je ne sais pas d'où te vient cette idée, mais je crois qu'on devrait en reparler quand nous serons tous les deux à l'abri, loin de cette planète.

Jos éclata de rire, mais les capacités mentales de Merit n'y

décélèrent aucun humour. Plutôt une rage sourde, maintenue par une froide détermination, à l'image d'une calotte de glace qui recouvre un cratère volcanique.

— Désolé, dit Jos. C'est juste que j'ai trouvé ça très drôle, l'idée que tu veuilles te tirer d'ici.

Le tonnerre gronda en soulignant ces mots.

A cet instant, Merit comprit deux choses. D'abord, Jos Vandar ne se comportait pas comme s'il avait des soupçons. Il savait. Le comment importait peu. Ce qui amenait au deuxième problème : s'il ne tuait pas Jos, c'est Jos qui le tuerait. Il avait trop joué aux cartes avec lui pour ne pas s'en rendre compte.

Il soupira. Il aimait sincèrement Jos, il l'appréciait et l'admirait. Il espérait quitter Drongar sans avoir à tuer de nouveau. Mais les vœux ne se réalisent que rarement.

Un petit pistolaser était caché dans sa manche droite.

— En parlant de stress, reprit Jos, j'imagine que tu en subis pas mal toi aussi. Comment as-tu pu faire ça, Klo ? Qu'est-ce qui a bien pu te pousser à trahir tes amis ? Tes clients ? Tuer des gens que tu connaissais, avec lesquels tu travaillais, mangeais, jouais aux cartes !

Abats-le. Tue-le et pars. Chaque seconde que tu perds à discuter te met en péril.

— Tu as déjà entendu parler du système de Nharl ? demanda Merit.

— Non.

— On comptait cinq planètes autours du soleil local. L'une d'entre elles était ma planète natale, Equanus. Tu sais pourquoi on voit peu d'Equani dans la Galaxie, Jos ? C'est parce qu'il n'en reste plus qu'une poignée. Quelques centaines, quelques milliers, au mieux. D'une espèce qui jadis se comptait par milliards. Et tu sais pourquoi il reste si peu d'entre nous désormais ? C'est parce que seuls ceux qui n'étaient pas sur la planète ont survécu. Il y a deux ans, six mois et trois jours.

Merit n'avait jamais raconté cette histoire à personne. Il savait que c'était stupide, voire suicidaire. Mais c'était comme si un barrage mental avait cédé. Il n'était pas sûr de pouvoir cesser de parler, désormais ; même s'il le voulait.

— Il y a deux ans, six mois et trois jours, reprit-il, une protubérance solaire jaillit de notre soleil qui n'était qu'à dix minutes-lumière. Une éruption gigantesque, énorme et imprévisible, bien plus grande que tout ce qu'avait bien plus produire cette étoile en dix millions d'années. Une protubérance qui s'étendit avec tant de puissance et de force qu'Equanus fut cuite. L'atmosphère et les océans se mirent à bouillir en quelques minutes. Les terres furent changées en scories. Nos savants le virent venir, mais trop tard ; tout cela se

produisit avant que quiconque ait le temps de s'échapper. Ils savaient que la fin du monde arrivait. Et ils savaient qu'ils ne pouvaient rien y faire. Chaque ligne de Comm fut saturée des appels de ceux qui voulaient se dire au revoir une dernière fois.

Il sentait que Jos l'écoutait. Sentait la moindre oscillation dans sa colère, sentait que l'impact de toutes ces morts l'avait touché. C'était évident. Il était docteur, après tout. Merit s'en fichait totalement. A cet instant, il se fichait éperdument d'être tué par ses amis. Tout ce qui comptait, c'était son histoire.

— Toute la population Equanie – près d'un milliard de gens –, notre culture, notre civilisation, nos rêves, nos espoirs ; tout ça réduit en cendres en quelques minutes, Jos. Disparu. Mort. Pour toujours.

Jos dit doucement :

— Je suis... désolé. Mais quel rapport ?

Il baissa légèrement son pistolaser et Merit aurait pu le tuer facilement à cet instant précis. Lui exploser la poitrine d'un seul coup du pistolaser dissimulé dans sa manche.

Il ne le fit pas.

— Quel rapport ? C'est très simple. Cette protubérance solaire n'était pas un désastre naturel, docteur. La République, la Glorieuse, la Merveilleuse, l'Inoffensive République essayait tout simplement une nouvelle arme. Une tueuse de mondes. Une arme absolue destinée à équiper les toutes récentes stations spatiales de guerre. Ils se sont trompés dans leurs calculs. Ils ont tiré sur notre soleil. Les savants et les militaires qui ont créé cette abomination possédaient une base sur notre lune. La protubérance ne les a pas loupés, eux non plus. Un faible réconfort pour les quelques Equanis qui étaient ailleurs quand notre planète a été assassinée.

— Je... Je n'en ai jamais entendu parler.

— Bien sûr que non. Ce n'est pas vraiment le genre de trucs que la République brûle de faire savoir. Ils ont gardé le secret, mais j'ai fini par tout découvrir. La République a tué mon espèce, Jos. Même si le reste des Equanis se rassemblait, il n'y aurait pas assez de monde pour repeupler une autre planète. Oh bien sûr, tu peux toujours dire que ceux qui ont appuyé sur le bouton sont morts eux aussi, mais quid de ceux qui les ont envoyés ? Les bureaucrates responsables de cette expérimentation ? Ils continuent à rire, à aimer, à manger, à dormir. A vivre. Tu voulais savoir pourquoi ? Voilà pourquoi, Jos.

La main qui tenait le pistolaser s'abaissa légèrement. L'espace d'une seconde, Merit espéra que peut-être, seulement peut-être, son ancien ami le laisserait passer. Mais l'expression de Jos se raffermir.

— Je ne peux même pas commencer à mesurer ton sentiment de perte, Merit. Mais je sais ce que je ressens, moi. Sans doute que la mort d'un seul être n'est pas comparable à la mort d'un monde. Mais

la perte est la perte. Le chagrin est le chagrin. Tu crois que les parents de Zan ne ressentent pas la même chose que toi ?

— Ils ont perdu leur fils ! J'ai perdu ma planète ! Des centaines de millions de fils, de mères, de filles, de pères, Jos ! Tu ne peux pas comparer. C'est un crime qui dépasse toute mesure.

Jos secoua la tête.

— Quelles que soient tes raisons, quelle que soit ta douleur, ce que tu as fait reste affreux.

— Je ne vois évidemment pas les choses ainsi.

Merit écarta les mains. Son bras droit était maintenant dirigé droit sur Jos. Tout ce qu'il avait à faire, c'était de plier légèrement le poignet.

— Alors ? Qu'est-ce que tu vas faire, Jos ? Me descendre ?

— Je ne veux sincèrement pas en arriver là. Même après tout ce que tu as fait. Mais je ne vais pas te laisser partir. Barriss est allée prévenir Vaetes. La Sécurité ne devrait plus tarder à arriver.

Merit secoua la tête.

— Mais je ne serai plus là, Jos.

— Oh que si, tu le seras.

Quelques instants auparavant, Merit était sûr que Jos l'abattrait. Mais maintenant, après qu'il ait entendu son histoire, quelque chose avait changé. La résolution de l'homme n'était plus aussi inébranlable.

— Tu ne tireras pas, Jos. Je te connais. Tu es docteur, un homme plein de compassion. Tu sauves des vies, tu ne les prends pas. A certains moments, je t'ai vu debout toute la journée, épuisé, à peine capable de tenir sur tes jambes, tout ça pour sauver la vie d'un seul clone. Tu ne tireras pas. C'est contraire à tout ce que tu es.

Jos n'était pas un as du pistoler. Merit savait qu'il pourrait le tuer avant même qu'il ne réalise ce qui se passait. Mais il n'en aurait pas besoin. Jos ne tirerait pas.

Merit commença à reculer vers la porte.

— Ne fais pas ça, Klo !

Jos pointa le laser sur Klo.

— Ne fais pas ça, Klo !

Le grand Equani continua à reculer.

Jos se rappela le visage mort de Zan, allongé sur le pont du transport. Jos avait été blessé lui aussi. Ecorché, brûlé, à peine capable de bouger. Il lui avait fallu toute sa volonté pour réussir à ramper jusqu'à son ami.

Tuer Merit ne ramènerait pas Zan. La vengeance ne ramènerait personne. Et Klo avait raison : Jos sauvait des vies. Il ne tuait personne.

Mais si Klo s'échappait, il continuerait à travailler pour les

Séparatistes, il continuerait à lutter contre la République. Combien mourraient à cause de cette haine ? De ce besoin de vengeance ? Et peu importe si c'était un millier ou un million. Si Jos le laissait partir, il serait responsable de toutes ces morts. Tout ça parce qu'il aurait laissé Klo Merit s'échapper, ici et maintenant.

— Klo !

Merit recula encore d'un pas. La cellule de la porte détecta sa présence et ouvrit le portail.

Jos prit sa respiration, leva le laser...

Et tira.

Il y eut une explosion, un gigantesque coup de tonnerre, une lumière aveuglante. Le douleur l'envahit. Il hurla et se sentit tomber...

CHAPITRE QUARANTE ET UN

Le Dôme de Force éclata.

Ironiquement, ce fut la foudre, et non un rayon à particules, qui finit par saturer les pôles énergétiques. D'une certaine façon, c'était heureux ; Den se le dirait beaucoup plus tard. Bien que la foudre fut suffisamment puissante pour griller les cheveux de tout le monde jusqu'à la racine, elle n'était pas accompagné d'un truc vraiment vache, comme des rayons gamma, par exemple. Mais la chance tournerait plus tard. Pour le moment, Den était trop occupé à se planquer sous une des tables de la Cantina pour penser à autre chose qu'à s'échapper par n'importe quel moyen. Les Transports évacuaient les patients depuis environ une heure, et les prochains sur la liste incluait les civils comme lui. Viendraient ensuite les officiers. Et enfin, en supposant qu'il en reste, les clones.

Cette organisation lui convenait parfaitement. Il espérait être le premier à poser le pied dans le vaisseau réservé aux civils.

I-Cinq était couché à ses côtés, sous la table. Les photorécepteurs du droïde étaient noirs. Il avait choisi de se déconnecter lui-même quand la foudre avait commencé à frapper au hasard. Sachant que ses protections étaient suffisantes pour supporter les impulsions électromagnétiques, pourquoi prendre un risque inutile ? Il venait tout juste de retrouver sa mémoire et il ne tenait pas à la perdre de nouveau.

Den enfonce le bouton principal sur l'arrière du cou d'I-Cinq.

— Il est temps de partir, souffla-t-il.

— Pour vous, sans doute. Je crois me souvenir que les droïdes sont censés évacuer après les soldats.

Den attrapa la main d'I-Cinq et le traîna jusqu'à la porte. La Cantina était déserte. Le staff et les serveurs étaient déjà sur l'aire d'envol, attendant l'embarquement. Il remarqua plusieurs containers de vin millésimé qu'il aurait bien aimé emporter avec lui, mais il doutait de réussir à faire passer ça comme « strict nécessaire ».

— Tu n'es pas un droïde, dit Den alors qu'ils émergeaient du bâtiment dans l'air enfumé de l'après-midi.

— Ah bon ?

— Nada. Tu es un diplomate en mission pour les Jedi. Ça te place juste devant tout le monde.

Un obus explosa à moins d'un kilomètre et les recouvrit de saletés.

— Si on arrive jusqu'à l'aire de lancement, ajouta-t-il.

— N'avons-nous pas réussi à survivre à la même chose, il y a quelques mois ?

— Ouais. Sauf que la dernière fois, ils essayaient juste de faire progresser la ligne de front pour s'approprier plus de Bota. Cette fois, ils veulent nous exterminer. Ils n'ont plus rien à perdre.

Encore une explosion, beaucoup trop près. On n'essayait pas de sauver le camp, cette fois, remarqua Den. Les droïdes ouvriers étaient occupés à récupérer du ravitaillement et ce qui restait du Bota.

Den trébucha et manqua de tomber dans un cratère. I-Cinq le rattrapa de justesse par le bras.

— Le chemin est droit devant nous, lui signala le droïde, quinze mètres, pas plus.

Den essaya de répondre, mais la fumée âcre était partout, remplissant ses narines. Il toussa, tenta désespérément de respirer, sans succès.

Soudain, il se sentit soulevé. I-Cinq le portait, slalomant rapidement jusqu'à l'aire de lancement. Den continuait à essayer de respirer, échouant lamentablement à chaque fois.

Il me porte bien plus facilement que je n'ai porté la Quetarra de Zan, pensa-t-il. Ce fut sa dernière pensée cohérente.

CHAPITRE QUARANTE-DEUX

— Regardez, il revient à lui, dit la voix de Barriss. Elle semblait creuse, comme venue d'un puits. Jos tenta d'ouvrir les yeux, mais la lumière les aveuglait.

— Zan, croassa-t-il, ne fais pas ça, ne meurs pas... Mais il était trop tard. Jos savait que s'il ouvrait les yeux, il verrait le corps sans vie de Zan allongé sur le pont. Il ne voulait pas le voir. Pas encore une fois...

— Jos.

Il sentit une main apaisante.

— Jos, c'est Barriss. Tout va bien, reviens à toi.

Jos ouvrit les yeux. La lumière n'était plus si violente, cette fois. Il cilla et distingua Tolk, le visage en larmes, qui lui souriait.

— Où sommes-nous ?

— Pont numéro un. MedStar, répondit-elle.

Jos se releva sur un coude.

— Aouch !

Sa tête lui faisait mal. Il toucha le bandage de Synthéchair. Uli le recoucha gentiment.

— Doucement, tête brûlée. Tu as de la chance d'être en vie. Le plafond t'est tombé sur la tête. Tu as une commotion.

— Merit, murmura Jos. Qu'est-ce qui s'est passé ? Est-ce qu'il est...

— Il est mort, Jos, l'informa doucement Barriss.

Jos vit le Colonel Vaetes et l'Amiral Kersos entre Tolk et Barriss.

— Merit essayait de s'échapper, dit-il. Je l'ai abattu.

— Et tu as fait ce qu'il fallait faire, répondit Vaetes.

— Absolument, ajouta Oncle Erel, tu as empêché un dangereux agent ennemi de s'échapper, en risquant ta propre vie. Quand Uli, les MP et moi-même sommes arrivés, nous t'avons trouvé inconscient et Merit mort. Il avait un pistolaser dans sa manche, mais il n'a pas eu le temps de s'en servir. Uli t'a évacué par le transport.

Il leva la main en un lent salut militaire.

— Beau travail, Capitaine.

Il baissa la main et ajouta :

— Je suis fier de toi, mon neveu.

— Je ne sais pas... murmura Jos.

— Tu ne sais pas quoi ?

— Si je l'ai fait parce que je savais qu'il causerait encore plus de dégâts et de chagrin, ou bien...

Sa voix mourut.

— A cause de Zan ? demanda Tolk.

Jos acquiesça.

— Ça n'a aucune importance. Il fallait l'arrêter. Tu l'as fait. Tu réfléchiras au reste ensuite. Nous avons tout le temps.

C'était vrai. Il l'avait fait. Qu'importe pourquoi, qu'importe si ses raisons étaient justes et valables ? Lui, un docteur, avait détruit la vie. Jos savait qu'il y aurait de nombreuses nuits sans sommeil après ça.

Mais comme Tolk l'avait remarqué, que pouvait-il faire d'autre ?

Jos commença à secouer la tête pour s'éclaircir les idées, puis grogna.

— Doucement, fit Uli. Laisse à la colle le temps de sécher.

— Et le RMSU-7, qu'est-ce qui s'est passé ?

— Regarde.

La voix de Den n'était pas loin. Le reporter et I-Cinq venaient juste d'entrer, et Den pointait le doigt vers la baie d'observation. Tolk et Barriss levèrent Jos avec précaution.

La partie sud du continent semblait entièrement brûler. D'épais nuages de fumée s'étendaient jusqu'à la Mer de Kondrus.

— Bye bye Bota, murmura Den.

Vaetes déclara :

— Les Séparatistes évacuent également. Nous avons réussi à sauver la plupart de nos troupes.

— Comment ? Demanda Uli. Ils donnaient l'impression de nous submerger.

— Voilà comment, dit Vaetes en désignant une autre baie.

Uli se retourna.

— Whaou !

Barriss regarda l'immense, le gigantesque vaisseau bardé d'armes, croisant doucement à côté d'eux.

— C'est un Destroyer de la République, annonça-t-elle. De Classe Venator.

— Le *Résolution*, déclara l'amiral. Envoyé ici pour nous escorter jusqu'au Centre galactique. La bataille de Drongar est terminée. Il n'y a plus rien en bas qui vaille la peine qu'on se batte. Nous avons récupéré à peu près deux mètres cubes de Bota et nos droïdes sont en train de congeler tout ça aussi vite que possible. Impossible de savoir ce qu'ont récupéré les Séparatistes.

— Etant donné l'intensité de leur pilonnage, je serai surpris qu'il y en ait beaucoup, ajouta Vaetes.

— Je vais m'allonger, dit Jos, je me sens un peu fatigué.

Barriss et Tolk l'accompagnèrent à son lit. Il se sentait bien. Il ferma les yeux et les conversation autour de lui se fondirent en un faible bourdonnement, aussi faible que celui des moustiques autour du

feu pendant une chaude nuit Drongarienne...

Barriss écoutait les conversations autour d'elle d'une seule oreille alors qu'elle faisait le point sur la façon dont les choses s'étaient déroulées. Deux mètres cubes de Bota semblaient une bien maigre récompense compte tenu du nombre de vies qu'ils avaient dû sacrifier pour l'avoir. Elle remarqua que Den l'observait, un léger sourire sur le visage. Elle lui rendit son sourire.

I-Cinq s'approcha d'elle.

— Je suppose que ma mission sur Coruscant n'est plus vraiment une priorité.

— C'est juste. Mais garde quand même la fiole de Bota. Nous sommes encore à quelques parsecs de Coruscant, et il peut se passer pas mal de choses d'ici là.

I-Cinq hésita.

— Comme vous pouvez vous en douter, je ne suis pas vraiment qualifié pour vous dire ceci, mais quelque chose me pousse à...

— L'intuition ? dit-elle avec un sourire.

— Peut-être. En tout cas, que la Force soit avec vous, Jedi Offee.

Elle hocha la tête et mit une main sur son épaule.

— Bonne chance dans ta quête, I-Cinq. Que la Force soit avec toi.

Il quitta la pièce et elle se retourna pour regarder encore une fois la baie d'observation. Elle remarqua qu'ils quittaient leur orbite. Drongar diminuait déjà, à mesure que MedStar, escorté par le *Résolution*, s'éloignait vers l'espace interplanétaire.

Sa mission était terminée. D'ici deux jours standard, si tout allait bien, elle serait de nouveau en face de Maître Unduli au Temple Jedi. Et pas en tant que Padawan, mais bien comme Chevalier Jedi accompli. Elle se demanda quelles nouvelles missions on lui donnerait, quelles nouvelles aventures l'attendaient après celle-ci.

Quelles qu'elles soient, Barriss Offee savait qu'elle y ferait face. La Force l'accompagnait.

— Eh bien, dit Den à I-Cinq. Apparemment, ton voyage sur Coruscant ne va pas te coûter trop cher, hein ?

— Ça a juste coûté la moitié d'une planète. Un peu cher, si vous voulez mon avis. Et vous, Den Dhur, qu'allez-vous faire ?

Den plissa ses ailettes d'un air pensif.

— Je devrais déjà être en route pour Sullust. J'y ai une superbe femelle et tout un clan qui m'y attend, tu sais. On pense beaucoup de bien de moi, sur ma planète natale.

— Vous l'avez déjà dit. Plusieurs fois.

Den soupira. Une vie de respect patriarcal et d'estime discrète. C'était facile de se montrer nostalgique de son monde natal quand il

suait des litres sur Drongar. Mais, maintenant, il se rappelait la raison principale de son départ : Sullust était ennuyeuse.

— Mais bon. Eyar n'y sera pas non plus avant un certain temps. Rien ne presse.

— On peut gagner beaucoup d'argent sur Coruscant, lui signala I-Cinq. Et ça ne me dérangerait pas d'avoir un associé pour empêcher les autorités de s'inquiéter quant à mon propriétaire. Trouver des subterfuges... C'est parfois nécessaire.

Den hocha la tête. On trouvait toujours de la place aux tables de Sabbac dans des clubs comme L'Etranger. Ça ne mangeait pas de pain de se faire un peu d'argent tout en réfléchissant à la proposition d'Eyar...

Il regarda le droïde.

— I-Cinq, conclut-il, je crois que c'est le début d'une relation extrêmement gratifiante.

EPILOGUE

Plus tard, après le départ des autres, Jos Vondar et Tolk Le Trene s'embrassèrent et regardèrent les étoiles par-delà la baie d'observation. Le vaisseau quittait le système de Drongar.

— Tu es sûr de toi ? demanda-t-elle.

Il acquiesça.

— J'en suis sûr. Et toi ?

Elle sourit.

— Là où tu vas, j'irai. Promets-moi juste que je ne serai pas la bonne ou la cuisinière.

— Si ça devient trop pénible, on ne restera pas. Je ne te ferai pas vivre la vie d'un paria. Mais je dois essayer, ne serait-ce que pour ma famille, et pour toi.

Un voix les interrompit derrière eux :

— Il y aura au moins un autre membre de la famille à vos côtés.

Surpris, Jos se retourna et vit Oncle Erel qui leur souriait de l'embrasure de la porte.

— J'ai demandé ma mutation sur la base de Borellos, sur Corellia, dit-il. Si tu retournes là-bas pour leur faire face, je veux en être.

Jos le regarda d'un air incrédule.

— Vous êtes sérieux ?

— Absolument. J'ai passé pratiquement toute ma vie seul. Maintenant que j'ai retrouvé un peu de famille, je ne vais pas l'abandonner.

Tolk le serra dans ses bras.

— Bienvenue à la maison, Oncle Erel.

Alors qu'il les regardait tout les deux, sa promesse et son oncle, Jos comprit que toutes les batailles livrées sur Drongar pour cette drogue miraculeuse étaient inutiles. Le seul remède contre les horreurs que connaissait l'humanité et toutes les espèces intelligentes, organiques, cybernétiques, clones et autres, était connu depuis longtemps. Depuis l'époque où les différentes espèces regardaient vers le ciel avec méfiance. Appelez-le Force, appelez-le Amour, appelez-le comme vous voudrez, Jos savait qu'on le trouvait non pas dans les marais d'un monde éloigné, mais bien là, au plus profond des replis du cœur.

La Comm de bord grésilla. Une voix les avertit du passage en hyperspace. Jos prit la main de Tolk au moment où les hyperpropulseurs démarraient ; et il furent projetés vers le centre

brillant de la Galaxie.

Achevé d'imprimer sur les presses de



BUSSIÈRE
CROUPE CPI

à Saint-Amand-Montrond (Cher)
en novembre 2005

FLEUVE NOIR
12, avenue d'Italie
75627 Paris Cedex 13
Tél. : 01-44-16-05-00

— N° d'imp. : 52699. –
Dépôt légal : décembre 2005.

Imprimé en France